

ŒUVRES

DE THEATRE

DE

M^R. DE BOISSY;

THEATRE ITALIEN.

TOME IV.



A PARIS,

Chez P R A U L T pere, Quai de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PQ

1957

.B55A19

1738

V.4

TABLE DES COMEDIES

contenuës eu Tome quatrième.

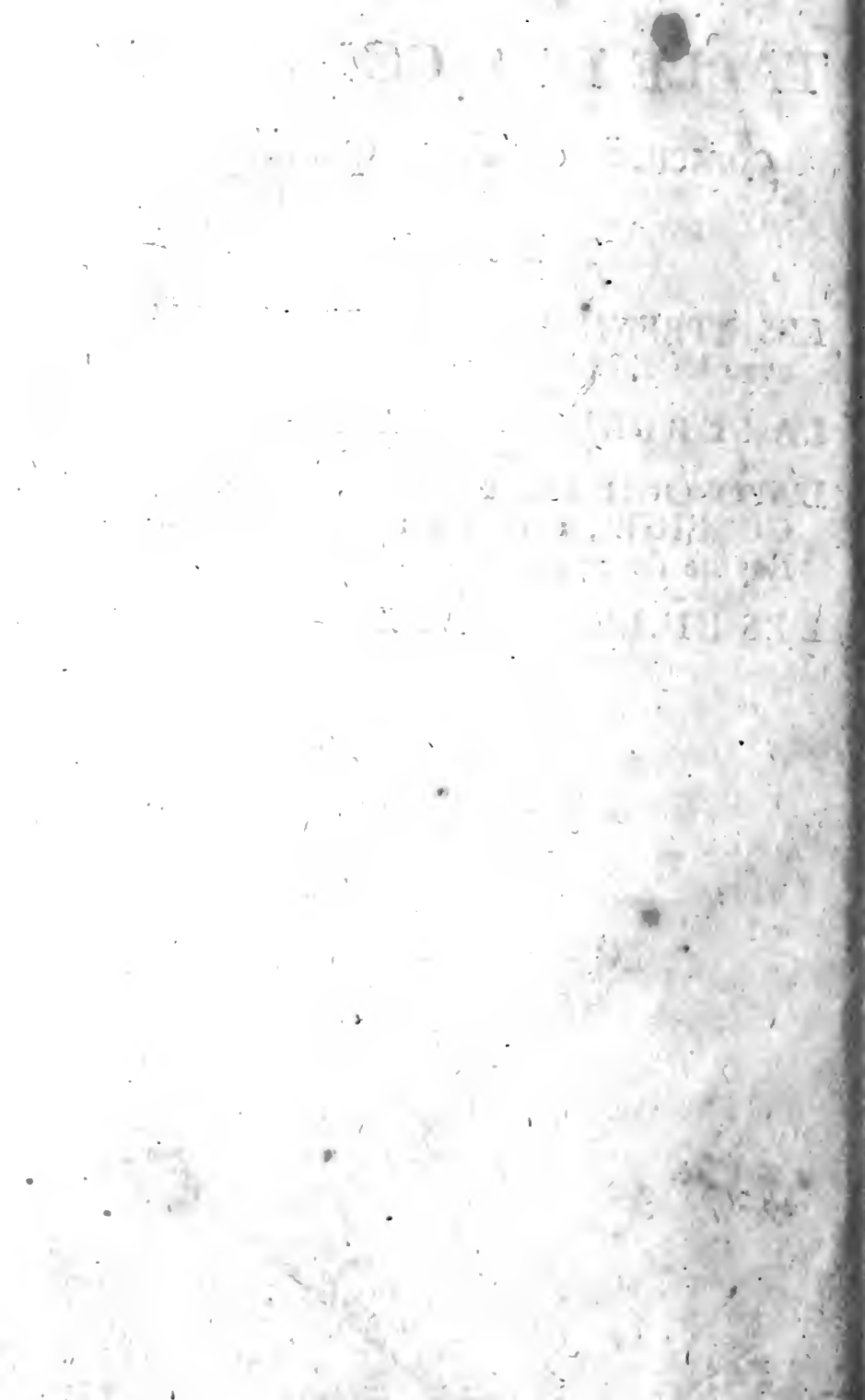
Théâtre Italien.

LES ETRENNES, *ou* LA BAGATELLE,
avec les Prédications nouvelles.

LA SURPRISE DE LA HAINE.

L'APOLOGIE DU SIECLE, *ou* MOMUS
CORRIGE', avec des augmentations à la
Reprise de 1737.

LES BILLETS DOUX.



L E S
ETRENNES,
O U
LA BAGATELLE,
C O M E D I E.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois , par les Comédiens
Italiens , au mois de Janvier 1733.

*Troisième Edition ; augmentée de Prédiction nouvelles dans
l'Almanach des Théâtres en 1734.*

Le prix est de vingt-quatre sols;



A P A R I S ;

Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gèvres , au Paradis;

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





A M O N S I E U R.
PIGANIOL DELA FORCE
G O U V E R N E U R D E S P A G E S
D E S . A . S . M O N S E I G N E U R
L E C O M T E D E T O U L O U S E .



*U Monde que je peins , Connoisseur
éclairé,
Permets , malgré ta modestie ,
Que cet ouvrage , enfant de la Saillie
Te soit par ton Parent aujourd'hut consacré.
Par l'Intérêt , ni par la Flatterie ,
Mon esprit n'est point inspire.*

*Mon cœur tout seul te le dédie ;
L'Estime le conduit, & tu dois l'approuver ;
Il rend hommage à la Philosophie
Qu'au milieu de la Cour on te voit cultiver :
Ta Vertu, sans reproche, a sçu s'y conserver,
Et n'a pris de ces lieux que l'écorce polie.*

*A ne me pas désavouer
Cette Vertu si rare elle-même t'invite.*

*Si je paroïs trop enclin à jouer
Le Ridicule qui m'irrite,
J'ai l'avantage aussi de ne jamais louer
Que le Talent & le Mérite.*

Ma Muse de tout temps fut la Sincérité.

*J'ignore l'art de déguiser mon ame ;
Et que j'approuve, ou que je blâme,
Je dis toujours la vérité.*

*Dans la dangereuse carrière
Où mon Génie a pris l'essor,
Daigne me servir de Mentor ;
Et m'éclairer de ta Lumière :*

*Tu me découvriras plus d'un piège caché.
Par les liens du Sang je te suis attaché,
Par ceux du Cœur, que je le sois de même.*

E P I T R E.

*Que notre gloire enfin soit commune aujourd'hui;
Et que je trouve en toi, les conseils & l'appui
D'un Ami qui m'instruise, & d'un Parent qui
m'aime.*

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux
les Etrennes ou la Bagatelle, Comédie. Fait à Paris
ce 30 Janvier 1733. Signé, GALLYOT.

P R I V I L È G E D U R O Y.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pieces de Théâtre Italien ; le Diable boiteux ; Histoire d'Osman, Premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pout modèle sous le contrescel des Presentes. ACES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres cy-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre &

débiter par tout notre Royaume , pendant le temps de *neuf* années consécutives , à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés , , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation , correction , changement de titre , ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres , seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France , le Sieur Daguesseau , Commandeur de nos Ordres , & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Lou-

vre , & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le fleur Dagueſſeau , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe , pleinement & paiſiblement , ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits livres , ſoit tenue pour dûement ſignifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires , ſans demander autre permiſſion , & nonobſtant clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaifir. Donné à Verſailles le vingtième jour de Decembre , l'an de grace mil ſept cent trenteſept , & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roy, en ſon Conſeil. Signé , S A I N S O N.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 561. Fol. 524. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 23 Decembre 1737.
Signé , S. L A N G L O I S , Syndic.

LES ETRENNES,

ou

LA BAGATELLE,

COMEDIE.



ACTEURS.

JANUS, Dieu des Etrennes.

LA BAGATELLE.

LE CHEVALIER COLIFICHET.

DAMON.

LE MARQUIS.

LE COMTE.

LE BARON.

ANGELIQUE.

FANCHON.

TROUPE de Danseurs & de Danseuses.

La Scene est dans la Gallerie du Palais.



LES ETRENNES,
OU
LA BAGATELLE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LA BAGATELLE, JANUS.
JANUS.



OICI le nouvel An, brillante Baga-
telle ,

Dans ce Palais je viens vous inf-
taler ;

Qu'aujourd'hui notre Fête ici se renouvelle.
Aux regards curieux hâtez-vous d'étaler
Les Chefs-d'œuvre nouveaux qu'a produit l'In-
dustrie ;

A ij

Dans ces lieux où vos mains vous dressent tant
d'Autels,

Recevez les tributs qu'imposent aux Mortels
Le Caprice, l'Orgueil, la Mode, & la Folie.

Vendez cher vos faveurs dans ces jours solem-
nels ;

Ils vous sont consacrés par le Dieu des Etreannes ;
Profitez, avec moi, des sottises humaines.

La Raison crie en vain contre de tels abus,

Elle ne peut abolir ces tributs,

Ni des Humains séduits nous enlever l'hommage,
Quand nous avons pour nous leurs Maîtres abso-
lus,

La Vanité, l'Amour, l'Interêt & l'Usage.

LA BAGATELLE.

Janus, avec justice on nous voit triomphans ;

Et l'on celebre tous les ans

Avec éclat ma puissance infinie :

J'amuse l'Univers, & la raison l'ennuye ;

Les Hommes sont toujours enfans.

Je ne puis trop taxer leur Troupe calotine :

A lui faire payer mes Bijoux cherement

Tout en ce jour me détermine ;

Je sens que l'air de la salle voisine

Où la chicane aboye incessamment,

Devient contagieux, & porte à la rapine.

JANUS.

Adieu, sur vous, Déesse fine,
Je me repose entierement
Du soin de tromper poliment,
Et de vous enrichir d'une façon badine;
Tandis que vous prendrez les Passans dans vos
lacs,

Dans tous Paris je cours faire ma ronde,
Pour goûter à longs traits la douceur sans seconde,
De rendre fous tous les Etats,
Et de rire des embarras,

Et des convulsions où je jette le Monde.
C'est peu qu'un tel délire ait pour nous des appas;
Je me propose encore un plaisir plus sensible;
C'est d'aller à la Cour, Théâtre du fracas,
Pour y jouir du Spectacle risible,
De voir des Concurrans précipiter leurs pas
Pour s'embrasser tout haut & s'étouffer tout bas.

LA BAGATELLE.

Partez, Seigneur Janus, sans tarder davantage;
Un tel Séjour pour vous est fait exprès:
Vous verrez là, grands nombres de Sujets,
Qui, comme vous, portent double visage,
Jusqu'au revoir.

[Janus sort.]

SCENE II.

LA BAGATELLE, LE CHEVALIER
COLIFICHET.

LE CHEVALIER *courant embrasser la Bagatelle.*

BON jour, bon An !

Embrassez-moi, mon aimable Déesse.

Vous n'avez point de plus grand Partisan ,
Ni d'Ami qui, pour vous, ait autant de tendresse.

Vous balancez dans ce moment ?

LA BAGATELLE.

Plus je regarde , & plus mon esprit le rappelle ...
Je ne me trompe pas , c'est l'Abbé Bagatelle.

C'est lui que j'aime tendrement ,
Lui, mon Adorateur fidèle.

Mon cœur le reconnoît malgré son changement.

LE CHEVALIER.

Ma Souveraine, il est vrai, c'est moi-même.

LA BAGATELLE *l'embrassant.*

Ah ! Quel ravissement extrême !

Mais pourquoi , je vous prie , un tel ajustement ?

A quel propos changer de Personnage ?

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

J'ai mes raisons. D'Abbé l'habit coquet
A son mérite & son attrait :
Mais il expose au Badinage
Qu'on exerce toujours sur un petit Colet
Pour agir librement , sans redouter le trait ;
Et pour suivre l'effor de mon humeur volage ,
J'ai , cette année , arboré le Plumet ,
Et pris le Nom & l'Equipage
Du Chevalier Colifichet.

LA BAGATELLE.

Sous quelque nom que je vous voye ,
Et de quelque façon que vous paroissiez mis ,
Toujours votre présence excitera ma joye ,
Et vous serez la fleur de mes amis.

LE CHEVALIER.

Pour mériter ce Titre , & pour me rendre digne
D'avoir le premier rang entre vos Favoris ,
Je me suis signalé par un Ouvrage insigne.

[Il fouille dans ses poches]

Je viens pour vous l'offrir . . . Non . . . C'en'est
pas cela.

LA BAGATELLE.

Qu'est-ce donc que vous tenez-là ?

LE CHEVALIER *tirant un patron de Garniture.*

C'est un Patron de Garniture.

LES ETRENNES ;

Et d'Engageantes à l'Alure ;

Dont l'air invite à les bien chiffonner ;

Et que pour un Tendron je viens de dessiner.

LA BAGATELLE.

Le joli dessein de Coëffure !

LE CHEVALIER.

J'en suis moi-même l'Inventeur ;

LA BAGATELLE.

Je vous en félicite ; il doit vous faire honneur.

LE CHEVALIER.

Je vous en fais présent.

LA BAGATELLE.

La réussite est sûre.

LE CHEVALIER.

On croit que ce n'est rien. Il m'a beaucoup
côté,

Et j'ai mis mon esprit huit jours à la Torture ,

Pour donner à l'Ouvrage une heureuse tournure ,

Et certain air de nouveauté :

Mais voici mon Chef-d'œuvre ; il est en cinq
Volumes :

Je l'ai tiré d'après nos Goûts & nos Coutumes ,

Le Beau Sexe paroît enclin à l'estimer ,

Et par égard pour lui , je l'ai fait imprimer :

Vous en êtes l'Objet , je vous en fais l'Arbitre.

Il unit l'agrément à la solidité ,

Et pour vous prouver sa beauté,
Je prétens seulement vous lire chaque Titre.

LA BAGATELLE.

J'écoute avec avidité.

LE CHEVALIER *lit.*

TRAITE' DES RIENS, avec une dissertation sur la
Babiole, dédiés aux Dames, par Monsieur l'Abbé Ba-
gatelle. Premier Volume.

LA BAGATELLE.

Ce Titre-là promet; la Matière est profonde.

LE CHEVALIER.

De tout ce qui se fait, c'est la Source féconde;
Tout consiste en des Riens; heureux qui les saisit!
Ils décident de tout; ils sont l'Ame du Monde;
C'est un Rien qui nous place, un Rien qui nous
détruit.

Un Amant, par un Rien, revolte une Maîtresse,
Et par un Rien, un autre la séduit.

Un Rien fait tomber une Pièce,

Un Rien fait qu'elle réussit.

LA BAGATELLE.

Les Riens sont mes enfans, & des enfans que j'ai-
me.

Exalter leur pouvoir, c'est me louer moi-même.

LE CHEVALIER *continue de lire.*

L'A, B, C, du grand Monde, ou l'Art de soutenir

la conversation à peu de frais. Second Volume.

LA BAGATELLE.

Pour former la Jeunesse , ah ! c'est un Livre d'Or ;
L'idée seule est un trésor.

LE CHEVALIER.

Il en est un pour le Libraire ,
Et doit avoir un grand débit ,
Puisqu'il enseigne au plus Sot l'Art de plaire ,
Et qu'il lui donne de l'esprit.
Un bon jour dit de bonne grace ,
Deux ou trois complimens polis
Qu'on se renvoyé & qu'on ressaïe ,
Avec un air de tête , & des gestes choisis ;
Un jargon décoré de phrases joliettes ,
Et de vingt termes favoris ,
Qu'on accompagne d'un souris.
Sçavoir les Intrigues secrètes ,
Et de la Ville & de la Cour ,
Posséder l'Histoire du Jour :
En poche avoir toujours Brevets & Chançon-
nettes ,
Et répéter aux Dames tour à tour ,
Mille tendres Sornettes ,
Quel'on a soin d'orner de mots à double sens ;
Parler éloquentement Cornettes ,
Et prononcer sur des Rubans ;

COMEDIE.

I.

De tout ce qui paroît , juger sans connoissance ;
Hors de propos prodiguer son Encens ,
Et placer bien sa médisance :
Voilà des Aimables du tems ,
Ce qui fait le mérite & toute la science.

LA BAGATELLE.

Et souvent l'entretien des plus honnêtes Gens.

LE CHEVALIER *lit*

LA NOUVELLE TOILETTE DES DAMES, avec une
Liste détaillée de tout ce qui la compose ; Ouvrage im-
mense , & digne de la curiosité publique , 3^{me} Volume.

LA BAGATELLE.

Je conçois qu'en effet cet Ouvrage est immense.

LE CHEVALIER.

Il l'est cent fois plus qu'on ne pense,
Pour sçavoir tous les Noms des Bijoux précieux
Dont les Toilettes sont fournies ,
J'ai fait des pas prodigieux ,
Et des recherches infinies.
Pour porter ce Volume au point où je l'ai mis ;
J'ai passé trois jours & trois nuits
Avec quinze de mes amies
Qui m'ont obligeamment aidé de leurs avis.

(*Il continue à lire.*)

LA TOILETTE DES HOMMES, *revue , corrigée , &*
augmentée des trois quarts. . .

LES ETRENNES. LA BAGATELLE.

Des hommes, il est vrai, je dois être contente.
Avec tout le beau sexe, ils disputent d'Atours ;
Et je m'aperçois tous les jours
Que pour moi leur Amour augmente.

Ils mettent tous l'enchère à mes colifichets,
Et disputent le rang de mes premiers Sujets.

LE CHEVALIER.

Peut-on vous trop aimer, Divinité charmante !

[Il reprend.]

LA TOILETTE DES HOMMES, revue, corrigée, & augmentée des trois quarts, & qui n'est pas moins curieuse que celle des Femmes. Quatrième volume.

LA SCIENCE DE COEFFER LES UNS ET LES AUTRES, Livre très-utile pour mes jeunes confrères qui entrent dans le monde. Dernier volume.

LA BAGATELLE.

Ah ! Vous ne pouviez pas mieux couronner l'Ouvrage,

Et je lui donne mon suffrage.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas tout, je veux vous parler franchement.

Ces œuvres-là que vous trouvez gentilles,
Ne sont rien à côté d'un volume charmant
Que j'acheve actuellement.

LA BAGATELLE.

Et vous l'intitulez ?

LE CHEVALIER.

L'ELOQUENCE DES FILLES,

Ou l'Art de rire finement

Et de converser par des mines.

Le tout orné d'Estampes fines.

LA BAGATELLE.

C'est un Livre dont je réponds.

Pour sept ou huit éditions ,

Mon cher, tout au moins je parie.

LE CHEVALIER.

Oh! c'est peu de la Théorie ;

Moi-même de cet Art, je donne des leçons :

J'apprens à minauder de plus de vingt manieres ,

Et j'ai déjà grand nombre d'Ecolieres.

Je les instruis avec succès.

Que dans la Bagatelle, & les Riens agréables

Les Filles font de rapides progrès !

Ces friponnes aimables

En un matin vont plus loin mille fois ,

Que ne feroit un homme dans un mois.

A ce propos une jeune Orpheline

Depuis six jours est tombée en mes mains.

Ce sont bien les yeux les plus fins !

Elle est faite pour vous , & je vous la destine.

Son esprit un peu neuf n'ose prendre l'essor.

De la Province il se ressent encor.

Mais à travers sa pudeur enfantine

On voit percer son Naturel coquet ;

Et ce fera, je gage , un excellent sujet.

Par la fortune elle m'est adressée.

Je sens à l'avancer ma gloire intéressée.

La pauvre Enfant n'a d'autre appui que moi !

Et doit bien-tôt ici se rendre . . . Je la voi.

S C E N E I I I.

Les Acteurs précédens , ANGELIQUE.

LE CHEVALIER.

Venez ma Pupile charmante ,
Qu'à Madame je vous présente.

[*à la Bagatelle.*]

Et bien, vous avois-je menti ?

LA BAGATELLE.

Non, son premier abord m'enchanté.

Vous ne pouviez me faire un présent plus genti.

LE CHEVALIER.

Hem ! Ce sont-là des Etrennes Mignonnes !

LA BAGATELLE.

Elle prévient d'abord par sa Beauté.

ANGELIQUE.

Vous avez bien de la bonté ;

Madame.

LE CHEVALIER.

Regardez ces oëillades friponnes.

Qu'en dites-vous ?

LA BAGATELLE.

Je dis que ses regards sont vifs ,
Et qu'elle a les yeux expressifs.

LE CHEVALIER.

Examinez-moi ce Corfage.

Voilà pour attirer bien des Chalandes chez vous ,
Et faire rehausser le prix de vos Bijoux.

(à *Angelique.*)

Mais, la Belle , vers moi tournez votre visage ,

Vous n'êtes pas coëffée à l'avantage ?

Ce pli qui fait tout-à-fait mal

Vous donne un air Provincial ,

Et vous rend la mine sauvage :

Il faut que j'y mette la main.

ANGELIQUE *bas au Chevalier.*

Vous n'êtes pas venu m'arranger ce matin.

LE CHEVALIER.

Attendez donc , que je dégage

Ce Front pour le rendre ferein :

A présent , laissez-moi d'une légère Mouche

Relever , avec Art , ce petit Nés mutin.

Que je place cette autre au coin de votre Bouche ,
Pour rendre son souris encore plus malin.

Cen'est qu'unRien;mais ceRien,pour la grace,
Par une habile main veut se voir employé.

Il ne doit point paroître étudié ,
Et le grand Art consiste à bien choisir sa place.

Que vois-je ? ôtez-moi ce Mouchoir.
Je vous ai déjà dit qu'il n'en faut point avoir.

Qui vous l'a donc fait mettre , je vous prie ?

ANGELIQUE.

Le Froid avec la Modestie.

LE CHEVALIER.

Aulieu de ce Mouchoir, mettez-moi dans ce jour
Une Palatine galante

Qui garantisse , & pare tour à tour :

Pour vos Etrennes , bel Amour ,

Je veux vous en donner une qui soit charmante ,
Vous la mettre moi-même , & l'ajuster si bien ,
Que mettant un Rempart à la Saison cruelle ,

Et contentant votre Pudeur rebelle ,
Je ménage des jours où l'œil ne perde rien.

ANGELIQUE.

En verité, Monsieur . . .

LA BAGATELLE.

Allez , laissez-le faire.

LE

LE CHEVALIER *lui arrangeant sa Palatine.*

Elle fera fort bien de la maniere.

Ces Trésors sont trop beaux , pour devoir les
cacher.

Ils sont faits pour charmer la vûe.

On doit voir leur beauté , du moins à demi nue.

ANGELIQUE.

Oui, mais il est, Monsieur, défendu d'y toucher,
Et vos mains sont un peu trop vives.

LE CHEVALIER.

Un Maître a des prérogatives :

Vous voilà maintenant plus belle de moitié.

De tous mes soins je dois être payé.

(il baise Angelique.)

LA BAGATELLE.

L'excellent Précepteur pour de jeunes Pupilles !

ANGELIQUE.

Je ne sçautois m'empêcher de rougir.

LA BAGATELLE *à Angelique.*

Vous profitez fort bien de ses leçons utiles.

La dernière, sur-tout , vient de vous embellir.

ANGELIQUE.

Madame, est-il bien vrai ? Me trouvez-vous jolie ?

Et de vous plaire , aurois-je le bonheur ?

LA BAGATELLE.

Oui, vous avez trouvé le chemin de mon cœur.

Je veux faire de vous , mon Eleve chérie.

ANGELIQUE.

Me voir auprès de vous , fait toute mon envie ;

Et je ne puis retenir mon transport.

Pour vous dès la plus tendre Enfance ,
J'ai toujours eu le penchant le plus fort.

LA BAGATELLE.

Il est juste en ce jour , que je la récompense
D'une si belle passion.

(*au Chevalier.*)

Adieu. Pour mon triomphe un Balet se prépare ;

Je veux qu'il serve , aussi , pour sa Réception.

Je cours presser l'instant de l'exécution ;

Pour y danser , venez , que je vous pare ;

Nouvel objet de mon affection.

ANGELIQUE.

Déesse de mon ame, ah ! que je suis ravie !

J'aime la Danse à la folie.

(*revenant sur ses pas.*)

Monsieur ne nous suit pas ?

LA BAGATELLE.

Non , il demeure ici.

Et je le prie avec instance

De me doubler en mon absence.

LE CHEVALIER.

Très-volontiers.

ANGELIQUE *au Chevalier.*

A vous quitter ainsi ,
Mon cœur a vraiment de la peine ;
Mais je reviens bien-tôt ici ,
Et , l'un des jours de la semaine
J'itai vous voir , mon bon ami.

LE CHEVALIER.

Je le veux de toute mon ame :
Quelque matin que vous veniez chez nous ,
Comptez qu'il sera jour pour vous ;
Vous n'aurez qu'à suivre Madame.
(*Angelique sort avec la Bagatelle.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER , DAMON ;
LE CHEVALIER.

U N homme vient , je le connois.
C'est un vieux libertin. Eh ! c'est vous que je vois.
Je vous embrasse & de toute mon ame ,
Cher Papa dont les traits paroissent rajeunis ,
Vous qui tenez la Vieillesse enchaînée
Au Char des Plaisirs & des Ris ;
Vous , l'homme le plus jeune avec des cheveux
gris. Bij

LES ETRENNES;
DAMON.

Moi, je vous félicite, & suis des plus ravis . . .

LE CHEVALIER.

De quoi?

DAMON.

De voir que dans cette journée,
Vous foyez, mon très-cher, plus fou que l'autre
année.

LE CHEVALIER.

Je reconnois votre joyeuse humeur ;

A ce trait de plaisanterie.

Comme vous êtes verd, vous venez, je parie,
Acheter là . . . vous m'entendez, Monsieur?

DAMON.

Il est vrai que je viens acheter des Etrennes.

Comme vous êtes connoisseur,

Et que j'ai là-dessus des clartés peu certaines ;
Je veux vous consulter.

LE CHEVALIER.

Vous me faites honneur.

DAMON.

Non, je vous rends justice. En fait de ces matieres,

Mon cher Monsieur Colifichet,

Tout le monde connoît vos sublimes lumieres.

Daignez donc m'écouter, je vais vous mettre au
fait

Des Etrennes que je souhaite ;
Et dont plus d'un motif veut que je fasse emplette.
J'en dois faire présent au sortir de ce lieu

A des personnes différentes.

LE CHEVALIER.

En voulez-vous d'abord de bien galantes ?

D A M O N.

Non , j'en veux prendre en premier lieu
Qui soient de peu de consequence.
Comme des Almanachs , des Etuits , des Ecrans ;
Ou , pour éviter la dépense ,
Quelques paquets de Curedents.

LE CHEVALIER.

Si vous faites toujours des presens de la sorte ,
Vous serez riche fort long-tems.
Un homme comme vous peut-il ? . . .

D A M O N.

Bon , bon , qu'importe !

C'est pour un Ami familier.
Dès le Collège il étoit mon intime.

LE CHEVALIER.

Vous le traitez encore en Ecolier ;
Et c'est de lui , faire fort peu d'estime.

D A M O N.

Nous avons fait toujours profession
D'agir ensemble sans façon ;

LES ETRENNES,

Et puisqu'il faut que je le dise ;
C'est à regret que je suis , aujourd'hui ;
Un sot abus que l'Usage autorise.

Si mon Ami s'en formalise ,
S'il s'en fâche , tant pis pour lui.
C'est un fort honnête-homme , il est vrai , je le
prise.

Mais après tout , à l'examiner bien ,
Il est fort gueux , & ne m'est bon à rien.

LE CHEVALIER.

Monsieur , je n'ai plus rien à dire.

D A M O N.

En second lieu , pour Homme , je desire
Des Etrennes du dernier goût ,
Et qui soient peu communes sur tout.

LE CHEVALIER.

Je sçais un Cabaret . . . c'est le plus bel Ouvrage !
Cher à la vérité , mais neuf , bien entendu.

D A M O N.

Oh ! le prix n'y fait rien. C'est pour un person-
nage ,

Par son Mérite & sa Vertu ,
A dire vrai , peu respectable ;
Mais , par le rang dont il est revêtu ,
Infiniment considérable :
Mon intérêt m'engage à gagner sa faveur.

Dans deux importantes Affaires
Sa Protection m'est des plus nécessaires ,
Sans compter qu'un tel Don prôné par ce Sei-
gneur ,

Dans Paris peut me faire honneur ,
Et devenant la Nouvelle publique ,
M'attirer le Titre flatteur
D'Homme galant & magnifique.

LE CHEVALIER.

Vous ferez donc servi selon votre desir.

DAMON.

Troisièmement , il me faudra choisir

Des Etrennes pour femme.

LE CHEVALIER.

Oh ! puisque c'est pour une Dame ,
Vous voulez du brillant ?

DAMON.

Vous vous êtes mépris ;

Je ne veux rien que d'ordinaire ,
De simple , de modeste , & qui ne coûte guere .
Comme Eventails communs , Rubans unis.

LE CHEVALIER.

Mais , quelle est donc l'honnête Demoiselle
A qui vous destinez ce Présent de haut prix ?

DAMON.

C'est ma Femme , Monsieur. Il est trop bon pour
elle.

LES ETRENNES;
LE CHEVALIER.

Vous la traitez ainsi que vos Amis ;
Elle n'a rien à dire.

D A M O N.

A présent , je demande
Tout ce que ce Palais peut offrir de plus beau ,
De plus cher , & de plus nouveau ,
M'en coutât-il la somme la plus grande.
Je ne sçaurois mieux l'employer.

LE CHEVALIER.

Qui peut être l'objet d'une telle Largesse ?

D A M O N.

Une Aëtrice qui fait les Rôles de Princesse ,
Et dont un seul regard ne peut trop se payer.

LE CHEVALIER.

Du Monde perverti tel est le caractère.
L'Interêt & l'Orgueil prodiguent les Ecus ;
Les Plaisirs effrenés répandent encore plus :
Mais l'Amitié ne donne guere.

Elle ressemble à l'Amour conjugal.

Le Devoir est mesquin , la Vertu menagere ,
Le Vice seul est liberal.

D A M O N.

Comment ! vous faites le Moral ,
Mon cher Docteur en Bagatelle ?
Pour mettre fin à ce Ton magistral ,

Voilà ma Bourse. Ailleurs une Affaire m'appelle.

Faites pour moi cette Emplette nouvelle.

Je me rapporte à vous & du choix & du prix.

Vous enverrez le tout à mon Logis.

LE CHEVALIER.

En l'adressant à votre Epouse?

D A M O N.

Morbleu! n'en faites rien, elle est d'humeur jalouse.

LE CHEVALIER.

Je raille: Allez, reposez-vous sur nous.

Dans une heure au plûtard vous aurez tout chez vous.

(Damon s'en va.)

S C E N E V.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS,

LE COMTE, LE BARON.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE

BARON, *embrassant tous trois en même tems le Chevalier.*

E H! bon jour, Chevalier!

LES ETRENNES ;
LE CHEVALIER.

Messieurs, qui vous amene ?

LE MARQUIS.

Nous venons rendre Hommage à notre Souveraine.

Nous sommes, comme toi, ses zélés Serviteurs.

LE CHEVALIER.

En ce cas, devant moi, prosternez-vous, Messieurs,

Je represente notre Reine.

LE COMTE.

De ce Palais tu fais donc les honneurs ?

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je distribue aujourd'hui ses Faveurs.

Vous n'aurez pas perdu vos peines.

LE BARON.

J'entens. Tu vas nous donner nos Etreannes.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit. Du Nouveau vous êtes amateurs ?

Des Spectacles sur tout vos cœurs sont idolâtres,

Et je vous fais présent du Livre que voici.

Il vous divertira.

LE COMTE.

Voyons un peu ceci.

LE MARQUIS. (*il lit*)

Lisons d'abord le Titre. ALMANACH DES THEATRES.

LE BARON.

Ce Titre rit à mes esprits folâtres.

LE CHEVALIER.

L'Ouvrage est excellent, & l'Auteur est PARFAIT.

LE MARQUIS.

J'aurois voulu pour le rendre complet

Qu'on eût joint les Amours secrettes & badines

De leurs célèbres Héroïnes.

LE CHEVALIER.

Marquis, à quoi songes-tu là ?

Il auroit fallu pour cela,

Dix gros Tômes au moins.

LE BARON *rit en lisant.*

Ah ! ah !

LE COMTE.

Qui te fait rire ?

LE BARON.

Un endroit que je viens de lire.

Mais tu n'en riras pas, toi, comme j'en ai ri.

LE COMTE.

D'où vient ?

LE BARON.

Il tombe à plomb puisqu'il faut te le dire.

Sur l'Opera ton Spectacle chéri.

LE MARQUIS.

Ah ! li tout haut, Baron, je t'en conjure, li.

LES ETRENNES;
LE BARON *au Marquis.*

Oh ! pour toi j'en suis sûr , tu vas être bien-aise ;
Ami comme tu l'es de la Troupe François.

LE COMTE.

Mais voyons donc cet endroit si plaisant ?

LE CHEVALIER *au Baron.*

Li sans tant de cérémonie.

LE BARON.

Je ne sçaurois pour le present.

Li pour moi , Chevalier , je t'en prie.

LE MARQUIS.

Silence.

LE CHEVALIER *lit.*

L'An qu'Isis au jour réparoîtra

Tremble , frémi , malheureux Opera ;

Elle sera pour toi la fatale Comete

Qui t'annoncera ta défaite.

De ses climats glacés tout se ressentira.

Dans le Rôle d'Io (a) l'Amour s'enrhumera.

Pour rendre ta perte complete

Un beau Mardi (b) Zephir s'envolera

Et (c) la Sirenne se taira.

La Danse n'aura plus sa meilleure sujette.

(a) Mademoiselle le Maure , qui venoit de jouer le Rôle de l'Amour , dans le Balet des Sens.

(b) M^{lle} Petitpas , qui avoit joué celui de Zéphire dans le même Balet , & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

(c) Mademoiselle Pelissier.

COMEDIE.
LE COMTE.

29

Mais elle l'a.

LE CHEVALIER *continue*

*Pour lors , tu te verras si bas ,
Et d'Acteurs dont tu manqueras ;
Telle enfin sera ta disette*

*Que le Maître des Cieux , tant qu'on promene Io ,
De son rang dépouillant les marques
Sera contraint de faire une des Parques ,
Et de filer pour chanter leur Trio.*

LE MARQUIS.

Je suis charmé qu'on daube ainsi l'*Incognito*
Du Seigneur Jupiter , qui trahissant sa flamme ,
Livre si sottement sa Maîtresse à sa Femme.

[à part.]

Le Comte enrage, il met ma joye au dernier point.

LE BARON *au Comte.*

Je te l'avois bien dit que tu ne rirois point.

LE COMTE.

Je ne ris point, Baron, sur pareille matiere.
Je n'aime pas qu'on fronde un Opera divin ;
Ni que pour se donner carriere ,
On perde le respect qu'on doit au Magazin :
Mais Omphale d'Isis répare le destin.
Tout le Monde lui rend une Justice entiere.

LES ETRENNES, LE MARQUIS.

C'est sans le mériter qu'Omphale a réussi.
D'une Prédiction elle vaut bien la peine.

LE CHEVALIER.

Prêtez l'oreille, la voici.

(il lit.)

L'An que tu remettras Omphale sur la Scene ,

(a) *D'Alcide en vain la voix avec le port
Ramenera chez toi l'affluence d'abord.*

Comme un signe éclatant de ta chute prochaine ,

On verra sur son sein , briller , le premier jour ,

Durant le cours d'un Acte , un nouveau Phénomene ,

Qui, surprenant les yeux des Dames d'alentour ,

Les fera rire & rougir tour à tour.

Pour mieux présager ta ruine ,

Un Démon Savoyard conjuré par Argine ,

Précipitant son vol qui manquera ,

Tombera sur son dos & la renversera.

Hercule , en ce désordre extrême ;

Hercule , de frayeur , reculera lui-même.

Pour lasser le Public qui se rebutera ,

Tout le fretin du sombre Empire

S'exercera long-tems à battre l'entrechat ,

(b) *Et le grand Diable qu'on admire*

Ne pourra plus sauter , fatigué du Sabat.

(a) Le Sieur Chassé.

(b) Le Sieur Dupré.

LE BARON.

On peut dire qu'Omphale est l'Opera des Diables.
Il en pleut à chaque moment.

LE MARQUIS.

Je n'en sçaurois souffrir les longueurs effroyables.

LE CHEVALIER.

Pour moi j'en trouve tout charmant,
Hors la fin qui m'ennuye, & le commencement.

LE MARQUIS.

Un Opera peu fait pour la conduite exacte,
A permission d'ennuyer
Pendant tout le Prologue & tout le premier Acte.
Ce qui le plus me choque & m'oblige à crier,
C'est qu'Alcide qui veut immoler au dernier
Omphale avec Iphis à son transport funeste,
Ne fasse tant de bruit que pour les marier;
Et cédant ses Amours sans se faire prier,
Vienne nous resservir le dénouement d'Alceste.

LE COMTE.

D'un Opera si beau que tu blâmes en vain,
La Musique est charmante, & le succès certain.

LE MARQUIS.

De ce Théâtre qu'on balotte,
Comte, sçais-tu bien qu'à la fin,
Tu deviendras le Dom Quichotte ?

LES ETRENNES;
LE COMTE.

Je deviendrai celui du bon goût en ce cas.

Messieurs, ne vous y trompez pas :
Entretous les talens , la Musique & la Danse.

LE MARQUIS.

La Musique & la Danse ! . . . arrêtons son caquet ,

Car s'il entame une fois ce sujet ,

Il ne finira pas.

LE BARON *fermant la bouche au Comte.*

Je t'impose silence.

LE COMTE.

Souffrez du moins que je vous dise un mot

Sur la Musique.

LE MARQUIS.

A d'autres.

LE BARON.

Quelque fot.

LE COMTE.

Oh ! parbleu , là-dessus si je ne puis rien dire ,

Il me fera , du moins , permis de lire.

LE CHEVALIER *au Comte.*

C'est le meilleur parti. Ce Livre peut , contre-eux ,

Te fournir plus d'un Trait heureux.

LE COMTE.

Bon , je tiens ce que je desire.

(*Au Baron.*)

Voici de quoi t'apprendre à te moquer de moi.

Baron , ce coup qui seconde ma haine ,
Foudroye entièrement la Troupe Italienne.
Tu l'aimes. Je ne puis me venger mieux de toi.

LE BARON.

J'en rirai le premier , si le trait vaut la peine.

LE MARQUIS.

Voyons.

LE COMTE.

L'an qme , chez toi , Sigismond paroîtra ;

Que je te plains ! ô Troupe d'Italie !

Jusqu'en ses fondemens ton Hôtel gêlera ,

Et dans ses doigts Arlequin soufflera.

Pour rechauffer ta Comédie ,

En vain Zaire t'offrira

Un sujet abondant de Critique jolie ,

Un Dieu puissant pour elle combattra ;

Et le Public s'éclipsera

Après avoir fislé ta Parodie.

LE MARQUIS.

Baron , tes bons amis sont tapés pour le coup.

LE COMTE *au Baron.*

Tu ne ris pas ?

(a) *La vie est un songe.*

(b) *Les enfans trouvés , Parodie de Zaire.*

LES ETRENNES;
LE BARON.

Mais, pas beaucoup.
Ce pauvre Sigismond ! j'en ai l'âme attendrie.

(*D'un ton tragique.*)

Qu'a-t-il donc fait aux Dieux pour être abandonné !

LE MARQUIS.

Ils lui font expier le crime d'être né.

LE BARON.

L'état de ce théâtre est des plus déplorables.
J'en aime les Acteurs, leur sort me fait pitié.
Même avec Arlequin je suis si fort lié

Que nous sommes inséparables.

Je suis toujours chez lui sans en être prié.
J'ai beaucoup de pouvoir sur l'esprit de sa fille,
J'ai même quelque part à toute la famille.

LE COMTE.

Davoir pris ma revanche , ah, que je suis ravi !

LE MARQUIS.

La chose , à dire vrai, me fait plaisir aussi.

LE CHEVALIER *au Baron.*

Console-toi. Leurs maux ne sont pas incurables.

Cet Almanach avantageux

Contient non seulement des faits très-véritables

Mais il renferme encor des conseils profitables

Pour rendre l'Avenir heureux.

LE MARQUIS.

Leur mal est bien pressant , & je crains fort pour eux.

LE CHEVALIER.

En voici le remède , & prompt , & spécifique.

(il lit.)

AVIS TRE'S-SALUTAIRE A LA TROUPE ITALIQUE.

Si tu veux rappeler chez toi les Spectateurs ,

Donne , ce sont deux bagatelles ,

D'excellentes Pièces nouvelles.

Et pour les bien jouer , reçois de bons Acteurs.

LE BARON.

De bons Acteurs ! De bonnes Pièces !

Va , Chevalier , tu te moques de nous ;

On trouve bien ainsi , ma foi , de tels bijoux !

Si mes amis pouvoient posséder ces richesses ,

Leur Théâtre , morbleu , seroit un vrai Perou.

Va , Chevalier , ton Almanach est fou.

LE CHEVALIER.

Il donne encore un avis plus facile

A l'Opera qu'il console très-bien.

LE COMTE.

Voyons. Je fais mon intérêt du sien.

LE CHEVALIER.

S'il le suivoit , il lui seroit utile.

(il lit.)

*Au Théâtre chantant***Avis très-important.***Veux-tu fixer la Fortune qui flotte,**Et te voir de nouveau couru ?**Fais au plutôt redanser la Vertu (a),**Et remets l'Amour (b) en culotte.***LE COMTE.**

Mais l'Auteur de ce Livre a le cerveau blessé

Vouloir à l'Opera que la Vertu redanse !

Proposa-t-on jamais pareille extravagance ?

Il faudroit qu'en ces Lieux elle eût déjà dansé.

C'est supposer le faux, choquer la vraisemblance.

LE MARQUIS.

De ce Théâtre là Partisan entêté,

C'est donc ainsi que tu prends sa défense ?

LE COMTE.

Je suis son Chevalier, & même avec outrance.

Mais ce n'est pas par ce côté.

LE MARQUIS.

Mais c'est un fait par toi seul contesté.

LE COMTE.

Dis, qui l'a vû ?

(a) *Mademoiselle Salé.*(b) *Mademoiselle le Maure.*

Toute la France.

Un sujet né pour être respecté.

A déjà fait voir ce miracle.

Il a sçu trouver l'art de vaincre chaque obstacle

Et d'allier aux yeux du Public enchanté ,

La Modestie à l'air de Volupté ,

Au Badinage la Noblesse ,

La Conduite au Talent , les Mœurs à la Jeunesse ;

Et la Sagesse à la Beauté.

Ton Opera n'a rien de mieux à faire

Que de le rappeler dans cette extrémité.

L E C H E V A L I E R.

Non , non , il auroit tort d'agir pour cette affaire ,

Quand tu dirois même la vérité.

Je soutiens qu'il s'y doit opposer au contraire ;

Car enfin , Messieurs , tout compté ,

L'Amour & ses tendres foiblesses

Sont le premier devoir de toutes nos Princesses ,

Et leur corps à ce Dieu doit tout l'éclat qu'il a.

Un Tendron chaste , apprenez bien cela ,

Est d'un mauvais exemple à craindre pour les nô-

tres.

C'est un vrai Monstre à l'Opera.

On ne doit pas le souffrir là ,

De peur qu'il ne gâte les autres.

LES ETRENNES;
LE MARQUIS.

Toujours par du bizarre il se distinguera.
LE CHEVALIER.

Ils me donnent la Comédie.

LE MARQUIS *au Comte.*

Je ris pourtant de ta faillie.

LE COMTE.

Pour te mieux divertir tu vas avoir ton tour.

LE BARON.

Cela se doit par un juste retour.

LE COMTE.

Cherchons un peu la Prophétie

Qui touche le Spectacle, objet de son amour.

LE MARQUIS.

Epargnez-vous ce soin. Je vais lire moi-même.
La voici.

LE COMTE.

Quel orgueil ! Il nous brave en ce jour.

LE CHEVALIER.

Il en fera puni.

LE MARQUIS.

Le Théâtre que j'aime ;

Vous le savez, Messieurs, fleurit seul aujourd'hui.

C'est le louer que de parler de lui.

Ainsi prêtez l'oreille à son panégyrique.

COMEDIE:
LE CHEVALIER.

39

Pour être heureux & florissant;
On n'est pas moins sujet à la Critique.

LE COMTE *au Marquis.*

Fais ta lecture; allons, je t'écoute à présent.

LE BARON.

Paix là.

LE MARQUIS *lit.*

L'an que Zaire enchantera la terre;

O ! Théâtre François ! quel sera ton bonheur !

De sa Voix (a) le Son séducteur ,

Aidé du rare don de plaire ,

Attendrira Paris en ta faveur ;

Et fera passer sa douceur

Jusqu'au fond de l'ame sévère

Du plus inflexible Censeur.

(il s'interrompt avec transport.)

Ah ! Je suis transporté ! Je ne sçaurois le taire.

LE CHEVALIER.

Il en tient pour Zaire.

LE MARQUIS.

Ai-je tort , en honneur ?

Elle a de si beaux yeux !

LE COMTE *brusquement.*

Recommencez , Monsieur.

(a) *Mademoiselle Gaussin.*

C iiij

LES ETRENNES, LE MARQUIS *recommence.*

*L'an que Zaire enchantera la Terre ,
O ! Théatre François ! quel sera ton bonheur !
De sa Voix le son séducteur ,
Aidé du rare don de plaire ,
Attendrira Paris en ta faveur ,
Et fera passer sa douceur
Jusqu'au fond de l'ame sévère
Du plus inflexible Censeur.
Tu n'auras plus à craindre le Tonnerre ,
Ni les éclats du Public en fureur ,
Et tes jours couleront dans un calme prospère
Qui ne sera troublé que par le bruit flatteur
Qu'excitera chez toi plus d'un Approbateur.
(il s'interrompt de nouveau.)*

Que vous avois-je dit ?

LE COMTE.

Poursuis , maudit Lecteur !

LE MARQUIS *continue.*

*Le Spectateur pour toi sera si débonnaire
Que du froid Complaisant (a) respectant la fadeur...*

LE CHEVALIER.

Ahi ! Ahi ! Vous mollifiez , Seigneur ?

LE COMTE.

Lis ferme , ou bien ...

(a) Comédie.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

41

C'est ce que je vais faire.

(il reprend.)

*Le Spectateur pour toi sera si débonnaire ,
Que du froid Complaisant respectant la fadeur
Il entendra la Pièce entière
Sans exciter nulle rumeur ,
Et qu'il prendra son caractère.*

LE COMTE.

Fort bien !

LE MARQUIS *lit toujours.*
*Le Jeu brillant de chaque Acteur ,
A l'abri de quelque lueur ,
Fera claquer sa Morale ordinaire ,
Etonnera le connoisseur ,
Et le forcera de se taire ,
Et d'admirer ... en dépit de son cœur ;
La complaisance ... du Parterre.*

LE BARON.

Je triomphe ! A son tour , le Marquis est penaut,
Il n'a rien perdu pour attendre.

LE COMTE.

Voilà ton Complaisant ajusté comme il faut ;

LE MARQUIS.

Il est aisé de le défendre.

LES ETRENNES,
LE CHEVALIER.

Sans intrigue , fans intérêt ,
Et fans conduite comme il est ,
Auras-tu bien le front de l'entreprendre ?

LE MARQUIS.

N'en déplaîse à ton goût , je soutiens , qu'à tout
prendre ,

Le Complaisant ...

LE CHEVALIER.

Est d'un ennui parfait.

LE COMTE.

Et du Flatteur un fort mauvais extrait.

LE MARQUIS.

Il fait pleurer Monsieur , il fait rire Madame.

LE CHEVALIER.

Et me fait bailler , moi , jusques au fond de l'ame.

LE MARQUIS.

Pour moi , j'admire chaque mot.

Il parle avec esprit ...

LE CHEVALIER.

Et se comporte en sot.

LE MARQUIS.

Toute la pièce

LE CHEVALIER.

N'est pas neuve.

Un affommant procès en est le fondement.

Du Curieux impertinent

Elle a pour nœud la ridicule épreuve.

Et je laisse à l'Auteur l'honneur du dénouement.

LE COMTE.

Tu lui fais un fort beau présent !

LE MARQUIS.

Madame Orgon...

LE COMTE.

Pour elle , elle est ma bonne amie.

J'idolâtre son enjouement.

LE CHEVALIER.

Elle chérit la Danse , & c'est par sympathie.

LE COMTE.

Je goûte des plaisirs parfaits

Quand elle danse & qu'elle entonne

D'une façon toute boufonne ,

(il chante.)

Que tous les Procès

Durent à jamais.

Qu'on les barboüille ;

Qu'on les barboüille

A jamais.

(il récite.)

Oh ! Ce *Barboüille* là , dans sa bouche charmante

Produit un effet qui m'enchanté.

LES ETRENNES,

*(il répète en chantant.)**Qu'on les barboüille , boüille , bouille.*

LE BARON.

Les François ont volé ce trait à mes Amis.

LE MARQUIS *au Comte.*Ce Chœur vaut bien celui de vos Trembleurs
d'Isis.*(il chante en se moquant.)**L'Hyver qui nous tourmente**Et qui s'obstine à nous geler.*LE COMTE *reprend en même temps.**Que tous les Procès**Durent à jamais.**Qu'on les barboüille , &c.*LE CHEVALIER *au Baron.*

De la partie il nous faut mettre aussi.

LE CHEVALIER & LE BARON *mêlent*
leurs voix à celles du Marquis & du Comte , &
*chantent en même temps.**Maudit celui qui n'en boira ;**Et qui ne s'en barboüille ;**Maudit celui qui n'en boira ,**Et qui ne s'en barboüillera.*LE BARON *après avoir chanté.*

Voilà ce qu'on appelle un beau Charivari !

LE COMTE.

Ah ! Pour nous mieux venger du Marquis qui nous brave ,

Je voudrois bien qu'on parlât de Gustave^(a).

LE CHEVALIER.

Sa prophétie est faite.

LE COMTE.

Écoutons-la.

LE CHEVALIER *lit.*

L'an que du fond du Nord un Héros sortira ,

Il effacera tout par sa clarté suprême.

Le grand Gustave étonnera

Par ses beautés & par ses défauts même.

Jusques à son habit tout en lui charmera.

Grands Dieux ! Quelle riche abondance

De situations contre la vraisemblance !

Et que de lieux communs heureusement confus

A des événemens qu'on n'aura jamais vûs !

Un Songe , une Reconnoissance ,

Des Monologues tant & plus.

Une longue Oraison funèbre

D'un Prince vivant qu'on célèbre ,

Des Travestissemens , des Conspirations ,

Des Emprisonnemens & des Proscriptions ;

Une sédition subite .

Qui change tout-à-coup les Décorations ;

(a) Tragédie.

*Un enlèvement , une fuite ,
 Un combat sur la glace , où faisant le plongeon ,
 Par un prodige heureux , la fille de Stenon
 Disparoîtra sous l'eau toute habillée ,
 Puis reviendra sur l'horison ,
 Pour nous en informer , sans paroître mouillée ;
 Et par un dernier trait digne d'être vanté ,
 Après tant de périls , de fracas , de furie ,
 Qui tiendront en suspens le Public agité ,
 La Pièce finira dans la tranquillité.
 Et , hors un Confident qui seul perdra la vie ,
 Les Acteurs de la Tragédie
 Se retireront tous en fort bonne santé.*

LE BARON au Marquis.

Que répons-tu ?

LE MARQUIS.

*Je dis que la Pièce est si belle,
 Qu'en paroissant , elle a fait revenir
 Tout Paris de la BAGATELLE.
 Contre tant de beautés, le moyen de tenir ?
 L'heureux Amant d'Adelaïde
 A, par un surprenant bonheur ,
 Le Public pour Rival & pour Admirateur.
 La raillerie est insipide.*

LE CHEVALIER.

Jamais Princesse n'eut plus d'Amans à la fois.

En même temps elle se voit pressée
Par Frederic , Gustave , & le Tyran Danois.

Ils veulent l'enlever tous trois :

Elle ressemble à la Fiancée

Du Roi de Garbe , trait pour trait.

LE COMTE.

Oui , tu dis vrai , c'est son portrait.

De la foi qu'elle donne elle n'est point esclave.

LE CHEVALIER.

Elle le prouve hautement ,

Quand elle veut , par accommodement ,
Epouser Frederic , quoiqu'elle aime Gustave.

Tout mis dans la balance il n'est pas surprenant.

Que ce dernier se voye oublié par la Belle ,

Quand de ses yeux il est absent ,

En étant reconnu si difficilement ,

Lorsqu'il lui parle & qu'il est devant elle.

LE COMTE.

Un endroit favori qui me plaît tout à fait ,

C'est , quand sa bouche dit au Tyran qu'elle hait ,

A propos du Héros qu'elle aime ;

Qu'il vive , qu'il triomphe , & je meurs sans regret.

Cela se chante de soi-même ,

Marquis , de ces paroles-là ,

Sais-tu bien qu'on feroit un beau Chœur d'Opera?

SCENE VI.

Les Auteurs précédens, ANGELIQUE;
FANCHON.

ANGELIQUE *au Chevalier.*

TOUT est prêt, mon cher Maître;
Mais avant que d'ouvrir le Balet désiré,
A vos yeux j'ai voulu paroître
Pour savoir si je suis parée à votre gré.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mise, on ne sçauroit mieux l'être.

LE MARQUIS.

Quel est donc cet objet charmant?

LE CHEVALIER.

C'est une de mes Ecolières,

A qui depuis huit jours je donne des Manières.

LE MARQUIS.

Tu choisis bien. Je t'en fais compliment.

LE COMTE *regardant Fanchon.*

Cette autre-ci n'a pas la mine moins friponne.

LE CHEVALIER.

Mais je ne connois point cette jeune personne.

Belle Angélique, apprenez-moi son nom?

FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, je m'appelle Fanchon.

ANGELIQUE.

En qualité d'Amie, elle vient à la Fête
Que, pour me recevoir, la *Bagatelle* apprête.
Je me crois obligée à vous la présenter.

FANCHON.

Si vous vouliez m'instruire avec Mademoiselle,
Je tâcherois, Monsieur, de profiter
De vos leçons comme elle.

LE CHEVALIER.

Quoique fort occupé, très-volontiers, ma Belle.

LE MARQUIS.

A son défaut nous nous offrons.

Nous sommes, comme lui, Docteurs en *Bagatelle*.

LE COMTE.

Si vous voulez prendre de mes leçons

A vous donner tous mes soins je m'engage :

Mais, quel âge avez-vous ?

FANCHON.

J'ai seize ans environ.

LE COMTE.

Seize ans ! Ma Reine, voilà l'âge

Propre à l'instruction.

A présent, dites-moi votre inclination.

A quoi vous porte enfin votre goût ?

LES ETRENNES;
FANCHON *faisant un entrechat.*

A la Danse.

LE MARQUIS.

Tudieu ! Qu'elle est ingambe !

LE COMTE.

Elle bat l'entrechat !

LE CHEVALIER.

C'est débiter avec éclat.

LE COMTE.

Et s'élève plus haut que Danseuse de France.

Mon Cœur, je vous adore, & je veux, avec vous,
Faire des Entrechats.

LE BARON.

Et moi, des Caprioles.

FANCHON.

Messieurs, avec plaisir. J'aime les Danfes folles.

LE COMTE.

Et je mets à sauter, mon plaisir le plus doux.

LE BARON.

J'ai pour la Capriole une fureur si grande

Que je la fais à chaque instant.

Et quand je l'oublie en sortant,

Tout le monde me la demande.

LE CHEVALIER *à Angélique.*

Pour nous, nous ouvrirons la Fête tous les deux.

COMEDIE.

51

LE MARQUIS à *Angélique*.

Puisque *la Bagatelle* en ce lieu nous rassemble
Je veux aussi, Brune aux yeux amoureux,
Que nous dansions un Menuet ensemble.

LE CHEVALIER.

Ainsi nous serons tous de ce Balet joyeux.

LE COMTE.

Dans ce beau jour il faut que je signale
Tous les Talens que j'ai reçu des Cieux.
Je prétens, tour à tour, & d'une ardeur égale,
Jouer un air de Flûte avec un de Timbale
Je veux mettre l'Orquestre en train,
Danser une Muserte, ensuite un Tambourin;
Et pour me rendre plus utile,
Chanter une Cantate, & puis un Vaudeville.

LE CHEVALIER.

C'est tout un Opéra que le Comte.

LE COMTE.

J'entens

Le son bruïant des Instrumens.
Je cours pour être plus agile,
Je cours vîte changer d'habits,
Et reviens pour tenir tout ce que j'ai promis.

SCENE DERNIERE.

*Les Acteurs précédens , LA BAGATELLE ;
Troupe de Danseurs.*

UN CHANTEUR.

Brillez , BAGATELLE charmante ,
Embellissez votre séjour.

Etalez , dans ce grand jour ,
Votre parure triomphante.

Des Belles vous êtes l'Amour.

Vous amusez le Fou , le Sage , tour à tour.

Vous recevez de tous une offrande constante.

Et chaque Etat s'empresse à vous faire sa cour.

Brillez , BAGATELLE charmante ,
Embellissez votre séjour ,

Etalez , dans ce grand jour ,
Votre parure triomphante.

FIN.



PREDICTIONS

NOUVELLES

AJOUTÉES A LA BAGATELLE,
dans la Scène de l'Almanach
des Théâtres.

Le vingt-sept Février 1734.

PREDICTION SUR ISSÉ.

L'An qu'Issé charmera la France
Réjouis-toi , danse , heureux Opéra ;
Ton Théâtre refleurira ,
Elle unira chez toi la gloire & l'abondance.
Le Poëme intéressera ,
Et la Musique enchantera ;
On applaudira tout jusques à la prudence
Du galant Apollon qui fait dormir Issé
Pour l'exposer seulette , en un bois sans défense ;
A la discrétion d'un Rival offensé ;

Et l'on admirera jusqu'à la modestie
De ce même Rival qu'on a droit de railler,
De surprendre, à l'écart, sa Maîtresse endormie;
Sans oser l'approcher de peur de l'éveiller.

SUR LA SURPRISE DE LA HAINE.

L'an que les Acteurs d'Italie
Mettront la Haine en Comédie;
Quel heureux sort va les accompagner!
Je vois courir chez eux Paris pour un ouvrage
Dont le seul titre auroit dû l'éloigner.
Fait malgré le bon sens, conduit contre l'usage,
Qui, dénué d'intrigue, ose renverser tout,
Qui de l'Amour détruit le tendre hommage,
Où l'on apprend à se haïr par goût,
Et qui finit sans mariage.
Modèle dangereux & qu'on doit châtier
Comme infraacteur de la règle ordinaire.
Il faut qu'un dénouement, pour être régulier,
Se fasse pardevant Notaire.

SUR LE BADINAGE:

L'an que le Badinage au grand jour paroîtra ;
 Sa Critique sera si dure
 Que chacun le méconnoîtra ,
 Malgré la charmante figure
 De l'Actrice qui le jouëra.
 La Bagatelle pour son frere
 Hautement le défavouëra ;
 Il sera maudit de son pere ,
 Pour les chagrins qu'il lui procurera.
 Avec sagesse & bienséance ,
 D'abord il se définira ,
 Pour se conduire avec licence
 Tant que la pièce durera.
 L'Auteur sentant le besoin qu'il en a ,
 Personifîra l'Indulgence ,
 Et tout Paris la lui refufera.

SUR ADEL AÏDE:

L'an que de du Guesclain la Fille brillera ;
 Pour l'admirer , toute la France
 Chez la Troupe Romaine en foule se rendra ;
 Et le Canon célébrera

56 LES ETRENNES, COMEDIE.

Le premier jour de sa naissance;

Du Parterre avec véhémence

En même temps la Bombe partira.

Huit jours, par modestie, elle disparaîtra

Pour se montrer plus belle au bout de cette absence;

D'une voix unanime, & par reconnoissance,

Tout le Public alors l'applaudira.

Quand le monde s'éclaircira,

Adelaïde soutiendra

Ce revers d'une ame constante :

Prête à finir sa course chancelante,

Plus d'un ami zélé la redemandera.

Dans ses prétentions noblement obstinée,

Toujours au même prix elle se donnera.

Par bonne opinion, dans le double, elle est née;

Par fierté, dans le double, elle s'éclipsera.

F I N.

LA SURPRISE DE LA HAINE, COMEDIE.

De Monsieur de Boissy.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens, le 10 Février 1734.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gèvres, au Paradis,
& à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 5TH AVENUE
NEW YORK

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *La Surprise de la Haine*, Comedie; & je crois que le Public, qui l'a applaudie sur le Théâtre, en verra l'impression avec plaisir. Fait à Paris ce 8. Mars 1734.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre, *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à

la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roy en son Conseil, Signé, S A I N S O N. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens ; confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.
Signé, G. MARTIN, Syndic.*

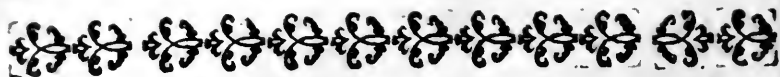
LA SURPRISE

LA SURPRISE

DE

LA HAINE,

COMEDIE.



A C T E U R S.

CLEON, Pere de Lisidor.

CLARICE, Mere de Lucile.

LISIDOR, Amant de Lucile.

LUCILE, Fille de Clarice.

CONSTANCE, Sœur de Lucile.

MILORD GUINE'E.

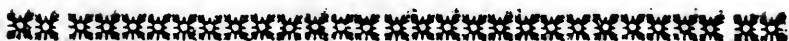
ARLEQUIN, Valet de Lisidor.

LISETTE, Suivante de Lucile.

La Scene est à Paris, chez Clarice.



LA SURPRISE
DE LA HAINE,
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.



OUI, Lisette, voici la brillante journée
Qui doit à Lisidor unir ma soeur aînée.
Cette heureuse alliance étouffant tout
Procès,

Entre nos deux Maisons va rétablir la paix.

A ij

4 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
L'Interêt fut l'auteur de leur antipathie ;
Mais par cette union qui paroît assortie ,
L'hymen de la Discorde est vainqueur en ce jour ;
Et la Haine est contrainte à ceder à l'Amour.

L I S E T T E.

La révolution me paroît bien subite
Lisidor fit hier sa premiere visite ;
Lucile votre sœur , ne l'a vû qu'un moment ;
Son Pere encor , pour lui , porta le compliment.
Sa figure , il est vrai , parle à son avantage ,

C O N S T A N C E.

Ce qui me plaît en lui , c'est son air noble & sage.

L I S E T T E.

Moi , ce qui m'a choquée , il n'a dit que trois
mots.

C O N S T A N C E.

Mais remplis de bon sens , & toujours à propos.

L I S E T T E,

C'est un homme qui parle avec poids & mesure.
Si j'en crois Arlequin qui m'a fait sa peinture ,
Son caractère jure avec les mœurs du tems ,
Et le fait mépriser de tous les jeunes gens.
Il traite la tendresse à la façon antique ,
Porte les sentimens jusques à l'héroïque ,
Regarde comme un crime une infidélité ,
Et se fait de l'Amour un Dieu de probité.

CONSTANCE.

Tu ne peux pas de lui faire un plus grand éloge ;
Et de cette maniere il est beau qu'on déroge.
Le mal que tu m'en dis me le fait estimer,

L I S E T T E.

Et moi , par ce discours , j'ai lieu de présumer
Que le Beau-frere est fort à votre gré , Madame.

CONSTANCE.

Oùi , je crois qu'il fera le bonheur de sa femme.
Je doute que ma soeur , à parler entre nous ,
Fasse , de son côté , celui de son époux.
Il faut pourtant lui rendre une justice dûë ;
D'atraits & d'agréments sa personne est pourvûë ;
Elle met de la grace à tout ce qu'elle fait ,
Et son discours séduit , en dépit qu'on en ait.
Son ame est genereuse & desintéressée ,
Franche , & qui n'a jamais déguisé sa pensée ;
Mais aux vivacités elle a l'esprit sujet ,
L'humeur folle , & sur tout , le naturel coquet ;
Se révolte aisément , & revient avec peine ;
Foible dans sa tendresse , & forte dans sa haine.

L I S E T T E.

A la peinture encor ajoûtons quelques traits :
Railleuse au dernier point , curieuse à l'excès ;
Du matin jusqu'au soir par l'humeur dominée ,
Et dans ses sentimens , sans retour , obstinée.

6 LA SURPRISE DE LA HAINE.

C'est là son vrai portrait qu'il est tems de finir,
Car je l'entends marcher, & je la vois venir.

[Elle rentre.]

SCENE II.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Vous voulez bien, ma sœur, que je vous félicite.

Vous allez épouser un homme de mérite!

LUCILE.

Comment le sçavez-vous?

CONSTANCE.

Tout le monde le dit;

Et son extérieur.....

LUCILE.

Prévient, sans contredit.

Pour peu que son esprit réponde à sa figure,

Mon cœur l'acceptera pour Epoux sans murmure ;

Dans un instant, ma sœur, je vais en décider ;

Il doit auprès de moi se rendre sans tarder ;

Je brûle de sçavoir quel est son caractère.

CONSTANCE.

Oh ! c'est déjà beaucoup, sa personne a sçu plaire.

Quand l'œil est prévenu par un air engageant,
L'esprit, sur tout le reste, est un juge indulgent.

LUCILE.

Le mien est difficile. Il faut qu'il examine;
Vers Lifidor, pourtant, fortement il incline.
Je crois qu'il me convient; & dans ce doux
espoir,

Je me suis engagée à l'épouser ce soir.

CONSTANCE.

Vous l'aimez?

LUCILE.

Oùi; je sens un goût de préférence,
Qui tient plus de l'amour que de l'indifférence.

CONSTANCE.

Je veux, de mon côté, vous confier, ma sœur,
Un secret.....

LUCILE.

Un secret? Ouvrez-moi votre cœur,
Je suis de bon conseil. Parlez, ma sœur cadette.
Eh quoi! vous rougissez? Ah! c'est une amou-
rette.

CONSTANCE.

Non; c'est du sérieux.

LUCILE.

Du sérieux? Ha! ha!

Est-ce un amour parfait?

2 LA SURPRISE DE LA HAINE.

CONSTANCE.

C'est mieux que tout cela.

LUCILE.

Mais, vous me surprenez ! Seroit-ce un mariage ?

CONSTANCE.

Justement. Nous avons ce soir même avantage.

LUCILE.

Comment donc ?

CONSTANCE.

Comme vous, je vais changer de sort,
Et sçachez, qui plus est, que j'épouse un Milord.

LUCILE.

Epouser un Milord ! Vous ? Quelle rêverie !

CONSTANCE.

De l'histoire entendez les détails, je vous prie.

LUCILE.

C'est sans doute un Roman. Vous n'avez qu'à
conter,

Miledi, me voilà prête à vous écouter.

CONSTANCE.

C'est à la promenade où j'ai fait la conquête.

Mais ma mere qui vient, dans mon récit m'arrête.

LUCILE.

Quel contre-tems ! Pourquoi paroît-elle si-tôt ?

CONSTANCE.

Je rentre. Vous sçauvez mon histoire tantôt.

[Elle sort.]

LUCILE *seule.*

Quel sera ce récit que je brûle d'apprendre ?

SCENE III.

CLARICE, LUCILE.

CLARICE.

N On, mon ravissement ne sçauroit se com-
prendre !

C'est peu qu'un prompt hymen, formé par la
raison,

Termine un long Procès qui troubloit ma maison ;
L'Amour cimente encor votre bonheur, ma fille,
Et semble concourir au bien de ma famille.

Votre première vûe a charmé votre Amant,
Et, plus que lui, son pere est dans l'enchantement.
Ils viennent tous les deux. Lisidor qui vous aime,
De vous entretenir montre une envie extrême.

LUCILE.

Madame, à lui parler je n'ai pas moins d'ardeur.

CLARICE.

Il est sûr de la main, il veut gagner le cœur.

J'entends du bruit, c'est lui qui vient avec son
pere.

SCENE IV.

CLARICE, LUCILE, CLEON;
LISIDOR.

CLEON à *Lisidor*.

SA figure est charmante.

LISIDOR.

Oùï, si son caractère,
Comme je dois le croire, égale ses attraits,
Je ne désire rien; mes destins sont parfaits.

CLARICE à *Lucile*.

Vous l'entendez, ma fille?

CLEON.

O! discours qui m'enchanter!
Venez, je l'apperçois. Mon fils, qu'elle est pi-
quante!

[à *Clarice*.]

Madame, tout succede au gré de mon desir;
Votre sang & le mien cessent de se haïr,
Votre fille & mon fils sont formés l'un pour l'au-
tre.

CLARICE.

Ma joye, en ce moment, est égale à la vôtre.
Rentrans; notre présence est de trop, je le vois.

COMEDIE.

11

CLEON.

Où : laissons-leur goûter pour la première fois,
Le plaisir d'être seuls & d'épancher leur ame.
En voyant leur amour, je rajeunis, Madame.

CLARICE à Cléon, en se retournant.

Jetez l'œil sur ma fille.

CLEON en s'en allant.

Et regardez mon fils.

LUCILE à part.

Ma mere se retourne.

LISIDOR.

Ils ne sont pas sortis.

CLARICE en marchant toujours.

Dans leurs tendres regards on lit la sympathie.

CLEON.

Embrassons nous ; ils vont s'aimer à la folie.

[Ils rentrent en s'embrassant.]

SCENE V.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

Souffrez, belle Lucile, en des instans si doux,
Que je fasse éclater mes transports devant
vous.

12 LA SURPRISE DE LA HAINE,

De nos parens communs la guerre est terminée :
Qu'il est flatteur pour moi d'être en cette journée
Qui couronne mes vœux & qui les rend amis ,
Le lien d'une paix dont vous êtes le prix !
Il ne manqueroit rien à mon bonheur suprême ,
Si votre cœur , Madame , étoit ce prix lui-même.
Si le choix qu'ils ont fait pouvoit être le sien ,
Et qu'il sentît la joye où se livre le mien.

LUCILE.

Je sens , comme je dois , le bien de ma famille ,
Ma mere , à l'avouer , autorise sa fille ;
Notre hymen le procure : un lien si flatteur
Doit avoir mon suffrage , & faire mon bonheur.

LISIDOR.

J'y mettrai tous mes soins & mon étude unique ;
L'amour a prévenu chez moi la politique ;
Il n'a pas attendu , vos yeux m'en sont garans ,
Pour entrer dans mon cœur , le choix de nos
parens ;

Et le fils détestant une aveugle colere ,
N'a jamais partagé l'inimitié du pere.

LUCILE.

Monsieur , vous m'étonnez par de pareils aveux ,
Pour la première fois nous nous parlons tous
deux ;

Comment votre tendresse est-elle donc venue ?

LISIDOR.

L'amour que j'ai pour vous , je l'ai pris par la vûë.
Pour soumettre le cœur le plus sédition ,
Eh ! ne suffit-il pas d'un regard de vos yeux ?
Comme nous demeurons fort près les uns des
autres ,

Dans le tems qu'éclatoit la querelle des nôtres ,
J'étois à la fenêtre , & je vous vis passer ;
D'un coup d'œil enchanteur je me sentis percer.
Dieux ! m'écriai-je alors , quel objet adorable !
Que sa douceur annonce un caractère aimable !
Et qu'on seroit heureux d'obtenir tant d'appas !
En formant de tels vœux , je ne m'artendois pas
Qu'ils seroient exaucés par le Ciel favorable ,
Et qu'il m'accorderoit un bien si désirable.

LUCILE.

Un tel discours , Monsieur , flatte ma vanité ;
Notre Himen déjà prêt , & ma sincérité
Exigent qu'à mon tour je rompe le silence ,
Et de mes sentimens vous fasse confidence ,
A ne vous rien cacher de leurs replis secrets ,
Votre histoire , Monsieur , est la mienne à peu près.

LISIDOR.

O ! Ciel ! est-il possible ?

LUCILE.

Un jour que vous passâtes ,

14 LA SURPRISE DE LA HAINE ;

Et d'un air très-poli , que vous me saluâtes ;
Je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu
Que vos tendres regards me troublerent un peu ;
Je vous voulus du bien , je ne sçaurois le taire ,
Et vous me plûtes même , autant qu'on peut me
plaire ;

J'osai , sans l'espérer , souhaiter comme vous ,
Quand ma mere pour moi feroit choix d'un époux ,
Que le sort réunît ma maison & la vôtre ,
Et que ce choix tombât sur vous , non sur un autre.

LISIDOR.

Que tout ce que j'entens à lieu de me flatter !
Ce que vous m'avez dit , daignez le repeter ,
Parlez , est-il bien vrai , qu'à la première vûë ,
Madame , en ma faveur , vous fûtes prévenue ?
Sentîtes-vous dès lors , comme je le sentis ,
Ce qu'éprouvent deux Cœurs faits pour être
assortis ,

Ce trouble avant-coureur , qu'un grand amour
inspire ? LUCILE.

Si je parlois ainsi , ce seroit trop vous dire ,
Outre qu'en une fille il seroit peu décent
De déclarer d'abord un amour si pressant ,
J'ignore ces ardeurs , qui font que l'on soupire ;
Et ces brûlans transports qui sentent le délire ;
Ma tendresse est un gout yif sans être importun ;

Et qui, sans m'agiter, me prévient pour quelqu'un.
 Vous m'inspirâtes donc, Monsieur, ce goût paisible,

Et le seul dont mon cœur puisse être susceptible.

LISIDOR.

Quelque foible qu'il soit auprès de mon ardeur ;
 Ce goût pour moi, Madame, est toujours bien flatteur.

J'espère l'augmenter par ma flâme parfaite :
 Mon ame au changement ne fut jamais sujette ;
 Et bien loin d'atiédir les feux de mon amour,
 L'Himen redoublera leur force chaque jour.
 Des Epoux d'aujourd'hui, que je ne sçaurois suivre,

J'ai toujours condamné la maniere de vivre ;
 Ils n'envisagent tous dans leur engagement
 Que l'avantage seul d'un établissement ;
 L'usage & l'interêt déterminent leur ame ;
 Sur le pié d'une Charge, ils prennent une femme ;
 Et les tendres devoirs du lien Conjugal ,
 Sont remplis les derniers, & toujours le plus mal.
 Mon supplice est de voir un mary petit-Maître ,
 Eviter son épouse , & rougir de paroître
 Avec elle en public ; quoique charmante enfin ;
 Il croiroit déroger , s'il lui donnoit la main.
 Mon cœur est revolté contre des Mœurs semblables,

16 LA SURPRISE DE LA HAINE,

Qui d'un lien charmant font des nœuds méprisables ;

Elles blessent l'Amour, & choquent le bon sens.

Où, malgré la coutume, & les mauvais plaisans,

Je veux suivre les loix que la raison inspire,

Adorer ma Moitié, je veux oser le dire,

Mettre toute ma gloire à posséder son cœur,

De sa félicité faire tout mon bonheur :

Je veux, sans me lasser du nœud qui nous assemble,

Lui prodiguer mes soins, à toute heure être ensemble,

Avec elle n'avoir qu'un même appartement,

Et sous le nom d'Epoux être toujours Amant.

LUCILE.

Un semblable projet est digne qu'on le louë ;

Mais j'y vois un défaut, Monsieur, je vous l'avouë.

LISIDOR.

Quel ?

LUCILE.

C'est de n'être beau qu'en speculation,

Il faut, pour le remplir, trop de perfection,

Et dans le fond du cœur vous le pensez vous-même.

LISIDOR.

Non, pour l'exécuter il suffit que l'on s'aime ;

Croïez

Croïez-en ma tendresse, & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainsi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, est véritable;
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la félicité que goûtent, chaque jour,
Deux Epoux occupés d'un mutuel amour.

Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De se voir sans obstacle en la même demeure!

LUCILE.

Et voilà le malheur! On a tout surmonté.

L'amour s'éteint toujours par la facilité:

Les grandes passions naissent des grands obstacles,
Et l'Hymen n'a jamais produit de tels miracles.

L'unique & vrai moïen de s'aimer sûrement,
Est, quand on est époux, de se voir rarement;

On se doit éviter si-tôt qu'on se possède,

L'ennui gagne autrement, puis la Haine succede.

LISIDOR.

Ce que vous dites-là pouvez vous le penser!

Dé se voir, quand on s'aime, ah! peut-on se lasser!

Deux cœurs qui sont d'accord, ne craignent que
l'absence.

LUCILE.

Du contraire en Hymen, on fait l'expérience.

B

18 LA SURPRISE DE LA HAINE ;

Être ensemble toujours ! Sentez-vous ce danger ?
Je bâille en ce moment , seulement d'y songer ;
C'est pourquoi je m'en tiens au système à la mode ,
Comme plus agréable & comme plus commode :
Je ne puis m'élever à ces grands sentimens.
Malgré votre éloquence , & vos raisonnemens ,
Je veux suivre les loix que le grand monde inspire.
Estimer mon mari , mais sans jamais le dire ;
Cherir la liberté , la preferer à tout ,
Par-là , du mariage , éviter le dégoût ;
Et pour nous délasser du nœud qui nous assemble ,
Me dissiper ailleurs , n'aller jamais ensemble ,
Mettre un corps de logis , pour barrière entre nous ,
Et vivre en étrangers , sous le titre d'époux.

LISIDOR.

Pouvez-vous bien , Madame , adopter ce système ?
Vous voulez donc aimer ?

LUCILE.

Comme aujourd'hui l'on s'aime.

LISIDOR.

D'un mépris éclatant , c'est me faire l'aveu.
Mais votre esprit s'égaye , & c'est sans doute un jeu.

LUCILE.

Oh ! point du tout , Monsieur ; c'est mon cœur
qui s'exprime.

LISIDOR.

Pardon, si je vous dis, que faite pour l'estime ;
Et trop sûre d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil sentiment :
Mais mon amour sçaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort ; j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en suis sûr , Madame.

Oùi, vous pensez trop bien pour n'en pas revenir.
Mes soins , dès que l'hymen aura sçû nous unir,
Déffilleront vos yeux d'une erreur si fatale ;
Vous connoîtrez le prix d'une tendresse égale ;
Pour mieux vous détromper, mon cœur forme
le plan

D'abandonner Paris cinq ou six mois de l'an ;
De vivre pour vous seule en mon château tran-
quile ,

Et de le preferer au fracas de la ville.

LUCILE.

Monsieur c'est ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne, une invincible horreur ;
A moins que je ne parte en grande compagnie,
Dès que j'y mets le pié, je tombe évanouïe.

LISIDOR.

Peut-on haïr les champs , l'azile de l'Amour ;

Bij

20 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
Et, des biens les plus purs , le paisible séjour ?

LUCILE.

Peut-ton quitter la ville, où toute chose abonde ,
Le siege des plaisirs , le centre du beau monde ?
Il n'est que des Maris ombrageux & jaloux ,
Qui puissent, pour Paris, montrer de tels dégoûts ;

LISIDOR.

C'est par délicatesse, & non par jalousie,
Que je vous proposois une telle partie.

LUCILE.

Mais dans votre château, qu'est-ce que nous ferions ?

LISIDOR.

Nous nous verrions sans cesse , & nous nous aimerions.

LUCILE.

Il faut avoir l'esprit tout à fait romanesque ,
Pour se faire , d'aimer, un plan aussi burlesque !
Pour une jeune femme , O l'amusant regal !
Faire avec son époux, un Roman pastoral ,
S'épancher sur la mousse , en tendres dialogues ,
Et composer ensemble un volume d'Eglogues ,
Ou, comme au tems d'Astrée, aller dans les valons
En habit de Bergers , conduire nos moutons ,
Prendre la Pannetiere , arborer la houlette ,
Et chanter nos amours sur la douce musette.

LISIDOR.

On donne , quand on veut, du ridicule à tout ;

Mais, Madame, dans peu vous changerez de goût;
 Vous n'aurez pas vécu dix jours à la campagne,
 Que vous me vanterez la paix qui l'accompagne.

LUCILE.

M'unir à vous pour vivre au fond d'un vieux
 Château!

Je fremis d'un dessein qui vous paroît si beau:
 Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
 Moi, qui sans l'Opera, le Bal, la Comedie,
 Ne sçaurois concevoir qu'on puisse respirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'esprit coquet, elle ose me montrer!
 [*haut.*]

Mais je vous donnerai le Bal par complaisance;
 Car à vous dire vrai, je n'aime pas la Danse.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la Danse? Ah! que me dites vous?
 C'est des amusemens le plus charmant de tous.

LISIDOR.

Ajoutez le plus fou.

LUCILE.

C'est tant mieux. A votre âge,
 Pouvez-vous me tenir un semblable langage?
 Est-il possible, ô Ciel! de vivre sans danser?
 Pour moi, je danserois huit jours sans me lasser.

22 LA SURPRISE DE LA HAINE,
LISIDOR.

C'est votre passion. La Musique est la mienne ;
Mais singulierement j'aime l'italienne.

LUCILE.

Musique italienne ! Ah ! quel gout dépravé !

LISIDOR.

Par tous les vrais Scavans il se voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des Vapeurs au seul nom de Cantate ;
Je pensai l'autre jour mourir d'une Sonnete.

LISIDOR.

Oh ! pour moi , si j'en meurs , ce sera de plaisir.
La Musique , après vous , aura tout mon loisir.

LUCILE.

La Musique après moi ! La fleurette est nouvelle ;
Mais c'est encor beaucoup d'avoir le pas sur elle.

LISIDOR.

Je suis bien malheureux ! Chaque mot que je dis,
Madame , a le secret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'est vous-même , Monsieur , qui m'osez con-
tredire ,

A tous mes sentimens vous trouvez à redire ,
Quoiqu'ils soient bien fondés & que vous ayiez
tort.

LISIDOR.

Les miens sur la raison son appuiés si fort. . . .

LUCILE.

Non , Monsieur , non, mon droit l'emporte sur le
vôtre.

SCENE VI.

LISIDOR, LUCILE,
CONSTANCE.

CONSTANCE.

COMment donc ! Vous parlez vivement l'un
& l'autre ;

Je sçai votre dispute , & n'en ai rien perdu :
J'étois dans cette Chambre où j'ay tout entendu.

LUCILE.

Vous nous épargnerez le soin de vous instruire.

LISIDOR.

Madame , jugez-nous ; daignez ici nous dire
Quel Systême, entre Epoux, vous paroît le meil-
leur.

CONSTANCE.

Il ne me convient pas d'en décider, Monsieur.

LUCILE.

Votre sœur le permet, expliquez-vous Constance.

CONSTANCE.

Si je dis là-dessus ce que mon ame pense ,

24 LA SURPRISE DE LA HAINE ;

Il faudra malgré moi , déplaire à l'un de vous ,

LISIDOR à *Constance*.

Quoi que vous prononciez, l'Arrêt m'en fera doux ,

LUCILE.

J'ai l'esprit trop bien fait pour en être offensée.

CONSTANCE.

Les Epoux , puisqu'il faut découvrir ma pensée ,
Doivent , pour être heureux , dans leurs enga-
gemens ,

Separer comme Amis , & vivre comme Amans ,

LISIDOR.

Madame , vous voyez que mon bon Droit l'em-
porte.

LUCILE.

Oh ! je me moque , moi , d'un Arrêt de la sorte.

Une fille comme elle , & dont l'œil n'a pû voir
Le monde qu'à travers les grilles d'un Parloir ,
Qui s'est rempli l'esprit d'amoureuses sornettes ,
Et, du matin au soir , lit des Historiettes ,

Ne peut que mal juger pareille question.

Je compte avoir gagné par sa décision ;

Et si son Jugement m'eût été favorable ,

J'en aurois eu , Monsieur , un regret véritable.

LISIDOR.

De la droite raison elle a suivi les loix ;

Votre esprit est si juste , & ma cause à la fois ;

Que j'appelle de vous à vous-même, Madame.
Je vous-laisse y songer ; un retour de votre ame
Va me faire gagner , en accordant nos goûts ,
Ce qu'un premier transport m'a fait perdre chez
vous. LUCILE.

Non, dans mes sentimens, je suis toujours constante.

LISIDOR *bas, en s'en allant.*
Sous un air de douceur elle est contrariante.

LUCILE *à part.*
Peut-on penser si mal étant aussi bien fait ?

SCENE VII.

LUCILE, CONSTANCE.

LUCILE *à Constance.*

A Propos, vos amours ? je brûle d'être au fait
Du récit de tantôt.

CONSTANCE *lui donnant une Lettre.*

Tenez, pour vous y mettre,
Ma sœur, prenez le soin de lire cette Lettre.

LUCILE.

La Lettre d'un Milord ! Oh ! pour la nouveauté,
Voyons ; vous redoublez ma curiosité.

[Elle lit.]

26 LA SURPRISE DE LA HAINE,

Vous avoir vûë avant hier aux Thuilleries avec votre sœur, pour la première fois ; n'avoir sçû votre nom & votre demeure que par un de mes gens, qui a suivi votre Carosse en sortant ; vous avoir adorée depuis ce moment-là ; oser vous l'écrire aujourd'hui, dans l'impossibilité de vous le dire ; & vouloir vous épouser après demain, si vous & les vôtres y consentez ; tout cela vous dit, Madame, que vous êtes Françoisse, c'est-à-dire, faite pour faire naître d'un coup d'œil la passion la plus rapide, & que je suis Anglois, c'est-à-dire extrême, & né pour sentir plus fortement qu'un autre, & pour agir en conséquence.

[Elle s'interrompt.]

Cette façon d'écrire est très-particulière.

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas au bout. Lisez la Lettre entière.

LUCILE continuë à lire.

Comme j'ignore le cérémonial de votre Pays, & que je suis pressé d'être heureux, je n'attens que votre réponse, pour vous faire demander à Madame votre Mere. Et je vous dirai, pour abréger, que je suis Homme de qualité, maître de moi-même, à l'âge de vingt-six ans, & que ma richesse est égale à mon amour.

MILORD GUINÉE.

[Après avoir lû.]

Le nom est vraiment riche. On s'est moqué de vous.

Allez, vous êtes folle, avec vos Billets doux.

CONSTANCE.

Comment donc ?

LUCILE.

Oùi, ma sœur, c'est moi qui vous l'assûre.
 Quelqu'un qui vous connoît pour aimer la lecture
 De tout ce qu'on appelle aventure du tems,
 Et pour croire les faits les plus extravagans
 Aura fait, à coup sûr, cette Lettre pour rire,
 Ou vous-même avez eu l'honneur de vous l'écrire.

CONSTANCE.

Moi ! M'écrire !

LUCILE.

A la fin tous ces livrets d'amour
 Lui tourneront la tête. Il faut que dans ce jour
 J'avertisse ma mere, afin que sa prudence
 Arrête le progrès de cette extravagance.

CONSTANCE.

Epargnez-vous ce soin, car ma mere sçait tout,
 Et l'Hymen du Milord est très-fort de son goût.
 Mon oncle en fit hier la premiere ouverture.

LUCILE.

Fort bien ! C'est pour donner du poids à l'aventure.
 Mais ce Seigneur Anglois, le connoissez-vous ?

28 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
CONSTANCE.

Non.

LUCILE.

Voilà qui me confirme en mon juste soupçon.

CONSTANCE.

Oh ! pour le dissiper , il va bientôt paroître ,
Vous pourrez comme moi le voir & le connoître.

LUCILE.

Voyons donc la réponse au billet que j'ai lû.
Comment l'avez-vous faite ?

CONSTANCE.

Oh ! telle qu'il m'a plu.

Vous me poussez à bout , & ma douceur se lasse,
Ma sœur aînée. Adieu , je vous quitte la place.

Ce que vous avez pris pour un conte inventé ,
Sera pour moi ce soir une réalité.

Vous me traitez en vain ici de ridicule.

Les effets convaincront votre esprit incrédule.

Dans peu votre cadette aura le pas sur vous ,

Et sera Miledi , malgré tous les jaloux.

[elle sort.]

SCENE VIII.

LUCILE *seule.*

ME diroit-elle vrai ? J'ai ri de son histoire,
Et dans le fond du cœur je commence à la
croire.

Mon oncle avec ma mere est par elle cité,
Cela donne à la chose un air de verité.

Mais vraiment de ses yeux la premiere victoire
Est brillante pour elle, & doit flatter sa gloire.

On entre. Quel est donc ce Seigneur que je vois ?
Il a l'air étranger. Seroit-ce notre Anglois ?

SCENE IX.

LUCILE, MILORD GUINE'E,

MILORD.

AH ! Madame, bon jour. Enfin Milord Guinée
Va voir à votre sort unir sa destinée.

LUCILE *à part.*

C'est lui,

30 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
M I L O R D.

Tout du plus loin que mon œil vous a vû .
Pour Constance d'abord il vous a reconnu.

LUCILE *à part.*

Il me prend pour ma sœur.

M I L O R D.

Oùi, c'est votre visage.

En faveur de l'amour , faites grace au langage.
Tourner un compliment n'est pas l'art d'un Anglois ;

Mais regardez mes yeux , ils parlent bon François ,

Et vous disent tout haut , sans détour , sans emblème ,

Que plus que vingt Marquis , moi tout seul je vous aime ;

Que si dans les instans d'un si doux entretien ,
Ma bouche parle mal , mon cœur dire fort bien ,
Et que sans s'arrêter à des douceurs frivoles ,
Les effets d'un Milord valent bien les paroles.

LUCILE *à part.*

Il parle de bon sens , & m'en veut tout de bon .
Ses gens qu'il ont instruit , se sont mépris de nom.
Ce qui m'enchanté , moi , ma sœur s'en croit aimée ,

Et c'est moi , sous son nom , dont son ame est charmée .

Badinons un moment; Je ne lui vole rien :
En prenant ce plaisir je jouïs de mon bien.

M I L O R D.

Que dites-vous à part ? Pardon , si j'interroge.

L U C I L E.

En moi-même , Monsieur , je faisois votre éloge.

M I L O R D.

Oh ! moi , douter d'un bien qu'on dit de moi tout
bas.

L U C I L E.

Si je le répétois , vous n'en douteriez pas.

M I L O R D.

Repete , vous, repete en ce moment , Madame.
Etre loué par vous enchantera mon ame.

L U C I L E.

Hé bien , puisqu'il faut donc tout haut le répéter,
Je me disois , Milord , cela sans vous flater ,
Que dans votre discours regnoit un air sincere ;
Que vos façons d'agir avoient l'art de me plaire ,
Et que vous ajoûtiez à l'inclination
Que j'ai depuis long-tems pour votre Nation ;
Mon cœur lui rend justice avec toute la terre.

M I L O R D.

Vous faire infiniment d'honneur à l'Angleterre.
Pour mieux justifier votre estime pour nous ,
Moi , vous mener à Londre en qualité d'époux ,

32 LA SURPRISE DE LA HAINE,
Vous, recevoir l'accueil & tout l'éclat insigne,
Que mérite mon rang & dont vous êtes digne.

LUCILE.

Est-on là sans façon ?

MILORD.

Un peu plus qu'à Paris.
Vivre à sa fantaisie est un droit du País;
Et nos maris Anglois effacent en dépense,
Et passent en bonté tous vos maris de France.
Londre est pour le beau sexe un séjour enchanté.
L'Opulence y préside avec la Liberté.

LUCILE.

Avec la liberté ! c'est tout ce que j'estime.
Faire ce que je veux fut toujours ma maxime.

MILORD.

Et la nôtre. Avec vous être bien assorti.
Suivre en tout son caprice, oh ! rien n'est plus
genti,
Rien n'est plus amusant ; & quand on se marie
C'est ce qui fait sur-tout le plaisir de la vie.
Le matin, l'un & l'autre, on s'aime tendrement.
Des carresses, beaucoup. Beaucoup d'empresse-
ment.
L'après-midi, tous deux, beaucoup d'indifférence.
Ne pas se regarder, rester dans le silence.
Ensuite revenir, se reprendre de goût.

Dans

Dans le moment d'après se chicanner sur tout,
On boude , on se bat froid , puis tous deux on s'a-
gace ;

On se pique , on se brusque ; ensuite l'on s'em-
brasse.

On se rebrouille encor , selon sa volonté ;
Chacun , comme il lui plaît , s'en va de son côté :
On se fuit tout le jour , sans qu'on se désapprouve ;
Et puis , Madame , & puis , le soir , on se retrouve.

LUCILE.

Ah ! l'agréable vie & quel aimable Anglois !
Il pense là-dessus aussi bien qu'un François.

MILORD.

Hem ! comment trouvez-vous notre façon de vivre ?

LUCILE.

Charmante , variée , & celle qu'il faut suivre.

MILORD.

Vous l'aimez donc ?

LUCILE.

Beaucoup.

MILORD.

J'en suis fort réjoui.
Avec bien du plaisir vous voir l'Angleterre ?

LUCILE.

Où.

S'il dépendoit de moi , je ferois ce voyage.

34 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
MILORD.

Vous le ferez. Je cours presser mon mariage.
Il me tarde déjà de nous voir en chemin.
Nous épouser ce soir , & nous partir demain.

LUCILE (à part.)

C'est trop rire. Il est tems que je le désabuse.

(à Milord.)

Vous êtes dans l'erreur, Milord, & je m'accuse...

MILORD.

Oh ! point d'erreur chez moi , je puis vous l'attester ,

Madame

LUCILE.

Faites-moi l'honneur de m'écouter.

MILORD.

Je ne me trompe pas , Constance , je vous aime.

LUCILE.

Mais , Milord , c'est ma sœur

MILORD.

Point du tout , c'est vous-même.

LUCILE.

C'est un mal entendu ; ma mere & d'autres nœuds
Opposent en ce jour un obstacle à vos vœux.

COMEDIE. 35
MILORD.

Madame votre mere approuve fort ma flâme ,
Et veut que , dès ce soir , sa fille soit ma femme.
Je dis vrai. Vous devez me croire.

LUCILE.

Oùi , je vous croi.

Mais elle ne veut pas que vous m'épousiez , moi.

MILORD.

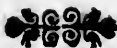
J'épouse vous , j'épouse ; & dans cette assurance ,
Dispose le départ pour vous , belle Constance.
Adieu. Prenant demain la route de Calais ,
Je prive pour toujours Paris de vos attraits ;
Et dans huit jours d'ici , j'ose vous en répondre ,
Son plus grand ornement fera l'éclat de Londre.

(Il part.)

LUCILE.

Puisqu'il le veut ainsi , laissons-lui son erreur ;
Et prenons le parti d'en avertir ma soeur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN *riant.*

L A chose est trop risible, ou le Diable m'em-
porte !

Ha ha ha !

LISETTE.

Qui t'oblige à rire de la sorte ?

ARLEQUIN.

Lucile & Lisidor grondent, en ces instans ,
Si fort qu'on les croiroit mariés dès long tems.

LISETTE.

Ils ont une dispute ?

ARLEQUIN.

Oùi vraiment des plus vives ;
Et je les ai laissés bien près des invectives.

LISETTE.

Sur quoi donc ?

ARLEQUIN.

Oh ! sur tout. Primò, sur les habits.
D'abord l'un veut du vert , & l'autre veut du gris.

LISSETTE.

C'est toujours sur des riens qu'on prend feu ,
qu'on se pique ,

Et qu'on voit allumer la guerre domestique.
Mais, ton maître, sans doute , a cédé poliment.

ARLEQUIN.

Oùi , voyant que Lucile insistoit vivement ,
Il lui répond : Madame , eh ! pour des bagatelles
Faut-il nous disputer & former des querelles ?
Je me crois obligé de vous dire en honneur
qu'il faut , pour vivre ensemble , un peu plus de
douceur.

J'en ai beaucoup , & vous , fort peu de complai-
sance ,

Repart-elle aussi tôt d'un air de petulance.

Madame , en verité , vous me parlez d'un ton . . .

Et vous me repliquez , Monsieur , d'une façon . . .

Mais il n'est plus moyen qu'avec vous je con-
verse

Mais il faut tous les deux que nous rompions
commerce

Madame , sentez-vous la force de vos mots ?

Et vous-même , Monsieur , celle de vos propos ?

38 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
Dans le tems qu'ils étoient en train de si bien dire ,
Je suis sorti tenant mes deux côtés de rire :
Tout grave que je suis , si je fusse resté ,
A leur nés sûrement tout haut j'eusse éclaté.
Mais mon Maître paroît , je l'entens qui murumre.

L I S E T T E.

Adieu. Je vais sçavoir ce que dit sa future.

(Elle rentre.)

S C E N E II.

L I S I D O R , A R L E Q U I N.

L I S I D O R.

O Ciel ! quel est l'état où ses discours m'ont mis !

Ils détruisent l'espoir que je m'étois promis.

Quel esprit ! je n'ai vû rien d'égal en ma vie.

On ne peut dire un mot qu'elle ne contrarie.

Deux conversations que nous venons d'avoir ,

M'ont réduit presqu'au point de ne plus la revoir.

La contradiction a fini la premiere.

La seconde a produit l'aigreur & la colere.

ARLEQUIN.

De droit, à la troisième ils doivent s'étrangler.

LISIDOR.

Que sera-ce , grand Dieu ! cela me fait trembler !
Quand nous serons liés d'une chaîne éternelle,
Notre Hymen ne fera qu'une longue querelle.
Sans le rapport d'humeurs, que servent les attraits ?
Ah ! je sens qu'ils ne font qu'augmenter mes regrets.

L'Amour qui m'attendrit , la Haine qui m'irrite
Me livrent tous les deux un combat qui m'agite.
Lucile, tour à tour, & me charme & m'aigrit.
J'adore sa figure , & je hais son esprit.
Je me sens par sa grace attirer en partie ,
Et pour ses sentimens j'ai de l'antipathie.
Ses yeux touchent mon ame , & par tous ses discours ,
Sa bouche en même-tems la revolte toujours.
Quel état douloureux ! & quels tourmens severes,
d'éprouver à la fois deux passions contraires !
Et pour un même objet , de les sentir encor ,
Sans pouvoir se fixer , ni prendre son effor !
Une des deux suffit pour faire notre peine.
Amour, sors de mon cœur, ou chasses en la Haine.
Finis par la victoire, ou par la fuite enfin ,
Le cruel embarras de mon cœur incertain.

40 LA SURPRISE DE LA HAINE,
ARLEQUIN.

Ceci devient tragique , & je n'ose plus rire.

LISIDOR.

Pour soulager ce cœur , je veux , je veux écrire
Les justes sentimens qui viennent l'émouvoir ,
A celle qui les cause & fait mon desespoir.
Ma main va vous tracer une Lettre d'un stile
Qui vous fera sentir tous vos défauts , Lucile.

ARLEQUIN.

Fort bien ! Il va lui faire en son aigre dépit ,
Sa declaration de haine par écrit.

LISIDOR.

La façon dont par nous elle sera touchée ,
N'aura pas la fadeur qui nous est reprochée.
Voici sur cette table , encre , plume , papier.
A peindre mes transports , je vais les employer.

[*Il écrit , & prononce haut ce qu'il met sur le papier.*]

» Madame, vous avez la figure charmante.

» Votre air prévient d'abord votre coup d'œil
enchante.

ARLEQUIN.

Il tient mal sa parole , à ce qu'il me paroît.
Voilà l'Amour qui parle , & la Haine se tait.

LISIDOR *continuë d'écrire.*

» Mais vous faites bientôt paroître un caractère ,

» Un travers dans l'esprit qui ne peut que déplai-
re.

COMEDIE.
ARLEQUIN.

41

Bon ! la Fureur revient , & la Haine a son tour.

LISIDOR *écrit toujours.*

- » Votre premiere vûë inspire de l'amour.
- » Le plus fier est contraint de vous rendre les armes.
- » Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes ,

- » Ou les balance au point, que souvent on ne sçait.
- » Si l'on aime avec vous, Madame, ou si l'on hait.

ARLEQUIN.

Quel discours !

LISIDOR *acheve d'écrire.*

- » La hauteur , & la bizarrerie ,
- » La contradiction , & la coqueterie
- » Forment le riche fond de votre naturel ,
- » Et font avec vos yeux un contraste éternel.

ARLEQUIN.

Le brillant coloris ! La charmante peinture !

Lucile est , par ma foi , tirée en mignature !

LISIDOR.

Mais , d'un premier transport je suis trop la chaleur ,

Et mes expressions respirent trop l'aigreur.

Lucile est , après tout , d'un sexe respectable.

D'adoucir cette fin , il est plus convenable.

42 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
ARLEQUIN.

Oùï, le beau sexe veut plus de ménagement.
Dans ces occasions, j'écris tout autrement.

LISIDOR.

Ce terme ne dit pas tout ce que je veux dire
J'ai trouvé pour le coup celui que je desire
Oùï, la fin de ma Lettre est beaucoup mieux
ainsi ;

Sans affoiblir le sens, le tour est adouci.

(à *Arlequin.*)

A Lucile, va, cour, porte-là sans remise.
Mon ame est soulagée Attens que je relise.

(*Il lit.*)

» Démentent la douceur... Il est encor trop fort...
Non, elle le mérite, & je m'allarme à tort.

ARLEQUIN.

Lisez-là moi de suite, ainsi qu'elle est tracée,
Et je vous en dirai franchement ma pensée.

LISIDOR.

Tiens, porte-là sans faire ici le raisonneur.
Ce Maroufle avec moi tranche du Gouverneur.

ARLEQUIN.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je vais la rendre.

LISIDOR.

Demeure . . . Je ne sçai quel parti je dois prendre.

ARLEQUIN.

Je crois voir votre Pere ; & sans plus hésiter,
Vous pouvez là-dessus, Monsieur, le consulter.

LISIDOR.

Ah ! c'est à lui surtout qu'il faut que je le cele ;
Ce seroit lui porter une atteinte mortelle.
Je l'aime trop. Je dois immoler, aujourd'hui,
Ma haine pour Lucile à mon respect pour lui.
Il vient. De mon courroux son aspect se rend maître ;
Je ne sçai qu'obéir en le voyant paroître.

(à *Arlequin.*)

Vite, cache ma Lettre, & ne la donne pas.

SCENE III.

CLEON, LISIDOR, ARLEQUIN.

CLEON.

MOn fils, exprès pour vous, je porte ici mes
pas.

Parlons de votre ardeur pour votre Prétenduë ;
Ses discours, son esprit sans doute l'ont accruë.
Elle paroît avoir un caractère doux,
Et je crois qu'elle pense à peu près comme vous.
N'est-il pas vrai ?

44 LA SURPRISE DE LA HAINE,
LISIDOR.

Mon pere...

CLEON.

Eh bien , qui vous arrête ?

Vous paroissez changé.

LISIDOR.

C'est un grand mal de tête.

Il m'a pris tout à l'heure, il se dissipera.

ARLEQUIN *à part.*

Je crains pour sa durée ; il prend sa source-là.

CLEON.

Venez pour prendre l'air , rien n'est plus salutaire ,

Aussi-bien nous avons des visites à faire.

LISIDOR.

Mon pere , je suis prêt à vous accompagner.

(*Bas à Arlequin en sortant.*)

Arlequin , souviens-toi de ne pas la donner.

(*Il sort avec Cleon.*)



SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

IL respecte son pere, en cela je l'approuve.
Il a beau lui cacher les tourmens qu'il éprouve;
Je crains que ce conflit de colere & d'amour,
Ne lui fasse tourner la cervelle en ce jour.
Mais sa fièvre me prend, elle est contagieuse;
Et je sens pour Lisette une haine amoureuse.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

ARlequin, te voilà ! Je te retrouve encor ?
Que ma Maîtresse hait à present Lisidor !

ARLEQUIN *contrefaisant son Maître.*

Madame, vous avez la figure charmante.

Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

LISETTE.

Ah ! Monsieur Arlequin, que vous êtes poli !

46 LA SURPRISE DE LA HAINE ,

Vous même en verité , vous êtes bien joli.

ARLEQUIN.

Mais vous faites bientôt paroître un caractère ,
Un travers dans l'esprit qui ne sçauroit me plaire.

L I S E T T E .

Voyez donc l'insolent ! Sçais-tu bien qu'à mon
tour...

ARLEQUIN.

Votre première vûë inspire de l'amour ;
Le plus fier est contraint de vous rendre les armes :
Mais votre humeur balance à tel point tous vos
charmes ,

Qu'on ne sçait si l'on doit, à ne point vous flatter,
Vous embrasser, Madame, ou bien vous souffleter.

L I S E T T E .

Es-tu donc fou ?

ARLEQUIN.

L'aigreur & la bizarrerie ,
La contradiction , & la coquetterie ,
Forment le riche fond de votre naturel ,
Et font avec vos yeux un contraste éternel.

L I S E T T E .

C'est bien à toi , Faquin , de te moquer des au-
tres ,

Toi , de qui les défauts surpassent tous les nôtres.
Un menteur , un Balourd , un Yvrogne maudit.

ARLEQUIN,

J'adore sa figure , & je hais son esprit.

L I S E T T E.

Il me dit des douceurs , puis des impertinences ;

Mais je ne comprends rien à ses extravagances !

Qui peut donc l'obliger à parler comme il fait ?

Est-ce gageure , yvresse , ou folie en effet ?

ARLEQUIN.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'en cet instant mon
ame ,

Se trouve entre l'amour , & la haine , Madame ?

L I S E T T E.

Dis-moi , que signifie encore ce propos ?

ARLEQUIN.

Ce propos que je tiens signifie en deux mots ,

Que c'est mon Maître au vrai qu'ici je parodie :

Il est l'original , & je suis la copie.

Ma bouche devant toi ne fait que repeter ,

Ce que pour ta Maîtresse , il a fait éclater.

Ses défauts il les hait ; ses charmes il les aime ,

Et par contagion , je fais pour toi de même.

L I S E T T E.

Pour imiter Lucile , apprens en ce moment ,

Que je te hais beaucoup , & t'aime foiblement.

Je ne vois plus en toi qu'un fat digne de blâme ;

Tes vertus ne font plus que glisser sur mon ame ,

48 LA SURPRISE DE LA HAINE,
Et tes défauts tous seuls, dont je me sens blesser,
S'y gravent fortement pour ne plus s'effacer.

ARLEQUIN.

Oh ! voilà le beau sexe ! Il est pour notre peine
Volage en son amour, & constant dans sa haine.

LISETTE.

Il faut dans les accès de l'humeur qui l'aigrit,
Voir agir ma Maîtresse, ouïr ce qu'elle dit.
Qu'elle sçait bien haïr ! pour peu qu'on lui dé-
plaïse.

Moi, je ne suis auprès qu'une esquisse mauvaise.
Un coup de tête en elle, un geste, un de ses tons,
Un regard en dit plus. ... Elle vient, écoutons,
Car elle parle seule.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE, LUCILE.

LUCILE.

AH ! que je suis piquée !
Plus je pense à cet homme, & plus j'en suis cho-
quée,

Avant que de s'aimer, il faut s'être connu.

D'abord

D'abord par sa figure, il m'avoit prévenu.
 Mais par tous ses discours, il m'a bien détrompée.
 Ce n'est qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frappée.
 Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!
 Qu'il est de mauvais goût ! & qu'il a l'esprit faux !
 Sous un dehors fardé de fausse politesse,
 C'est un Pedant qui veut avoir de la finesse.
 Gothique en son amour, fade dans ses douceurs,
 Qui plaisante aussi mal, qu'il juge des couleurs.
 D'autant plus révoltant, alors qu'il vous conteste,
 Qu'il est opiniâtre avec un air modeste.
 Mais ce dont mon esprit est le plus irrité,
 Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
 Donnant son sentiment comme une regle à suivre,
 Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.
 Il s'est bien adressé de toutes les façons ;
 C'est bien à moi, vraiment, qu'on donne des leçons !
 Avant la fin du jour, je lui ferai connoître,
 Qu'un cœur comme le mien ne peut souffrir de maître ;
 Que qui veut le soumettre à son opinion,
 S'attire sans retour sa juste aversion.
 Je me fais, par avance, une douceur maligne,
 D'

50 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
De la faire éclater d'une manière insigne ;
Et de lui témoigner très-énergiquement ,
Qu'on ne peut le haïr plus amicalement.

L I S E T T E à *Arlequin*.

Hem ! T'avois-je menti ?

A R L E Q U I N.

L'on voit bien qu'elle est femme.
Du premier bond la haine est entrée en son ame.

L U C I L E.

J'aurai la même joye à faire un tel aveu ;
Que l'on a , quand on aime , à déclarer son feu.
Lisette.

L I S E T T E.

Me voici.

L U C I L E.

Quel est ce tête à tête ?

L I S E T T E.

Arlequin qui babille & qui toujours m'arrête ,
Me parloit de son Maître.

L U C I L E.

Apprens moi sur quel ton ?

Qu'en dit-il ?

A R L E Q U I N.

Moi , du bien. Mon Maître est un Caton.
Il est à vingt-huit ans un miroir de sagesse ,
Et doit servir d'exemple à toute la jeunesse.

COMEDIE.

51

LUCILE.

Je croyois Arlequin plus vrai dans ses discours.

ARLEQUIN.

Madame, je le suis, & le serai toujours.

LISETTE *à Arlequin.*

Butor, dis-en du mal pour te rendre agréable.

ARLEQUIN.

Médire de mon Maître. Ah ! j'en suis incapable !

LISETTE.

Mais tu fais mal ta cour.

ARLEQUIN.

Tais-toi ! serpent maudit.

Je n'en dirai jamais que ce que j'en ai dit.

C'est un homme d'honneur, s'il en est dans le monde ;

Et ta bouche a menti, si ta langue le fronde.

Depuis six ans que j'ai l'honneur de l'escorter,

Je ne vois rien en lui qu'on ne doive imiter.

LISETTE.

Il m'en disoit à moi, Madame, un mal horrible

Dans le même moment.

ARLEQUIN.

Quel mensonge terrible !

Bien loin de dénigrer Lisidor à ses yeux,

Je vantois ses vertus.

52 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
LUCILE.

Tu n'en faisois pas mieux.

ARLEQUIN.

Il semble que le Ciel l'ait formé pour Madame ;
Aux agrémens du corps , il joint une belle ame ,
Et seroit en tout point un Cavalier parfait ,
S'il n'avoit pas l'orgueil de le croire en effet.

LUCILE *lui donnant une pistole.*

Tiens , pour ce dernier trait : j'aime qu'on soit sincere.

ARLEQUIN *examinant l'argent qu'on lui a donné.*

Mais nul n'est accompli ; quand je le confidere ,
Mon Maître , comme un autre , a ses mauvais côtés

Qui balancent en lui ses bonnes qualités.

On ne peut au dehors que louer sa conduite :

Mais je crois , dans le fond , qu'il n'a qu'un faux mérite.

Il sçait se contrefaire en présence d'autrui.

Fort poli dans le monde , & fort brutal chez lui ;
Mais , brutal de sang froid , d'un nouveau caractère ,
Qui roste pour un rien , sans se mettre en colere.

LUCILE.

Approche. Une pistole encor pour ce défaut.

On ne sçauroit payer le vrai tout ce qu'il vaut.

Par le bien & le mal, ou je me donne au Diable,
Le Maître que je sers est indéfinissable.

Prudent en apparence, étourdi dans le fond.
D'une joye excessive, ou d'un chagrin profond.

Des Héros de Roman il vante le système;

Il fait l'amant parfait, & n'aime que lui-même.

Bizarre en ses transports, singulier dans ses
gouts,

Ses discours sont sensés, & ses billets sont fous.

Approuvant le solide, & courant au frivole,

Il a l'esprit françois & l'humeur espagnole.

(Il tend tour à tour les deux mains,
en disant cette Tirade.)

LUCILE.

Et l'humeur espagnole ! Ah ! c'est un bon avis.

Tend la main ; ce défaut vaut lui seul un Louïs.

A ta sincérité j'égalé ma largesse.

LISETTE à Arlequin.

Il fait bon être franc auprès de ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Cela me met en goût. Puisqu'à payer le mal,

Son cœur dans cemoment paroît si libéral,

Pour avoir plutôt fait, mentons, lâchons la
bonde,

Prêtons à Lisidor tous les travers du monde.

D iij

54 LA SURPRISE DE LA HAINE;
LUCILE.

A-t'il d'autres défauts?

ARLEQUIN.

Madame! Il les a tous!

Il est, tout à la fois, Inconstant & Jaloux,
Impatient, Distrait, Joüeur, Prodigue, Avare,
Indiscret, Important, Impertinent, Bizarre,
Curieux, Babillard, Médifant, Envieux,
Irrésolu, menteur, Ingrat & Glorieux.

(Il enlève la bourse.)

LUCILE.

Je te donne la Bourse : elle t'est bien acquise.

ARLEQUIN.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'on
ne dise.

Avec tant de plaisir je n'ai jamais médité!

Oh! le charmant métier, quand il tourne à profit!

De mon Maître en ce jour votre main récompense

Si bien chaque défaut & chaque impertinence,

Qu'on mentiroit plutôt que de n'en dire rien.

Mais, avant que je parte, à ce propos . . .

LUCILE.

Hé bien?

ARLEQUIN.

N'avez-vous pas encore une Bourse garnie,

Et de trois quarts au moins, plus que l'autre four-
nie?

Pourquoi?

ARLEQUIN *en fouillant dans sa poche.*

Pour acheter ce que je tiens ici.

C'est une impertinence impayable.

LUCILE.

De qui?

ARLEQUIN.

Faut-il le demander? De Lisidor mon Maître.

C'est à vous qu'il l'adresse. Il vous y fait con-
noître

Ce qu'il pense de vous si ridiculement,

Qu'on voit qu'il a perdu l'esprit absolument.

LUCILE.

Il m'écrit?

ARLEQUIN.

Où, Madame.

LUCILE.

Ah! voyons la maniere..

ARLEQUIN.

Il me l'a défendu.

LUCILE.

Prends cette Tabatiere.

ARLEQUIN.

Jecrois qu'elle est d'or.

56 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
LUCILE.

Oùi, c'est moi qui t'en réponds.

ARLEQUIN *lui donnant la Lettre.*

On ne peut résister, Madame, à vos façons.

LUCILE *lit à demi bas.*

*Le plus fier est contraint de vous rendre les armes ;
Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.*

(Elle s'interrompt.)

Tant mieux !

(Elle continue à lire.)

*On les balance à tel point qu'on ne sçait
Si l'on aime avec vous , Madame , ou si l'on hait.*

(Elle s'interrompt encore.)

Je le déciderai ! Je veux bien qu'il me haïsse.

(elle reprend.)

*La contradiction , la hauteur , le caprice
Sans cesse de vos yeux démentent la douceur ,
Et vous ont enlevé la moitié de mon cœur.*

(après avoir lû.)

Ah ! qu'ils m'enlevent l'autre , & j'en serai charmée !
Ce que je crains de vous , Monsieur , est d'estre
aimée ,

J'adore ce Billet , il ne peut se payer !

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit.

LUCILE.

Je ſçaurai l'employer.

ARLEQUIN.

Votre eſprit eſt ravi de tant d'extravagances.

LUCILE.

Je ne puis t'en marquer trop de reconnoiſſances.

Je ne m'en tiendrai pas au bien que je t'ai fait.

ARLEQUIN.

Madame, en attendant je ſuis votre Valet.

(Il ſort & Liſette rentre.)

SCENE VII.LUCILE *ſeule.***J**E brûle de montrer cet écrit à ma Mere !

Comme il ne peut manquer d'exciter ſa colere ,

Dans tous mes ſentimens ſans doute elle entrera ;

Et je ferai li bien que l'hymen ſe rompra.

Liſidor vient ; ſa vûe augmente encor ma haine



SCENE VIII.
LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

M Adame, auprès de vous, l'Amour seul me ramene :

Oubliez comme moi nos petits démêlés ;
Loin d'amortir mes feux , ils les ont redoublés ,
Et leur aigreur chez moi s'est tournée en tendresse.

Je devois vous ceder. J'ai tort , je le confesse ;
Et le beau Sexe est fait pour l'emporter toujours.

LUCILE.

J'aime mieux vos billets , Monsieur , que vos discours.

LISIDOR.

Mes billets !

LUCILE.

Ils sont pleins d'une haine sincère ,
Qui répond à la mienne , & seule peut me plaire.

LISIDOR.

Quoi ! l'on vous a rendu de ma part un billet ?

LUCILE.

Oùi, Monsieur, & la fin m'en a plû tout-à-fait.

Au gré de mes désirs, votre cœur s'y déploie,
Et j'ai pris à le lire une sensible joye.

La contradiction, le caprice, l'aigreur,
Sans cesse de mes yeux démentent la douceur.

LISIDOR *à part.*

(haut.)

Ah ! maraut d'Arlequin, tu m'as trahi ! Madame...

LUCILE.

Ils nous ont enlevé la moitié de votre ame ;
Mais je vous rends le tout fort généreusement.

LISIDOR.

De grace, pardonnez un premier mouvement !

LUCILE.

Vous m'avez fait plaisir, loin de me faire injure ;
Je chéris mes défauts à ce prix, je vous jure.

LISIDOR.

Souffrez qu'en ce moment j'expie à vos genoux
Ce qu'un esprit trop prompt m'a fait

LUCILE.

Arrêtez-vous.

Il ne vous convient pas, Monsieur, à vous, de
rendre ;

A moi, de recevoir un hommage si tendre.

Il est fait pour l'Amour qui sçait plaire sur tout ;

Mais la Haine ne parle & n'entend que de bout.

60 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
LISIDOR.

Mais l'Amour suppliant s'exprime par ma bouche;
Et j'abjure la Haine

LUCILE.

Elle seule me touche.

LISIDOR.

Quels que soient vos discours, je ne croirai jamais,

Un cœur comme le vôtre accessible à ses traits.

LUCILE.

Pour un dépit d'amour, prenez-vous ma colere ?
De votre orgueil, Messieurs, c'est l'effet ordinaire.
Mais désabusez-vous. Ce que pour vous je sens,
Est de la bonne Haine ; & qui tiendra long-tems.
Ce n'est pas le billet que vous venez d'écrire,
Qui fait naître chez moi l'aigreur que je respire ;
C'est à votre entretien que cet honneur est dû.
De plus en plus, toujours votre esprit m'a déplu.
Et dissipant l'erreur de mes sens trop crédules
Chaque instant m'a montré de nouveaux ridicules.

Plus je vous considère & plus j'en apperçois.

A l'heure où je vous parle : Ah ! bon Dieu que j'en vois !

Pour deux défauts que j'ai, vous m'en présentez mille.

LISIDOR.

Qu'est-ce qui choque en moi votre goût difficile?

LUCILE.

Tout, jusqu'à la façon dont vous êtes campé.

Vous avez l'air contraint & tout enveloppé.

La contrainte du corps marque celle d'ame.

LISIDOR.

Mais, Madame

LUCILE.

Madame ! encore ce Madame

Est prononcé d'un ton aussi particulier ,

Et secondé d'un geste encore plus singulier.

LISIDOR.

Eh ! comment donc faut-il prononcer je vous prie ?

LUCILE.

Mais sans grossir sa voix , d'une façon unie ;

Sans affecter sur tout des gestes favoris.

Déjà vous vous troublez de ce que je vous dis.

Au premier trait lancé vous perdez contenance

Comme un jeune Ecolier qui n'a point d'assurance ;

Et grave, en même tems, comme un vieux Magistrat,

Il ne vous manque plus, Monsieur, qu'un grand rabat.

62 LA SURPRISE DE LA HAINE ;

Ce contraste vous donne une mine équivoque.
Vous faites la grimace , & ce terme vous choque.
Mais je parle toujours avec sincérité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors sérieux en vous me désespère.
Il est l'image au vrai de votre caractère.
Je ne vois rien de pis ; car, Monsieur, Sérieux
Est un terme poli qui veut dire ennuyeux ;
C'est pour moi qui suis gaye , un fléau que j'ab-
horre.
Chaque mot que je dis , vous rend plus sombre
encore !

LISIDOR.

Vous badinez ici trop sérieusement,
Madame, j'aurois tort d'avoir de l'enjoûment.

LUCILE.

Oùi , très-grand tort. La joye est chez vous étran-
gere.

Elle ne vous sied pas, quoique vous puissiez faire;
Votre maintien , Monsieur, jure avec la gaité.
Votre esprit de ce trait est encor révolté.
Vous ne sçauriez souffrir la moindre repartie;
Et sous un air forcé de fausse modestie,
Vous renfermez chez vous un fond de vanité,
Qui portant à l'excès la sensibilité,
Se gendarme d'abord, pour peu que l'on la blesse.

Elle vous fait tenir sur vos gardes sans cesse.
Toujours clos & couvert vous n'osez vous livrer ;
Et lorsque l'on vous parle , il faut se mesurer.
Par là , votre commerce est difficile & triste ;
Au froid qui l'accompagne , il n'est rien qui ré-
siste :

Il inspire la gêne , ôte la liberté ,
Et chasse le plaisir de la société.

LISIDOR.

Madame , je me tais pour avoir trop à dire ,
Et de peur d'éclater , adieu , je me retire.

(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Vous meritez , Monsieur , ce que j'ai dit de vous ;
Et voilà la réponse à votre billet doux.

SCENE IX.

LUCILE *seule.*

IL est au désespoir ; j'en triomphe en moi-même.
Je sens à le piquer une douceur extrême !
Des traits que dans ce jour ma main lui portera ,
Cen'est pas le dernier , vraiment , qu'il essuira.
Je connois de son cœur tous les endroits sensibles ,
Et je lui garde encor des coups bien plus terri-
bles !

64 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
Qu'on est ingénieux quand on sçait bien haïr !
De la peine qu'on fait , on tire son plaisir.
J'entens venir quelqu'un. Ah! c'est MilordGuinée.

S C E N E X.

LUCILE , MILORD.

MILORD.

HE bien , Mademoiselle , hé bien ! notre hy-
menée

Vient d'être confirmé par votre mere encor ;
Il doit suivre celui de Monsir Lisidor.

En passant , je venois ici pour vous l'apprendre.
Je cours présentement, je cours sans plus attendre,
Ordonner un Balet dans notre goût Anglois.

LUCILE.

Un Balet Anglois ?

MILORD.

Oüi , qui vous plaira , je crois.
L'idée est singuliere , elle sort de ma tête.
Je suis Compositeur , moi-même de la Fête.
On ne doit pas du tout en paroître surpris.
Bien loin qu'il enrougisse , un Lord dans mon
Pays.

Fait

Fait gloire ouvertement de pratiquer lui-même
Les Arts qu'il récompense, & les talens qu'il
aime.

C'est un Tableau dansant, où je fais, tour à tour,
Figurer par contraste & la Haine & l'Amour.
L'Amour dans mon Balet tendrement batifole,
Et comme un tourbillon la Haine y capriole.

LUCILE.

Comment ! la Haine y saute ?

MILORD.

Oùi, je l'y mets en beau.

LUCILE.

Vraiment cela doit faire un fort joli Tableau,
Et je veux y danser.

MILORD.

Vous en être la Reine.

Moi, je ferai l'Amour, & vous faire la Haine.
D'abord à tous les cœurs je donnerai la loi ;
Puis vous les soumettrez en triomphant de moi.

LUCILE.

Cette idée est nouvelle, & rit à mon génie.

MILORD.

J'en ai, belle Constance, une joye infinie,
Je vais, pour notre hymen, le faire répéter.

LUCILE.

Que je vous désabuse, & daignez m'écouter.

66 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
MILORD.

Je suis pressé. Pardon. Il faut que je rassemble
Les Auteurs du Ballet qui figurent ensemble.
Je reviens pour vous prendre, & former notre
pas.

Vous me direz alors ce que je ne sçai pas.

LUCILE.

Ma sœur mais elle vient

MILORD.

Je vous laisse avec elle.

[à Constance qu'il salue.]

Nous parlerons tantôt. Bon jour, Mademoiselle.

SCENE XI.

LUCILE , CONSTANCE.

CONSTANCE.

Mais dans ses procédés cet homme est singulier.

Il est épris pour moi d'un feu particulier
Que j'ai , sans le sçavoir , fait naître aux Thuilleries ;

Et pour mettre le comble à ses bisarreries ,
Il me l'écrit soudain , me recherche , m'obtient ;
Et quand il vient ici , c'est vous qu'il entretient.

Il part quand je paroïs ; & pour douceur nouvelle,
Il me dit en sortant : Bon jour Mademoiselle.

LUCILE.

L'aventure est très-neuve, & j'en ris de bon cœur ;
Vous en êtes la duppe, ô ! ma petite sœur.
Ce Milord dont tantôt vous m'avez fait l'histoire,
Et de qui la Conquête excitoit votre gloire,
N'est en nulle façon charmé de vos appas.

CONSTANCE.

Pourquoi m'épouse-t'il, ma sœur, s'il ne l'est pas ?

LUCILE.

On s'est mépris de nom ; ce n'est pas vous qu'il
aime.

CONSTANCE.

Eh ! qui donc aime-t'il ? répondez.

LUCILE.

C'est moi-même.

CONSTANCE.

Mais, pour me demander, d'où vient qu'il est venu ?

LUCILE.

Par l'erreur d'un des siens son esprit prévenu ,
Croit que je suis Constance , & vous prend pour
Lucile.

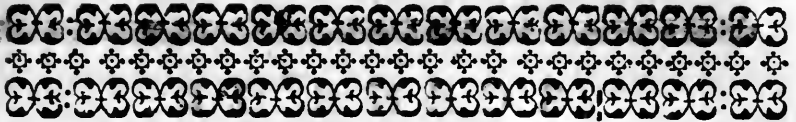
J'ai , pour le détromper , pris un soin inutile ;
Quand je veux l'éclaircir , il me quitte soudain ,
Et c'est sous votre nom qu'il me recherche enfin.

E ij

68 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
Son cœur m'a déclaré le feu qui le domine ;
Et de votre Roman , je suis , moi , l'Héroïne.
Malgré tous vos efforts , je vois qu'à ce recit
Votre amour propre souffre , & votre front rougit.
Mais n'apprehendez rien , reprenez votre joye.
Je refuse son cœur , & je vous le renvoye .
Rentrons. La Haine seule occupe tout le mien.
Et ne songe qu'à rompre un funeste lien.

Fin du deuxième Acte.





ACTE TROISIE' ME.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR *seul.*

Plus je songe à mon sort , plus je le trouve à plaindre ,

Non , jusqu'à l'épouser , je ne puis me contraindre.

Je serois des maris le plus infortuné.

Je vois à me haïr son cœur déterminé.

Lorsqn'en amant soumis , je m'excuse , je prie ,
Elle ajoute à l'insulte encore la raillerie.

Ma douceur est à bout. Ne ménageons plus rien.

Je suis sorti d'un sang fait pour haïr le sien.

Jene vois qu'un parti dans ma juste colere ;

C'est de me dévoiler tout entier à mon pere.

Il m'aime , & dans le fond , j'ai la raison pour moi.

J'entens du bruit , on vient , & c'est lui que je voi.



S C E N E I I.

CLEON , LISIDOR.

CLEON *lui montrant son Billet.*

Parlez , connoissez - vous , Monsieur , cette écriture ?

La lettre vient de vous ; ce trouble me l'assure.
Se peut il que mon fils , lui , que j'ai vû toujours
Si mesuré , si sage en ses moindres discours ,
Ait écrit un billet dont le bon sens murmure ?
Et dans quel tems encor ? Sur le point de conclure
Un hymen d'où dépend le bien de sa Maison ,
Et que ce Billet seul peut rompre avec raison.
De m'affliger ainsi , qui vous eût crû capable ?

LISIDOR.

Ah ! mon pere , arrêtez ; ce reproche m'accable
Plus il est doux , & plus il me perce le cœur.
De mon esprit trop prompt , pardonnez la chaleur.

D'un premier mouvement cet écrit est l'ouvrage ;
Et je puis même ici dire à mon avantage ,
Que par réflexion je l'avois condamné ,
Et que contre mon ordre , Arlequin l'a donné.
J'ai fait plus , j'ai , malgré tout le tort de Lucile ,

J'ai pris pour l'appaiser, une peine inutile.
 Mes efforts redoublés, & ma soumission
 Ont accru ses mépris & son aversion.
 Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
 Je ne puis supporter son humeur aigre & fiere.
 Les suites que j'en crains me forcent de parler.
 Mon pere

CLEON.

Il n'est plus tems, mon fils, de reculer;
 La mere de Lucile, à ma priere ardente,
 Veut bien vous pardonner votre letre imprudente;
 Elle doit disposer sa fille à vous revoir.
 Vous, de votre côté, faites votre devoir.
 Ramenez son esprit par votre complaisance.
 Pour presser votre Hymen, je pars en diligence,
 Je reviens vous trouver; soyez prêt d'obéir,
 Et ne me forcez pas, mon fils à vous haïr.

LISIDOR.

Vous l'ordonnez, j'étouffe un couroux legitime,
 Et de vos volontés je serai la victime.

CLEON.

Vous ne le ferez point. Armez-vous de raison;
 Lucile a l'esprit vif; mais elle a le cœur bon:
 Prenez, pour la gagner, une route nouvelle;
 Ne l'obstinez en rien, vous obtiendrez tout d'elle.
 Croyez pour votre gloire, & pour vos intérêts,

72 LA SURPRISE DE LA HAINE,
Un pere qui vous parle en ami des plus vrais.
[*Il rentre.*]

S C E N E III.

LISIDOR *seul.*

JE viens d'être frappé du discours de mon pere ,
Il porte à mon esprit un raïon qui l'éclaire ,
C'est ma faute. Heurtant ses sentimens de front ,
J'ai revolté Lucile , & son naturel prompt.
Non , il n'est point de cœur qu'on ne force à se
rendre
Si tôt qu'on l'étudie , & qu'on sçait bien s'y pren-
dre ,
Suivons cette maxime , étudions le sien ,
Et pour saisir son foible enfin n'épargnons rien ;
Arlequin , ce maraut , par son étourderie ,
Est la cause aujourd'hui de notre broüillerie ;
Contre mon ordre exprès , s'il n'avoit pas remis
Ce malheureux Billet qui nous rend ennemis ,
Lucile contre moi seroit moins prevenuë ;
Elle seroit déjà , par mes soins , revenuë.
Je suis d'une fureur qu'on ne peut exprimer ,
Il faut que je l'appelle , afin de l'assommer.

SCENE IV.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

A Rlequin ! Arlequin !ARLEQUIN *dans la Couliſſe.*

Monsieur, je m'achemine.

LISIDOR.

Depêche.

ARLEQUIN.

Me voici.

LISIDOR.

Vien , que je t'extermine.

ARLEQUIN.

Comment ! c'est pour cela qu'ici dans ce moment,
Vous m'appellez , Monsieur, avec empressement ?

LISIDOR.

Oüi , vien , approche-toi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi bête.

La proposition , Monsieur , eſt mal honnête ;
Pour me battre , vouloir que j'approche de vous ?
J'aime mieux m'éloigner , pour éviter les coups.

LISIDOR *le saisissant au coler.*

Ne crois pas m'échaper : Qu'as tu fait de ma lettre ?

Je t'avois défendu , faquin , de la remettre.

A me désobéir , parle , qui t'a porté ?

ARLEQUIN.

Si vous me l'aviez lûë , & m'aviez consulté ,

Vous n'auriez pas commis une faute si grande ,

Jaurois LISIDOR.

Cen'est pas là ce que je te demande ,

Pourquoi l'as tu rendu à Lucile ? Repons.

ARLEQUIN.

Je n'ai pu résister à ses nobles façons.

Si vous sçaviez , Monsieur , & si j'osois vous dire

Avec quel art flateur elle a sçû me séduire ;

Ah ! vous seriez surpris de sa dextérité ,

Et vous pardonneriez à ma fragilité.

LISIDOR.

Quoy ! tu n'es pas content d'enfreindre ma
défense ,

Jusqu'à me déchirer , tu portes l'insolence !

En traits injurieux ta langue se répand !

ARLEQUIN.

Qui ? moi ! J'ai fait de vous un Eloge très-grand.

LISIDOR.

Lisette m'a tout dit. Vainement tu déguises ;

Et tu vas recevoir le prix de tes sottises.

ARLEQUIN.

Ah ! je suis criminel , je dois le confesser :
Mais la bourse à la main , on a sçu m'y forcer.
Lucile , au poids de l'or a payé mes paroles ;
Chacun de vos défauts m'a valu deux pistoles.

LISIDOR.

Infame ! c'est ainsi que de moi tu médis !

ARLEQUIN.

Monfieur , je médirois de moi-même à ce prix.

LISIDOR.

Par un bas intérêt me noircir , misérable !

ARLEQUIN.

Eh ! doucement , Monfieur , j'en fuis plus excusable.
Je dis du mal de vous pour rien , le plus fouvent ;
Il vaut mieux que j'en dife encor pour de l'argent.

LISIDOR.

Voilà donc la façon dont ta bouche s'excuse ?
Tu plaifantes encor quand ton Maître t'accufe ,
Déteftable broüillon qui fomentes nos bruits !
Si je ne respectois la maifon où je fuis ,
Je te

ARLEQUIN.

Monfieur , on vient.

LISIDOR.

C'est Milord qui s'avance,
De mon reffentiment cachons la violence.

76 LA SURPRISE DE LA HAINE,
ARLEQUIN.

Je respire à la fin , & puis prendre l'effor !

S C E N E V.

LISIDOR, MILORD, ARLEQUIN.

MILORD.

JE donne le bon-jour à Monsieur Lisidor.
Vous venir, s'il vous plaît, figurer tout à
l'heure

Dans un Ballet de moi, fort charmant, ou je meure.

ARLEQUIN *contrefaisant Milord.*

Lui, prendre bien son tems pour le faire danser.

MILORD.

Vous repete avec moi.

LISIDOR.

Daignez m'en dispenser.

MILORD.

Vous êtes mon beau frere, ainsi point de dispense.

Il faut, avec sa femme, il faut que Monfir danse.

Je dois, à ce sujet, vous faire compliment,

Madame votre épouse a beaucoup d'agrément.

Joindre à la belle taille un fort joli visage,

C'est beaucoup.

LISIDOR.

Il est vrai. Mais dans le mariage,
La beauté ne fait pas toujours notre bonheur;
C'est la douceur, Milord, & le rapport d'humeur,
C'est l'esprit en un mot....

MILORD.

Pardonne-moi, pardonne,
N'épouse point l'esprit, j'épouse la personne :
Il faut voir devant soi toujours un bel objet,
Sans quoi le mariage ennuier tout-à-fait.

LISIDOR.

Le plaisir le plus pur, quand l'hymen nous assem-
ble,
Est, comme deux amis, de converser ensemble.

MILORD.

Nous penser autrement ; & quand nous épouser,
C'est pour avoir lignée, & non pas pour causer.
Mais en discours, Monsir, tout notre tems se passe,
Allons, pour répéter.

LISIDOR *à part.*

Cet homme m'em barresse.

MILORD.

Venez donc, s'il vous plaît, Vous faire trop prier.

LISIDOR.

Je ne danse jamais. J'ose vous supplier.....

78 LA SURPRISE DE LA HAINE,
MILORD.

Belle excuse ! à votre âge on est toujours ingambe.

ARLEQUIN.

Il vient de se donner une entorse à la jambe.

[à part.]

L'embarras de mon Maître, & l'ardeur de Milord
Pour le faire danser, me réjouissent fort.

MILORD.

Dépêchez-vous, Monsir, vous m'êtes nécessaire,
Il manque un figurant.

LISIDOR.

J'ai maintenant affaire ;
De grace , remettons la partie à tantôt !

ARLEQUIN.

Pour figurer, Monsieur ? je m'offre à son défaut.

MILORD.

Pour figurer, vraiment, sa figure est très-folle.

ARLEQUIN.

Demandez si je sçai faire la capriole.

MILORD à *Lisidor*.

Vous viendrez donc ?

LISIDOR.

[à part.] [haut.]

J'enrage ! Eh ! commencez toujours.

MILORD.

Oh ! moi compter sur vous après un tel discours.

Adieu. Mais je reviens vous faire une demande :
Qu'aime-vous mieux la Loure, ou bien la Sara-
bande ? LISIDOR.

Eh ! ventrebleu, Milord, tout ce qu'il vous plaira.
MILORD.

C'est donc un Tambourin que Monsir dansera ?
A tantôt, vous serez fort content, je vous jure.
[*Il sort.*]

LISIDOR.

M'en voilà délivré. J'ai souffert la torture.

ARLEQUIN.

Sortons. Il nous feroit, lui, si nous demeurions,
Figurer autrement que nous ne voudrions.

SCENE VI.

LISIDOR, *seul.*

Allons trouver Lucile, un pere me l'ordonne :
Oublions son humeur pour aimer la per-
sonne ;

Lé Ciel de tant d'appas a voulu l'enrichir,
Qu'ils me font souhaiter de pouvoir la fléchir.
Je la vois qui paroît. Je cours au devant d'elle,
Et mon amour renaît en la voyant si belle.



SCENE VII.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

JE vous cherche, Madame.

LUCILE.

Et je vous cherche aussi.

LISIDOR.

Quoi ! votre esprit pour moi feroit-il adouci ?
 Pourrois-je me flatter qu'un doux retour, Madame,
 Vers moi dans cet instant rameneroit votre ame ?
 Me pardonneriez vous un mouvement trop vif ?

LUCILE.

Je suis conduite ici par un autre motif.
 C'est l'honneur que je suis, la raison qui m'éclaire ;
 C'est ma sincérité qui m'oblige de faire
 Pour notre bien commun ce qu'aujourd'hui je
 fais.

Près de l'instant qui doit décider pour jamais
 Du bonheur de mes jours, & du repos des vôtres ;
 Près de nous immoler à l'interêt des nôtres,
 Je viens vous dévoiler, sans nuls déguisemens,
 Mon ame toute entiere, & mes vrais sentimens.

Je

Je vois votre mérite , & je lui rends justice.
 Mais, dans le même tems , soit destin , soit caprice,
 D'un tel mérite envain je reconnois le prix ;
 Je sens que rien ne peut rapprocher nos esprits.
 Ce n'est point contre vous , puisqu'il faut vous le
 dire ,
 Un levain passager , qu'un instant peut détruire ;
 C'est un éloignement formel & décidé ,
 Sur nos goûts opposés solidement fondé.
 Rien ne peut l'ébranler , chaque moment l'aug-
 mente ,
 Et la réflexion encore le cimente.
 Des plus tendres Amans , après qu'ils sont unis ,
 L'Hymen fait tous les jours les plus grands enne-
 mis ;
 Jugez ce qu'il feroit de vous & de moi-même ,
 Qui pour dot vous apporte un fond de haine ex-
 trême.
 Loin d'assurer la paix , une telle union
 Perpetûroit le trouble , & la division.
 Votre intérêt , le mien , la vertu , la prudence ,
 Tout nous dit qu'il vaut mieux manquer d'obéis-
 sance ,
 Et rompre tous les deux , fûs de nous estimer ,
 Que d'aller nous unir , ne pouvant nous aimer.

82 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
LISIDOR.

Cet aveu genereux redouble mon estime.
Loin d'éteindre mon feu je sens qu'il le ranime.

LUCILE.

'Ah ! qu'entens-je ?

LISIDOR.

J'adore un procédé si grand.
Je prendrai , pour vous plaire , un chemin différent.

Je veux...

LUCILE.

N'en faites rien ; mon cœur vous en conjure.

LISIDOR.

Du succès aujourd'hui votre vertu m'assure.

LUCILE.

Non , Monsieur , ma vertu vous trompe sur ce point.

LISIDOR.

Mais je dois vous aimer.

LUCILE.

Vous ne le devez point.

LISIDOR.

Cette démarche en vous montre une ame si droite.
Qu'on ne peut s'empêcher...

LUCILE.

Je suis bien mal-adroite !

Mon cœur qu'un tel discours ne sçauroit qu'affli-
ger ,

Veut détacher le vôtre , & non pas l'engager.

LISIDOR.

Mais enfin . . .

LUCILE.

Mais enfin , je ne veux pas qu'on m'aime
Contre mes sentimens , en dépit de moi-même.

LISIDOR.

En tout je préviendrai . . .

LUCILE.

De grace , finissons.

Vous sçavez comme moi que nous nous haïs-
sons :

Oùï , les signes , Monsieur , n'en sont plus équi-
voques :

Nos cœurs s'en sont donnés des preuves récipro-
ques.

Vous me l'avez écrit , & ma bouche a parlé ;

Enfin c'est entre nous un commerce réglé.

Partons de là.

LISIDOR.

De grace oubliez le délire
De l'aveugle transport qui me l'a fait écrire.

LUCILE.

C'est trop d'acharnement ; je me lasse à la fin.

84 LA SURPRISE DE LA HAINE ,

Puisque vous persistez à prétendre à ma main ,
 Je vous déclare ici que si , par cette chaîne ,
 Vous faites mon malheur , je ferai votre peine.
 De l'exacte vertu je me fais une loi
 Vous n'avez rien à craindre à cet égard de moi.
 Mais , d'un autre côté , je prendrai ma revanche ;
 Et comme je vous hais d'une haine très-franche ,
 J'appliquerai mes soins , presque à tous les instans ,
 A vous le témoigner par des traits éclatans.
 Vous me verrez toujours très attentive à faire
 Tout ce qui vous révolte , & qui peut vous dé-
 plaire.

Heurter vos sentimens , & combattre vos goûts ,
 De mes amusemens ce sera le plus doux ;
 Sans cesse je tiendrai votre esprit en haleine :
 Pas un moment de vuide en toute la semaine.
 Contredit le matin , raillé l'après-dîné ,
 Tracassé tout le jour , & le soir chicané ,
 Vous ferez promené de martire en martire ;
 Je ressens du plaisir , Monsieur , à vous le dire.
 Quelle sera ma joye , alors , d'exécuter
 Un projet qui , déjà , paroît vous révolter !

LISIDOR.

Madame, pouvez-vous, même avant l'Hymenée ,
 Vous faire un plan flateur de haine raisonnée ?

LUCILE *à part.*

Ce que je viens de dire épouvante son cœur.
 Outrons nos sentimens pour redoubler sa peur.

LISIDOR.

Je ne puis le penser ; c'est sans doute une feinte.

LUCILE.

Non , vous l'éprouverez, si je m'y vois contrainte.

Je vous en avertis , Monsieur ; l'Aversion ,

Quand elle prend racine , est une passion ,

Qui se fait des plaisirs , & , comme la tendresse ,

A ses raffinemens & sa délicatesse.

Il ne faut pas froncer le sourcil pour cela ;

On ne peut contester cette vérité là.

Si-tôt qu'on sympathise, & que vraiment on s'aime,

A toujours se complaire on met son bien suprême.

Quand on se déplaît bien , & qu'on se hait de
 cœur ,

De se combattre en tout on se fait un bonheur.

Parmille tous malins on se fait de la peine.

Avec le même goût on se prouve sa haine ,

Que deux cœurs bien épris se prouvent leur
 amour ,

Et par mille doux soins s'obligent chaque jour.

LISIDOR.

L'agréable commerce !

86 LA SURPRISE DE LA HAINE ;
LUCILE.

Il l'est puisqu'il soulage.

La Haine sur l'Amour a même un avantage :
Sans cesse elle fermente , & son levain la rend
Exempte de fadeur , d'ennui par conséquent.
L'un est un poison lent dont l'ame est abattue ;
L'autre , un venin actif qui toujours la remue ;
Et poison pour poison , je préfère d'abort
Celui qui me réveille à celui qui m'endort.

(*à part.*)

Bon , je le vois frémir.

LISIDOR.

Qu'entens-je ? Quel langage !
Dans un ressentiment , dans un excès de rage ,
Je conçois que l'on peut trouver de la douceur
A donner un champ libre à toute son aigreur ,
Et qu'on peut s'applaudir, en ces instans d'yvresse,
De faire le tourment d'un objet qui nous blesse :
Mais caresser sa Haine & la boire à longs traits ,
De brillantes couleurs embellir ses portraits ,
Lui prêter des plaisirs , la tourner en système ,
Et lui donner enfin le pas sur l'Amour même ;
C'est ce qui me remplit de surprise & d'effroi !

LUCILE *à part.*

Je parle exprès ainsi pour l'éloigner de moi.

LISIDOR.

Non , quoique vous disiez , d'un sentiment semblable ,

Je ne croirai jamais qu'on puisse être capable

LUCILE.

Détrompez-vous, Monsieur , plus forte que l'Amour

C'est la Haine qui gagne , & qui prend chaque jour.

Sous differens habits dont chacun l'accommode ,
Elle est la passion qu'on peut dire à la mode.

Partisane du bruit , & mere des procès ,
Elle agite la Ville , elle siège au Palais.

Sous un masque trompeur de politesse aimable ,
Elle regne à la Cour , son centre veritable.

Elle meut chaque Etat , maîtrise tous les Rangs ,
Et couve dans le cœur des Petits & des Grands.

C'est peu qu'au tems present les Epoux se maudissent ,

Nombre de faux amis dans l'ame se haïssent ;
La plûpart des Parens se détestent tout bas ,

Les freres & les sœurs ne se le cachent pas.

Tous les gens du commun ouvertement se nuisent ;

Ceux du grand monde , entr'eux , poliment se détruisent ;

88 LA SURPRISE DE LA HAINE.

Les Belles , les Auteurs que rien ne peut unir ,
Ne cedent qu'aux Bigots l'art de se bien haïr.
La Haine étend par tout sa puissance suprême ,
Tout hait dans l'Univers , même en disant qu'il
aime.

LISIDOR.

Juste Ciel ! pouvez-vous employer tant d'esprit
A prouver les horreurs d'un système maudit !

LUCILE *à part.*

Je viens de lui donner une assez forte doze ;
Après un tel discours , qu'il m'épouse s'il l'ose.

LISIDOR *à Lucile.*

Pouvez-vous , jeune , belle , & faite pour l'A-
mour ,

Me vanter le pouvoir de la Haine en ce jour ?

LUCILE.

Si le monde se hait , Monsieur , est-ce ma faute ?
Je le peins tel qu'il est , je n'ajoute ni n'ôte.

LISIDOR.

Madame , notre esprit , tout dépravé qu'il soit ,
Ne l'est pas jusqu'au point d'abhorrer de sang
froid ,

De savourer le noir d'une Haine invincible :
On ne hait point par goût , la chose est impossi-
ble.

Je vous l'ai déjà dit.

LUCILE.

Vous êtes dans l'erreur ;
Et sans aller plus loin , la preuve est dans mon
cœur.

J'ai pour vous , puisqu'il faut que je vous le re-
pete ,

J'ai cette antipathie averée & parfaite ;
Car d'adoucir les mots il n'est plus question ,
Et je vous hais , Monsieur , par inclination.

LISIDOR.

La déclaration est tout-à-fait aimable !

LUCILE.

Je vais plus loin encor , ma haine est raison-
nable ;

Ce n'est plus maintenant un vain extérieur ,
Un air trop grave en vous qui me choque, Mon-
sieur ;

Ce sont vos qualités les plus essentielles.

Pour me justifier par des preuves réelles ;

Que je vous développe , & qu'avec vos défauts ,
De vos vertus , ici , je vous montre le faux.

Sans perdre les momens en de simples ébau-
ches ,

Les premiers sont choquans , & les autres sont
gauches.

Vous êtes sage , exact , sensé , rangé , poli ;

90 LA SURPRISE DE LA HAINE ,
Mais sage avant le tems , sensé jusqu'à l'ennui ;
Poli dans la fadeur , exact jusqu'au scrupule ,
Et rangé jusqu'au point d'en être ridicule.
Ce sont-là vos vertus telles que je les vois.
Voici vos défauts tels que je les apperçois.
Tranquille admirateur en tout tems de vous
même ,
Vous voulez que vos vœux soient un loi su-
prême.
Pour les autres severe , & complaisant pour
vous ,
Vous êtes dur à vivre , avec un maintien doux ;
Et votre cœur porté vers la misantropie ,
Cache d'un voile épais sa sombre jalousie.
Eh bien , Monsieur , eh bien ; après de pareils
traits ,
Avec juste raison , jugez si je vous hais ?
Jugez en même tems , si dans cette journée ,
Je puis à votre sort unir ma destinée ?
Je vous ai dépeint tel que vous me paroissiez.
A present , dites-moi comme vous me voyez ?
Eclatez donc , Monsieur ; car je lis dans votre
ame ,
Que vous me haïssez.

LISIDOR.

Vous lisez bien , Madame.

Puisqu'au Char de la Haine, il vous paroît si
doux

D'enchaîner un Amant qui brûloit d'être à vous,
Vous venez d'obtenir une pleine victoire.

Goûtez donc à loisir cette nouvelle gloire ;

Et puisqu'un tel aveu vous flatte en ce moment,

Madame , je vous hais , mais si parfaitement ,

Que de l'aversion où mon ame est livrée ,

Rien n'éteindra jamais la force & la durée.

Un tel retour est prompt , mais pour être éternel ;

Et j'en fais devant vous un serment solennel.

Des déclarations d'une espece pareille ,

Sont nouvelles pour vous , & blessent votre
oreille :

Mais vous m'avez réduit à cette extrémité ,

Et par vos sentimens , vous l'avez mérité.

Pour finir en deux mots ; j'ai pour moi la justice.

Ma Haine est de raison, la vôtre est de caprice.

Nous avons à vos yeux des ridicules, soit :

Mais ce ne font en vous que des défauts qu'on
voit.



SCENE VIII.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE,
ARLEQUIN.

PARLEQUIN.
Réparez-vous, Monsieur, car voici le Notaire.

LISETTE.

Ils viennent tous ici pour conclure l'affaire.

ARLEQUIN.

Le Contrat est dressé.

LISIDOR.

Malheureux ! laissez-nous.

LISETTE.

Le Notaire, vous dis-je, arrive.

LUCILE.

Eh ! taisez-vous.

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE,
CLEON, MILORD.

MILORD à *Lisidor*.

AH ! Monsir, vous voilà. C'est ainsi qu'on re-
pete ?

Avec ma Prétendue, il conte-là Fleurette !

Ces Messieurs les François font toujours les galans ,

Et s'amusant ailleurs , font attendre les gens.

CLARICE.

Pour Constance , Milord, vous prenez son aînée.

[*Montrant Lisidor.*]

A Monsieur que voilà , Lucile est destinée.

LUCILE.

Non , ma mere , mon cœur ne peut vous obéir.

Nous avons le bonheur tous deux de nous haïr ,

Et la mort à mes yeux paroîtroit moins horrible.

LISIDOR à Cleon.

Oùï , notre éloignement , mon pere , est invincible.

Jugez-en , puisqu'enfin tout mon respect pour vous ,

Ne sçauroit m'obliger à me voir son époux.

CLEON à Clarice.

C'est votre fille seule à qui l'on doit s'en prendre.

CLARICE.

C'est plutôt votre fils que vous devez reprendre.

CLEON.

Son humeur. . . .

CLARICE.

Son Billet. . . .

[*Montrant le Billet.*]

94 LA SURPRISE DE LA HAINE;
CLEON, CLARICE *ensemble.*

A causé ce dégout.

CLEON.

Elle aime à contredire, & vous ressemble en tout.

CLARICE.

Vraiment, Monsieur, vraiment, j'admire votre
audace,

D'oser me dire ici pareille chose en face.

Ce mot réveille en moi notre ancienne aigreur.

CLEON.

Et je sens rallumer ma première fureur.

ARLEQUIN.

Bon, la Haine s'étend de la fille à la mère;
Et dans le même tems passe du fils au père.

CLEON.

Je romps toute alliance. Entre nous plus de paix.
Chicanne sur chicanne.

CLARICE.

Et procès sur procès.

LUCILE.

Ma mère, quelle joye! Ah! que je vous embrasse!

LISIDOR *à Cleon.*

Vous faites bien de rompre, & je vous en rends
grace.

LUCILE.

Ne songeons désormais qu'à les persécuter;

J'irai demain , j'irai , contre eux solliciter :
Je veux à les poursuivre employer ma jeunesse ;
Et chicaner encor le fils dans ma vieillesse.

MILORD.

Puisque vous rompre tous , oh ! moi , je romps
aussi.

Les gens sont furieux en cette maison-ci.
Si j'épouse ce soir une femme semblable ,
De m'étrangler la nuit être fort bien capable.
Une si juste crainte étouffe mon amour ;
L'aversion me gagne & m'agite à mon tour :
Venez , méchantes gens que la colere entraîne ,
Venez executer mon Balet de la Haine.
N'avoir pas de fujets qui vaillent mieux que vous ;
Venez y triompher & vous poignarder tous.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LISIDOR , LUCILE , CLARICE ,
CLEON , MILORD.

CLEON à *Lisidor.*

A Llons , mon fils , sortons , car je suis d'une
rage.

96 LA SURPRISE DE LA HAINE,
LISIDOR.

Mon Pere , votre Fils avec vous la partage.

ARLEQUIN à *Lisidor.*

Monsieur.

LISIDOR.

Va , Coquin , va , je te chasse.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LISIDOR.

Garde-toi seulement de t'offrir devant moi.

(*Il suit son Pere.*)

SCENE XI.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE,
CLEON, MILORD.

LISETTE à *Clarice.*

MADAME , permettez que je vous represente...

CLARICE.

Quoi ! tu prens leur parti ? Sors vite , impertinente.

LISETTE.

Mes gages.

CLARICE *lui donnant un soufflet.*

Les voilà.

LUCILE.

Ma Mere, c'est bien fait ;
Vous vous défaites-là d'un très-mauvais sujet.
(*Elle rentre avec sa Mere.*)

SCENE XII. ET DERNIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

A Mon tour, ventrebleu ! la fureur me trans-
porte ,

Sans sujet, tous les deux, on nous met à la porte.

LISETTE.

On a raison pour toi qui n'es qu'un franc bu-
tord.

ARLEQUIN.

Va, Coquine, à présent je te hais à la mort ;
Et dans le point de vûë où je te vois paroître,
De mon juste courroux, je ne suis plus le maître.

LISETTE *lui donnant un soufflet.*

Pour te prouver le mien, faquin infortuné,
Tien, reçois en partant ce que l'on m'a donné.

[*Elle s'enfuit.*]

ARLEQUIN.

Ah ! tu fais bien de fuir, j'en aurois sur mon ame ,

98 LA SURPRISE DE LA HAINE,
Sans être ton Epoux , traité comme ma femme.
Finir sans mariage , & rompre sagement ,
Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouement.

F I N.





DIVERDISSEMENT

LE CHANTEUR.

Accourez, tendres Amans,
 L'Amour en ces lieux vous appelle,
 L'Hymen qui, sur ses pas, marche dans ces mo-
 mens

Va vous unir d'une Chaîne éternelle,
 Et vous payer de vos tourmens.

Accourez, tendres Amans,
 L'Amour en ces lieux vous appelle.

Entrée d'Amans de différentes Nations,

LE CHANTEUR.

Prêts d'être possesseur
 De l'objet que votre cœur aime :
 D'un espoir si flatteur

Goûtez bien lentement la volupté suprême.
 Souvent l'attente du bonheur
 Est au-dessus du bonheur même.

Entrée de la Haine, déguisée sous l'habit de l'Hymen.

LE CHANTEUR.

Arrêtez-vous ! Troupe abusée.



100 LA SURPRISE DE LA HAINE.

Fuyez, fuyez le joug qu'on veut vous imposer,
Sous les traits de l'Hymen, la Haine déguisée,
Ne prétend vous unir que pour vous diviser.

(*Ici la Haine se démasque.*)

LE CHANTEUR.

La Haine est démasquée, & sa noire présence,
Vient d'empoisonner l'air qu'on respire en ces
lieux.

Déjà sa fatale puissance
Me transporte moi-même & me rend furieux.

[*La Haine divise les Amans.*]

LE CHANTEUR.

Loin les soupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïssons-nous, haïssons-nous,
Haïssons-nous, rien n'est plus doux.

Fuyons l'Amour, & pour braver ses charmes.
Pour voir tous nos travers, arrachons son Ban-
deau.

La Haine contre lui vient nous offrir des armes,
Des mains de la Raison elle tient son flambeau.
Loin les soupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïssons-nous, haïssons-nous,
Haïssons-nous, rien n'est plus doux.

Fin du Divertissement.

L'APOLOGIE
DU SIECLE,
OU
MOMUS CORRIGÉ
COMÉDIE

De Monsieur DE BOISSY.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de plusieurs Scènes nouvelles du même Auteur, qui ont été jouées par les Comédiens Italiens, le 17 Septembre 1737.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

A C T E U R S.

MOMUS.

UNE ACTRICE.

PHILINTE.

L'INDIFFERENT;

LE GÉNIE DU SIÈCLE.

TERPSICORE.

La Scène est au Théâtre de la Comédie Italienne.



L'APOLOGIE
DU SIECLE,
OU
MOMUS CORRIGÉ.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
MOMUS, UNE ACTRICE.

L'ACTRICE.



U O I ! Momus , le soutien de notre Co-
médie

Porte , au lieu de Marotte , un Bouquet à
la main ?

Son chef n'est plus orné du bonnet Calotin ?

A ij

4 L'APOLOGIE DU SIECLE;
MOMUS.

Ce changement vous notifie,
Qu'à fronder désormais je ne suis plus enclin.

L'ACTRICE.

Mais quel est donc votre dessein ?

MOMUS.

De faire ici l'Apologie....

L'ACTRICE.

De qui ?

MOMUS.

De tout le genre humain.

L'ACTRICE.

Oh ! Ce fera , je le parie ,
La Critique du Siècle avec art travestie
Sous les traits adoucis d'un éloge malin.

MOMUS.

Non , j'abjure la raillerie ,
Et je prétens louer de bonne foi.

L'ACTRICE.

Allons , Seigneur , vous vous moquez de moi ;
On sçait que vous aimez à rire ,
Et l'encens de Momus est un trait de Satire.

MOMUS.

Depuis , qu'en bien , tout le Monde est changé ,
Sçachez que je suis corrigé.
De la douceur que je respire ,
Ces fleurs sont un garant qu'on ne peut contredire ,
La Critique n'est plus de saison ;
Et le Siècle vit de façon ,
Qu'il ne convient plus d'en médire.
Il fait voir tant d'esprit , de candeur , de raison ,
Qu'en dépit qu'on en ait , il faut bien qu'on l'admire :

COMEDIE.

Plein de sagesse , exempt d'abus ;
Des ridicules , d'injustices ,
Il m'oblige à changer d'humeur & d'attributs.
A l'avenir je ne dois plus
Faire la satire des Vices ,
Que par l'éloge des Vertus.

L'ACTRICE.

Je me rends à ce trait , vous n'êtes plus caustique.

MOMUS.

Les bonnes mœurs du tems m'ont rendu pacifique,
Je vois tout par le beau côté ;
Et , de tous les Auteurs , je veux être imité.

L'ACTRICE.

Mais jamais au Panégirique ,
Ces lieux ne furent consacrés ;
Et , de tout tems , sur la Critique ,
Nos revenus sont assurés :
Sans elle , serviteur au Théâtre Italique.

MOMUS.

Elle ne fait que l'avilir ,
Et ce n'est qu'en louant qu'on le peut annoblir.

L'ACTRICE.

Seigneur , tel est notre malheur extrême.
Nous ne pouvons , au tems présent ,
Attirer à nos jeux Paris qu'en l'amusant ,
Ni l'amuser qu'aux dépens de lui-même.

MOMUS.

Madame , c'étoit bon jadis
Que le Public rioit sans entendre finesse ;
Mais aujourd'hui qu'il est des plus polis ,
Et que le moindre trait alarme ses esprits
Et choque sa délicatesse ;

5 L' APOLOGIE DU SIECLE;

Que les portraits par lui ne sont faisis ,
Que pour les commenter contre l'Auteur sans cesse ;
Et qu'il les blâme , après les avoir applaudis ,
La Critique est funeste , & je vous l'interdis.

L' A C T R I C E.

C'est vouloir nous ôter notre ressource unique :

De tout Poète diagmatique ,
Songez qu'elle est , Seigneur , le véritable lot.
Il la professe en sage , & non pas en cinique ;
S'il fronde la sottise , il épargne le sot :
Ménageant , avec art , son pinceau satirique ,
Il peint le Siècle entier des plus fortes couleurs.
Sans désigner personne & sans noircir les mœurs ,
Il fait par ses écrits la censure publique
Sous des noms empruntés & des traits généraux ;
Et comme en un miroir , dans ce tableau critique ,
Sans en être offensé , chacun voit ses défauts.

M O M U S.

Ses applications sont toujours dangereuses ,
Et font naître souvent des disputes fâcheuses ;
Ecrivons pour la paix , non contre le repos.
Pour plaire sagement , & sans qu'on nous redoute ,
Je veux , dans ce jour , essayer
De tracer au Théâtre une nouvelle route ,
Et d'y louer sans ennuyer.

L' A C T R I C E.

Carrière difficile , & délicat métier !

M O M U S.

J'espère la remplir.

L' A C T R I C E.

Permettez que j'en doute.

MOMUS.

Allez , j'aurai toujours l'honneur de la frayer :

L'ACTRICE *en s'en allant.*

Par la louange vouloir plaire !

Le seul projet a lieu de m'effrayer ;

Nous sommes ruinés , si Momus est sincere.

SCENE II.

MOMUS , PHILINTE.

PHILINTE.

Seigneur , je viens pour vous prier
De me venger.

MOMUS.

De qui ?

PHILINTE.

De l'Univers entier.

Contre lui , répandez un torrent d'Epigrammes :
Tirez à bout portant. Morbleu , point de quartier ;
Déchirez à l'envi les hommes & les femmes.

MOMUS.

Que vous a fait le Siècle ? & par quelles raisons
Excite-t-il chez vous une pareille rage ?

PHILINTE.

Parce qu'il est méchant de toutes les façons.

MOMUS.

Parlez plus poliment du Siècle où nous vivons :

PHILINTE.

Quoi ! Vous voulez que je ménage

A iijj

8 L'APOLOGIE DU SIÈCLE;

Un Siècle si fripon :

M O M U S.

Corrigez ce langage,
Le terme de fripon n'est plus du bel usage,
Il révolte l'oreille en ce tems épuré
Où chaque mot qu'on dit doit être mesuré.
La politesse veut,

P H I L I N T E.

Ah ! Ventrebleu , j'enrage ;
Je ne trouve , en amour , que des cœurs scélérats ;
En amitié , que des ingrats.
On me gruge au Palais , au jeu , l'on me friponne ;
Et l'on me vole à la maison.
Chez le Traiteur on m'empoisonne ,
Et vous ne voulez pas , contre toute raison ,
Que je traite aujourd'hui le Siècle de Fripon ?

M O M U S.

Grossièrement pourquoi le dire ,
Quand , par des correctifs , vous pouvez l'adoucir ?

P H I L I N T E.

Oh ! Commencez donc par m'instruire ;
Qu'est-ce qu'un correctif ? Vous me ferez plaisir
De m'expliquer le sens de ce mot qui m'arrête.

M O M U S.

C'est l'art , à le bien définir ,
De faire tout passer par le tour qu'on lui prête ;
Et de choisir toujours le nom le plus honnête.

P H I L I N T E.

Pour m'enseigner cet art où vous semblez primer ,
Apprenez-moi d'abord comment je dois nommer
Une Friponne , une Coquette ,
Dont la bouche me jure un amour sans égal ,

COMEDIE.

Et qui, l'instant d'après, me trahit en cachette,
Et favorise mon rival ?

MOMUS.

Mais on la nomme une femme ordinaire ;
Qui suit le train du monde, & qui, faite pour plaire,
A l'esprit de jouir des droits de sa beauté.

PHILINTE.

C'est donner un beau masque, à l'infidélité.

Et l'ami déloyal qui m'enlève la Belle,

Et qui m'emprunte mon argent

Pour triompher de l'infidelle,

Comment l'appelle-t-on en ce siècle charmant ?

MOMUS.

Un ami foible, & que l'amour emporte :

On doit avoir pitié d'un homme de la sorte.

PHILINTE.

Momus est bien compatissant.

Et de quelle façon est ce qu'il qualifie

Un Procureur avide, & qui sans modestie

De toutes mains reçoit double valeur,

Et qui me vend à ma Partie ?

MOMUS.

Mais je l'appelle un Procureur.

PHILINTE.

Un Chevalier de l'industrie,

Qui de filer la carte ose professer l'art ?

MOMUS.

Un habile Joueur qui fixe le hazard.

PHILINTE.

Un valet qui me vole avec effronterie,

Et qui vend mes habits sans ma permission ?

32 L'APOLOGIE DU SIECLE;

M O M U S.

Un pauvre diable qui s'oublie ;
Entraîné par l'occasion.

P H I L I N T E.

Un pareil discours m'édifie ;

On ne peut pas sur sa friponnerie ;
Excuser un coquin en termes plus civils.
Et celui qui parvient , des emplois les plus vils ,
A des postes d'honneur qu'il arrache au mérite
Par une voye oblique & des détours subtils ?

M O M U S.

Le modèle parfait de la bonne conduite ,
Qui , devenu son propre créateur ;
Du fond de son néant a tiré sa grandeur.

P H I L I N T E.

Peste ! Quel éloge sublime !
Et celui qui voilant le noir dessein qu'il a ;
Répand malignement un libelle anonime ,
Contre son concurrent qu'il supplante par-là ?

M O M U S.

Un politique adroit , qui croit tout légitime
Pour arriver au but où tendent ses desirs.

P H I L I N T E.

Pour finir , en un mot : Comment est-ce qu'on nomme
L'animal vicieux , esclave des plaisirs ,
Qui manque à tous ses devoirs ?

M O M U S.

L'Homme.

Le plus puissant de tous , & des autres le Roi ,
Formé pour imposer , non pour subir la loi.

P H I L I N T E.

En ce siècle pervers , voilà comme l'on donne

De favorables noms aux vices triomphans ;
Par ces beaux correctifs & ces tours éloquens ;
Tout crime est excusé, toute action est bonne,
Et l'on ne trouve plus de mal honnêtes gens.
Moi qui ne puis souffrir ce jargon qui m'irrite ;
Je parle à découvert contre les mœurs du tems ,
Et je donne a chacun le vrai nom qu'il mérite.
J'appelle une Maîtresse, au maintien hypocrite ,
Qui me trompe , sous main , en feignant de m'aimer ;
Une coquette insigne , & qu'on doit enfermer :
 Et mon ami qui l'a séduite ,
Un perfide, un ingrat digne d'être noyé.
Un valet qui me vole , un scélérat à pendre ;
 Un Procureur qui prend sans jamais rendre ,
 Un fripon privilégié.
Un Chevalier qui fait commerce de jouer ,
 Pour escroquer & filouter l'espece ,
 Est un Gentilhomme à clouer
Sans quartier, sur la table où brille son adresse.
Un homme qui parvient à des emplois brillans
 Par la bassesse & le pillage ,
Un piéplat qui devoit conduire l'équipage
 Dont il occupe le dedans.
 Celui de qui la noire calomnie
Va semer contre nous des écrits clandestins ;
 Et nous couvre d'ignominie ,
 Le plus affreux de tous les assassins
Qui nous ravit l'honneur bien plus cher que la vie.
Le Roi des animaux est le pire de tous ,
Et ce siècle , celui des travers les plus fous.
 Momus enfin , Momus qui justifie
 Ce que notre âge a de plus odieux ,

12 L'APOLOGIE DU SIECLE ;

Est le dernier de tous les Dieux ;
Et , par sa lâche flatterie ,
Cent fois plus bas , plus méchant à mes yeux
Que les mortels qu'il justifie.
Adieu. Ton seul aspect me chasse de ces lieux ;
Vil apologiste du vice :
Va , qui prend sa défense , en devient le complice.

M O M U S *l'arrêtant.*

Arrêtez-vous. Je ne souffrirai pas
Que vous partiez avec l'idée injurieuse
Qu'a du siècle & de moi votre ame furieuse.

P H I L I N T E.

Crois-tu donc me convaincre en retenant mes pas ?

M O M U S.

Entre notre âge & vous je veux me rendre arbitre ,
Et devenir en vertu de ce titre ,
De tous vos différends le pacificateur.

P H I L I N T E.

Moi ! je refuse un tel médiateur.

M O M U S.

J'ai des moyens si bons à vous déduire ,
Que vous allez me croire , & dompter ce transport.

P H I L I N T E.

Mais lorsque j'ai raison , comment peux-tu détruire...

M O M U S.

Oui , vous avez raison ; mais nous n'avons pas tort.

P H I L I N T E.

Ventrebleu ! Ce discours est digne qu'on l'admire.

M O M U S.

Vous allez en tomber d'accord.
Prêtez-moi seulement une oreille docile.

P H I L I N T E.

Pour la rareté du fait , soit ;
J'écoute & je suspens ma bile.

S'il se tire de là , je le tiens pour adroit.

M O M U S.

Votre plainte , Monsieur , est d'abord légitime :
Des mauvais procédés dont on est la victime ,
Les exemples sont familiers ;
Mais du siècle , après tout , ils ne font pas le crime ,
C'est celui des particuliers.

De quelques faux amis qu'on se trouve la duppe ,
De la fureur qui nous occupe ,
Tout l'Univers devient l'objet ;
Nous nous prenons à lui du bien que l'on nous ôte ,
Et nous ne songeons pas que c'est souvent la faute
Du mauvais choix que notre cœur a fait.

P H I L I N T E.

Ce raisonnement-là me frappe ,
Je puis bien être dans le cas.

M O M U S.

Par ce discours qui vous échape ,
De votre erreur vous convenez tout bas ;
Le siècle , à cet égard , n'est donc plus si blâmable ?
Dans l'aveugle transport qui vous l'a peint coupable ;
Vous le voyiez en laid , & dans son vilain jour :
Par un esprit plus doux , & d'un œil équitable ,
Voyez-le en beau , Monsieur , à votre tour.
La Justice jamais fut-elle mieux rendue ?
Et l'Univers mieux policé ?
La vérité fut-elle mieux connue ?
Plus loin , dans la Nature , a-t-on jamais percé ?
Jamais la Nation fut-elle plus polie ?

14 L'APOLOQUIE DU SIECLE,

Le Commerce plus sûr , & la Société

Plus charmante & plus accomplie :

La Grace au Sçavoir s'y marie ,

L'Agrément à l'Utilité.

La Bien-séance à la Commodité.

A l'Enjouement la Noblesse est unie ,

Et l'Elégance à la Solidité.

C'est le Siècle du Goût , titre bien mérité !

Et , s'il a ses défauts comme les autres âges ,

Convenez avec moi qu'ils sont bien compensés ;

Et que par tous ses avantages ,

Il enchérit en bien sur les siècles passés.

PHILINTE.

Ce portrait , quoique favorable ,

Est conforme à la vérité.

J'ai trop crû la fureur dont j'étois agité ;

J'ouvre les yeux , je sens qu'il est plus raisonnable

De voir tout , ici-bas , par le plus beau côté.

MOMUS.

D'un si sage retour que je suis enchanté !

Notre Age n'a pas tort , j'ai sçu vous en convaincre ;

Consentez donc que Momus , aujourd'hui ,

Vous réconcilie avec lui.

PHILINTE.

Je le veux de bon cœur. On est sûr de me vaincre

Dès qu'on me montre la raison.

MOMUS.

Vous avez l'esprit droit , vous avez le cœur bon.

Allez , joignez , plein d'une ardeur nouvelle ,

Au fonds de probité qui vous est naturelle ,

Trois couches de vernis de ce siècle poli ,

Et vous ferez , Monsieur , un mortel accompli.

Je cours mettre à profit le conseil qu'on me donne,
Mettre d'accord en ma personne
L'homme du siècle avec l'homme d'honneur;
Sans nuire à la franchise, orner l'extérieur;
Joindre par un noble aliage
Aux vertus du vieux tems, les vertus de notre âge;
La dépouillant de son austérité,
Rendre agréable la sagesse,
Et faire aimer la probité
Sous les traits de la politesse.

S C E N E I I I.

MOMUS, L'INDIFFERENT.

L'INDIFFERENT.

JE viens d'entendre vos discours,
Seigneur Momus, qu'ils m'ont fait rire!
Vous ferez le même toujours
En éloge comme en satire.

MOMUS.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

L'INDIFFERENT.

Que votre esprit, par de subtils détours,
Sçait adroitement se conduire !
Mais tout le monde, cher Momus,
De ce Prosélite crédule
Ne suivra pas le sot abus ;

En entrant, en sortant, je l'ai vu ridicule.

56 L'APOLOGIE DU SIECLE ;

MOMUS.

De quel abus le t-axe-z-vous ?

Il reconnoît son injustice.

L'INDIFFERENT.

Premièrement , je blâme le courroux
Qu'il a fait éclater si fort contre le vice.

MOMUS.

Il en est revenu.

L'INDIFFERENT.

Par un autre caprice
Qui doit le mettre au rang des fous.

MOMUS.

Comment ?

L'INDIFFERENT.

D'une autre erreur sur le champ adoptée
Vous avez rempli son esprit ;
Cette victoire remportée
Doit établir votre crédit.

MOMUS.

Quoi ! Vous riez d'un galant homme
Qui connoît ses défauts , & veut s'en corriger ?

L'INDIFFERENT.

Oui , c'est ainsi que votre orgueil le nomme ;
Mais ce n'est pas ainsi que l'on en doit juger.

MOMUS.

Et quelle idée est donc la vôtre ?
Il blâmoit tout le monde , & j'ai sçu lui prouver
Qu'il est beaucoup de gens que l'on doit approuver ;
Vers lequel penchez-vous ?

L'INDIFFERENT.

Ni vers l'un , ni vers l'autre.

MOMUS.

Oh, oh !

L'INDIFFERENT,

L'indifférence est le meilleur parti,

Irai-je me fâcher contre un plat personnage ,

Et lui donner un démenti

Sur toutes les vertus qu'il croit son appanage ?

Si le Sort à quelqu'un enfin a départi

De rares qualités un brillant assemblage ,

Irai-je en l'admirant me croire anéanti ,

Et le louer d'un bien qui n'est pas son ouvrage ?

Car , Seigneur , en naissant chacun porte son lot.

Foibles jouets de la nature ,

Chacun vient risquer l'aventure

D'être bien ou mal fait , spirituel ou sot ,

Et nous ne nous formons l'esprit ni la figure.

MOMUS.

Mais l'éducation dompte le naturel ,

Et fait souvent en nous un changement extrême.

L'INDIFFERENT.

Ce changement est superficiel :

Puisqu'il faut , jusqu'au bout , vous prouver mon
système ,

Elle avance fort peu par tous ses vains efforts ;

Elle a beau plâtrer les dehors ,

Notre fonds est toujours le même.

MOMUS.

Mais je soutiens que son secours ,

Qu'à tort vous peignez inutile ,

Fait des merveilles tous les jours.

L'INDIFFERENT.

Oui , sur un naturel fertile ;

18 L'APOLOGIE DU SIECLE,

Vraiment je n'en doutai jamais ,
Puisqu'il sort de ses mains heureuses ,
Aussi brillant , aussi poli ,
Que de la main d'un Artiste accompli ,
Sortent des Pierres précieuses.
Oui , je conviens qu'il faut des soins au naturel ,
Au bon , car au mauvais , ce sont peines perdues.

M O M U S.

Convenez donc qu'aussi les louanges sont dûes
A ceux qui l'ont reçu du Ciel.

L'INDIFFERENT.

C'est justement ce que je nie.

J'en reviens à mon premier point.

Que l'on possède un mince , ou bien un grand génie.
Je ne méprise pas , mais je n'admire point.

Un malheureux , à qui la Nature cruelle
A même refusé sa plus simple faveur ,
En est assez puni par la douleur mortelle ,
Que lui cause en secret cet excès de rigueur

Qui l'avilit à ses yeux-même ,
Sans que j'aille ajouter encore à son malheur ;
En l'accablant du poids de mon mépris extrême ;

Et le perçant d'un ris moqueur :
Un triomphe si bas , & qu'on obtient sans peine ,
Déshonore l'esprit , & fait outrage au cœur ;

Alors , plus la victoire est pleine ,
Plus son éclat honteux dégrade le vainqueur.

Quant à celui sur qui le sort propice

A libéralement versé

Tous les dons séducteurs qu'accorde son caprice ,

N'en est-il pas assez récompensé
Par ces mêmes présens de son étoile heureuse ,

Et la comparaison flatteuse

Qu'il fait de son mérite avec celui d'autrui ?

Il sent trop bien ce mérite suprême ,

Et nous devons nous reposer sur lui

Du soin de s'applaudir lui-même.

M O M U S.

Souffrez que je vous dise ici . . .

L' I N D I F F E R E N T.

Adieu. Vous me feriez un discours inutile ;

Dans mon opinion je suis toujours tranquille.

Admirer , est d'un sot ; fronder , d'un étourdi

Rester neutre , d'un homme sage ;

Et je m'en tiens à ce dernier parti ,

Sans vous en dire davantage.

S C E N E I V.

MOMUS , LE GENIE DU SIECLE.

LE GENIE.

S Eigneur , je viens vous éclairer ;

Et vous servir de conducteur moi-même

Dans la carrière où je vous vois entrer.

Comme le monde a changé de système ,

Et qu'étant mal instruit , vous pourriez exalter

Ce qui n'est plus digne de l'être ,

Ou taire ce qu'il faut vanter ,

Il est bon en ce jour de vous faire connoître

L'esprit qui le gouverne , & qu'on doit consulter.

B ij

20 L'APOLOGIE DU SIECLE, M O M U S.

C'est m'obliger très-fort ; mais daignez , je vous prie ,
M'apprendre votre nom avec vos qualités ?

L E G E N I E.

Du Siècle , en moi , vous voyez le génie :
Remplissant l'univers de nouvelles clartés ,
J'ai des vieux préjugés vaincu la tyrannie ;
De nos ayeux bornés corrigé les abus ;

D'une constance ridicule
Affranchi les Amours qui ne soupirent plus :
Dégagé l'amitié des devoirs superflus ;
La probité , du poids d'un vain scrupule ,
Et j'ai créé d'autres vertus.

M O M U S.

Cette réforme est des plus belles ;
On fait tout ce qu'on veut quand on a de l'esprit.
Mais les vieilles Vertus n'ont donc plus de crédit ?

L E G E N I E.

Non. J'ai sur leur ruine établi les nouvelles.

Ces controlleuses éternelles
Etoient dures à vivre , & d'un sot entretien.

N O M U S.

De m'avertir vous faites bien ;
Car j'aurois , dans mon ignorance ,
Loué bêtement la Constance ,
La Candeur , la Fidélité ,
La Modestie & la Franchise ,
La Bonne-Foi , l'Intégrité.

L E G E N I E.

Vous auriez fait une insigne méprise.
Apprenez qu'aujourd'hui la Candeur est sortife ;
La Constance fadeur , ou défaut d'agrémens ;

C O M E D I E.

21

La Modestie un vice des plus grands ;
 Qui par la crainte qu'elle excite ,
 Oste la grace , étouffe les talens ,
 Et fait souvent un sot d'un homme de mérite ;
 La Bonne-Foi produit les plus petits esprits ,
 Qui n'osant s'écarter de la marche commune ;
 Ne font jamais un pas vers la Fortune ;
 L'Intégrité , des gens durs , impolis ,
 Sur qui ne peuvent rien les parens , les amis ;
 Et qui refusent tout aux Dames ;
 La Franchise , des étourdis ;
 Et la Fidélité fait les plus sottes femmes.

M O M U S.

J'ouvre les yeux & suis de votre avis.
 Ces vertus-là ne sont pas de commerce.

L E G É N I E.

Voilà pourquoi je les proscriis ,
 Et ne veut plus qu'on les exerce.
 Je leur substitue , en ce jour ,
 L'Inconstance , qui de l'amour
 Fait un amusement au lieu d'un esclavage ;
 Et rend illustre une aimable volage.
 La juste Défiance , au cœur toujours couvert ;
 Qui sçait se déguiser sous un maintien ouvert ;
 Et qui désigne un homme sage.
 La Bonne Opinion , ferme dans tous ses pas ,
 Qui porte & met en jour le mérite qu'elle aide ;
 Qui fait briller l'esprit que l'on possède ,
 Et paroître souvent celui que l'on n'a pas.
 La douce Politesse & l'exakte Décence
 Que suivent les égards si respectés en France
 Qui parent les dehors sans gêner les desirs ,

22 L'APOLOGIE DU SIECLE;

Et leur servant de voile , augmentent les plaisirs.

La Coquetterie attrayante ,

Au souris fin , au regard séducteur ,

Pour mieux plaire toujours décente ;

Se couvrant à demi d'un vernis de pudeur ,

Animant la beauté qu'elle rend plus piquante ;

Qui répand ses attraits jusques sur la laideur ,

Et forme , en épuisant son pouvoir enchanteur ,

La femme du grand monde , ou la femme charmante.

La fine Polirique , & le Manège adroit ,

Epoux clandestin de l'Intrigue ,

Ami des souterrains , & pere de la Brigue ,

Qui cache d'un rideau que personne ne voit ,

L'art de tout applanir , & l'utile science

D'aller à la Fortune avec rapidité ,

Et d'une main que conduit la prudence ;

D'arracher ses faveurs avec impunité ;

C'est ce Manège enfin qui compose l'essence

Du Génie élevé , de l'esprit transcendant ,

Qui franchit la barrière , & qui vole au plus grand.

M O M U S.

Oh , voilà pour le coup les vertus à la mode.

La morale en est douce , & l'usage commode.

L E G E N I E.

C'est l'agrément joint à l'utilité ,

Qui fait les vertus véritables ;

Les miennes , douces & traitables ,

Ont cette double qualité ;

Et , faites pour l'humanité ,

Sont utiles autant qu'aimables.

M O M U S.

Elles auront nombre de partisans.

Pour mieux prouver mon avantage
 Sur la sagesse du vieux tems ,
 Examinons son plus parfait Ouvrage.

Quels sont ces sages renommés ,
 Ces mortels si parfaits que ces mains ont formés ?
 Des hommes singuliers , des esprits indociles ,
 Des misantropes noirs , des censeurs difficiles ,
 Qui trouvent tout mauvais , & ne sont bons à rien ;
 Des vains déclamateurs , en maximes fertiles ,
 Parés du nom de gens de bien ,
 Et Citoyens très-inutiles ;
 S'ils sont dans l'indigence , ils le méritent bien.

Quels sont présentement ceux que je favorise ,
 Et que j'ai pris soin de polir ?
 Des hommes accomplis que tout le monde prise ;
 Qui joignent l'art de plaire à l'art de s'agrandir ,
 Propres à tout , alliant les contraires ,
 Amusans dans un cercle , utiles à l'Etat ,
 Papillons en amour , Aigles dans les affaires ;
 Polis dans le commerce , & vaillans au combat ;
 Comblés de gloire , ils sont dignes de leur éclat.

M O M U S.

A ces derniers que je préfère ,
 Je donne , en ces instans , le prix sans balancer :
 Ils sont riches , brillans , le sort leur est prospère.
 Ce sont-là les Héros que je dois encenser ;

Et c'est à vous que je veux plaire.
 Sur la vertu , quoique je la révere ,
 Je me tairai , de peur de m'oublier.

L E G E N I E.

A ses dépens Momus peut s'égayer.

24 L'APOLOGIE DU SIECLE;

Génie comme elle est , chacun vous l'abandonne!

M O M U S.

Mais mon métier est d'approuver.

LE GENIE.

Attaquez-la , Seigneur , vous n'offensez personne!

M O M U S.

J'offense tout le monde , & je vais le prouver.

LE GENIE.

Oh! Cette faillie est fort bonne!

On vous défend d'être malin ,

Vous déguisez la pente où vous êtes enclin ;

Et vous sauvez par l'ironie ;

J'applaudis de bon cœur à ce trait de génie ,

Et vous prenez le bon chemin.

M O M U S.

Moi ! Je ne raille point , quoique vous puissiez dire ;

Penser ainsi de moi , c'est vouloir me détruire ,

Car qu'est-ce qu'un railleur ? Un esprit sans égard ,

Qui ne respecte rien , qu'on fuit de toute part ;

Haï de la moitié du monde qu'il déchire ,

Et craint ou méprisé de l'autre qu'il fait rire.

LE GENIE.

Vous peignez un caustique , & non un fin railleur ;

Songez que le plus sage est quelquefois rieur.

Avec raison , Paris s'offense

Qu'on fronde ouvertement & par profession ;

Mais il est très permis en France

De railler joliment & par occasion.

Vous pouvez , en faisant la juste apologie

Du goût du siècle & de ses mœurs ,

Vous pouvez en passant contre tous ses frondeurs ,

Exercer votre raillerie :

Décochez-leur vos traits , mais d'une main polie.

MOMUS.

La mienne est mal adroite , & pourroit les meurtrir :
Pour louer , volontiers , je suis prêt d'obéir ,
Car j'en ai fait un serment autentique
Pour mon repos & pour mon bien ;
Et dussai je y échouer dans le Panégirique ,
J'aime mieux louer mal , que de médire bien.

LE GENIE.

Je ne puis m'empêcher d'en rire ,
Et je trouve le trait aussi neuf que charmant ;
Momus qui me prie instamment
De le dispenser de médire !
Adieu. Je vais , Seigneur , publier hautement ,
Que Momus a quitté , déposant sont tonnerre ,
L'uniforme du régiment :
Qu'à l'avenir , toute la terre
Peut être ridicule , & folle impunément ,
Et qu'il fait en ces lieux trafic de compliment :
Que sans contribuer à l'intrigue comique ,
Et sans servir au dénoûment ,
Tout Personnage épisodique ,
Peut à ses yeux paroître hardiment ,
Beauté , Laidron , Roturiere , Marquise ;
Vieille , Tendron piquant ,
Honnête homme , Fripon , Ignorant & Sçavant ,
Les vertus , les défauts , l'esprit & la sottise :
Que vous louez , enfin , tous indifféremment ,
Et qu'au premier venu , d'une main libérale ,
Vous prodiguez l'encens dans cette Salle ;
Sans sçavoir pourquoi , ni comment.

26 L'APOLOGIE DU SIECLE; MOMUS.

Allez , vous me forcez de quitter l'ironie;
A mes yeux ne vous offrez plus :
Si de ce Siècle heureux vous étiez le Génie ;
Vous feriez plus de cas des solides vertus.

S C E N E V.

MOMUS , CHRISANTE.

CHRISANTE.

JE donne le bon jour au Dieu de la Critique.
Je viens ici , je viens exprès
Pour un dessein qu'il faut que je lui communique.

MOMUS.

Sçachez que Momus désormais
Préside au seul Panégyrique.

CHRISANTE.

Ah ! Je vous reconnois à ce trait ironique.
Vous voyez devant vous un homme singulier.
J'ai le goût excellent , mais très-particulier.
Ce qui plaît au Public a droit de me déplaire ;
Je blâme constamment ce qu'il semble estimer ,
Et j'estime au contraire
Ce qu'il affecte de blâmer.

MOMUS.

Pourquoi vous écarter du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui si fort vous animer ?

CHRISANTE.

C'est la droite équité que jamais il n'écoute.

Conduit par son caprice il est extrême en tout ;
Et je viens vous prier de réformer son goût.

M O M U S.

Monfieur , fur le vôtre fans doute ?

C H R I S A N T E.

Ne penfez pas railler , tout n'en iroit que mieux
S'il fuivoit aujourd'hui mon goût délicieux ;
La raifon fixeroit fon efprit trop volage ,
Et lui feroit tenir une route plus fage.
On verroit moins d'abus : La prudence & la paix
Dans tous les lieux publics régneroit à jamais.
Nuls orages fur tout , nuls flots & nuls obftacles ,
Ne troubleroient , Seigneur , les tranquilles Spectacles ;

On n'entendrait plus de Sifflets :

L'humanité condamne un inftrument fi trifte.

Je ne m'en fuis fervi jamais que contre Inés ,

Contre Zaïre & contre Radamifte.

M O M U S.

Qui vous rend leur Antagonifte ?

C H R I S A N T E.

Belle demande ! Leur fuccès.

Le fentiment commun eft toujours le mauvais ,

Je vous l'ai déjà dit , c'eft pourquoi j'y réfifte.

Par la même raifon je me pique aujourd'hui

D'être le chevalier des Pièces malheureufes.

Mes poulmons éloquens & mes mains généreufes

Combattent pour leur caufe en dépit de l'ennui ;

Et tout Auteur qui tombe en moi trouve un appui.

M O M U S.

Voilà des fentimens tout-à-fait charitables.

Mais entre nous , mon cher Monfieur ,

N'auriez-vous point pitié de vos femblables ?

28 L'APOLOGIE DU SIECLE;

Et du Public qui cause votre aigreur ,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE.

Il m'a brusqué , Seigneur , une fois en ma vie ;

Mais à la charge il n'est plus revenu ,

Car je m'en suis fort sagement tenu

A ma première Tragédie.

MOMUS.

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant

De le contrarier sans cesse ;

Et de me déchaîner contre son jugement

Sans redouter sa fureur vengeresse.

C'est pour jouir de ce contentement

Que je vais à la Comédie.

Critique-t-il ? J'apologie.

Applaudit-il ? Je suis ardent

A faire la contre-partie.

Ce qui me flatte enfin , & qui doit le piquer ;

Puisqu'avec vous il faut que je m'épanche ;

C'est qu'il n'a jamais pu qu'une fois m'attaquer ,

Et qu'il me donne , lui , tous les jours ma revanche.

MOMUS.

Je ne puis m'empêcher de blâmer hautement

Une conduite si peu sage.

CHRISANTE.

Vous avez beau dans ce moment

Prendre sa Cause en main à mon désavantage ,

J'ai là dans mon cerveau le dessein d'un Ouvrage

Qui vous fera bien-tôt changer de sentiment.

Vous l'allez applaudir , je gage :

COMEDIE.

29

Son titre seul est un bon pronostic.

MOMUS.

Quel est donc ce dessein digne de mon suffrage ?

CHRISANTE.

C'est la critique du Public ;

Ses écarts démontrés par sa propre conduite ,

Par son peu de lumiere ou son peu d'équité ,

Et son infaillibilité

Totalement détruite

Car tous ses jugemens pleins de prévention ;

D'erreur , de contradiction ,

Par ses gestes & dits , qui n'ont ni fin ni suite.

MOMUS.

Le projet est nouveau ! Mais voudriez-vous bien

Et me détailler & m'apprendre

Ce que dans le Public vous trouvez à reprendre ;

Soit dans ses actions , soit dans son entretien ?

CHRISANTE.

Mille travers , mille bévûes ;

Son goût pour le clinquant dont il est le soutien ;

Et pour la nouveauté qu'il porte jusqu'aux nuës ,

Ou qu'il met au-dessous de rien ;

Car jamais il ne garde un milieu raisonnable.

Chez lui tout est divin , ou tout est misérable.

Sa fureur pour la mode & pour tout charlatan ;

Tous les usages fous dont il est Partisan ;

Toutes ses politesses fades ,

Ses visites , ses embrassades ,

Et ses saluts du premier jour de l'an ;

Du Carnaval ses Mascarades ;

Du Mardi gras son transport calotin ,

Et son air sot le lendemain.

30 L'APOLOGIE DU SIECLE;

Son exercice aux Thuilleries,
Ses caracols, ses lorgneries;
Aux Spectacles ses flots, ses vertiges fréquens;
Ses battemens de mains donnés à contre-tems;
Toutes ses moucherries,
Ses bâillemens, ses crachemens
Aux endroits les plus beaux, les plus intéressans;
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus insipide louange,
Qu'on lui retourne incessamment
Dans un Prologue ou dans un Compliment.

Sa rage opiniâtre
De crier presque à tout moment,
Place aux Dames! Place au Théâtre!
Parlez plus haut! L'habit noir, chapeau bas!
Paix! Monsieur l'Abbé, haut les bras!
Annoncez! Bis! La capriole!
Et pour tout dire enfin, l'insupportable rôle
Qu'il fait, dès qu'au Parterre il se trouve pressé.
Ce qui révolte l'ame & fait hausser l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme sensé.

M O M U S.

Vous peignez là la multitude
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit,
Qu'entraîne la coutume, ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public, avec choix assemblé,
Tel qu'on le voit paroître
Aux Jeux d'un Théâtre réglé,
Quand il écoute en sage, & qu'il prononce en maître,
Ses arrêts qui le font si dignement connoître,

COMEDIE.

31

Et dont nul avant vous n'a jamais appelé.

CHRISANTE.

Vous nous représentez une belle chimere :

Le Public que nous connoissons

Tient justement un chemin tout contraire ;

Et pour en appeller , j'ai de bonnes raisons :

Quand dans sa fougue extrême

Il juge sans entendre & s'instruire du fonds ,

Et qu'il se contredit à chaque instant lui-même

Par ses Ouis , & par ses Nons.

Je porte ici de quoi prouver la chose :

Tenez , lisez , sans attendre plus tard ,

Vous verrez qu'il approuve & condamne au hazard

Et sans connoissance de Cause.

Seigneur , la liste que voilà

Fait voir en plein son injustice ,

Sa légèreté , son caprice ,

Et son goût dépravé qui toujours l'emporta.

MOMUS.

Non , j'ai fait vœu de ne plus lire

Aucun Libelle ni Satire.

CHRISANTE.

Oh , parbleu , tout au moins , Monus m'écouterà.

(Il lit.)

Pièce que le Public a applandie , & qu'il devoit siffler.

LA COMEDIE AUX QUATRE ETOILES.

MOMUS

A rire malgré moi sa colere m'excite.

CHRISANTE.

C'est ici que je vous atens.

Je vous défie en ces instans

De me justifier sa folle réussite

32 L'APOLOGIE DU SIECLE,

MOMUS.

Le Ballet lui seul la mérite.

CHRISANTE.

Vous êtes ami de l'Auteur.

MOMUS.

Non , je le suis de la douceur ;
Et le Public a dû son indulgence
A qui s'efforce uniquement
De le divertir noblement ,
Et dans l'exacte bienséance.

CHRISANTE.

L'exacte bienséance ? Ah ! le trait est fort bon !
Oui , rien de plus décent que Finette & Marton :
Deux hommes travestis , qui pour servir leur flâme ;
Se font dans la même maison
Femmes de Chambre de Madame ,
Et qui semblent tous deux s'être donné le mot
Pour ce déguisement falot !
Une telle conduite blesse

La vraisemblance autant que la sagesse.
Quel fonds de Comédie ! O Ciel ! où sommes-nous ?
L'encens que vous donnez me fait rougir pour vous.
Vous nous vantez les mœurs (la chose est sans égale)
D'un ouvrage effronté , qui de sens dépourvû ,
Peint l'indécence tout à nu ,
Et qui précisément ouvre par le scandale.

MOMUS.

C'est pour finir par la vertu.

CHRISANTE.

Quel raisonnement biscornu !
Et quand ils vont tous deux habiller la Marquise ;
Hem ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

MOMUS.

C'est la première fois.

CHRISANTE.

N'en est-ce pas pas assez

Pour qu'un esprit bien né, morbleu, s'en scandalise ?

MOMUS.

Passons.

CHRISANTE.

J'ai donc raison, & vous le confessez.

(Il continue à lire.)

Actrice que le Public a bien reçue, & qu'il devoit proscrire. PHEDRE.

MOMUS.

Tout doucement, Monsieur, respectez cette Actrice ;
Sçachez que le Public l'approuve avec justice :

Ce qui lui manque est un défaut léger

Que six mois peuvent corriger ;

Mais tous les dons heureux qu'au Théâtre elle étale ;

Cette ame, ces éclats, & ces sons séduisans,

Sont des faveurs & des présens

De la Nature libérale

Qu'on ne sçauroit acquérir par le tems :

Fuyant le ton servile & le jeu monotone,

A son feu naturel son ame s'abandonne ;

Dans son brillant essai qu'applaudit tout Paris ;

Le suprême talent se développe en elle ;

Et prenant un essor dont les yeux sont surpris ;

Elle ne suit personne, & promet un modèle.

CHRISANTE.

J'écoute en frémissant cet éloge parfait.

Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie :

Après un pareil trait

34 L'APOLOGIE DU SIECLE ;

Le Public me révolte ; & qui le justifie

Ne peut être mon fair,

Je sçai qu'à nos dépens chargeant notre portrait ,

Vous allez divertir le Peuple Poétique ;

Tirer sur les passans fût toujours votre tic.

Mais apprenez , Monsieur le Dieu caustique ;

Que qui se moque du Public ,

Se moque aussi de la Critique ,

Et de Momus , & de toute sa clique.

S C E N E V I.

MOMUS *seul.*

S On ridicule est sans égal !

Tout singulier qu'il est dans sa folie ;

C'est pourtant un Original

Qui dans Paris a plus d'une Copie ,

Et souvent même il y donne le ton.

Quelle est la Dame qui s'avance ?

O Ciel ! C'est la Critique , évitons sa présence.

Apologiste par raison ,

Momus ne doit plus avec elle

Avoir aucune liaison.

SCENE VII.

MOMUS, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

Seigneur, vous me fuyez : La chose est très-nouvelle.
MOMUS.

Pardon , l'état que je viens d'embrasser
A l'honneur de vous voir , me force à renoncer.

LA CRITIQUE.

Un pareil compliment , Seigneur , est malhonnête ,
Dans le tems que je viens vous donner une Fête ;
D'en être le témoin tout vous fait un devoir.

MOMUS.

Je m'éloigne par modestie ,
Et je l'applaudis sans la voir.

SCENE VIII.

LA CRITIQUE *seule.*

Quel accueil surprenant ! A sa brusque sortie
Je ne comprends rien aujourd'hui.

Mais moquons-nous de son absence ,
Et dans ces lieux qui sont de notre dépendance
Exécutons notre Ballet sans lui.

S C E N E I X.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Souffrez que je dresse.*

Votre aspect aimable,
Critique agréable,
Votre aspect aimable
M'attire en ces lieux :
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable.
Votre aspect aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE *récite.*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premierement,
Beau Chanteur qui venez me rendre
Visite si gayment.

LE VAUDEVILLE.

Je suis, ma belle Reine,
Flon, flon, larira dondaine,
Un Dieu plaisant & gai gai
Larira dondé,
Soumis à votre Empire,
Ta la rari ta la ra riré,
Et dans la nouveauté couru
Lanturlu, lanturlu.

A la Cour, à la Ville
 Je célèbre Jean Gille ;
 Et de Bachus & de l'Amour ,
 La nuit & le jour ,
 Je chante la , la , la , la , la ,
 Je chante la Folie.
 J'amuse , tour à tour ,
 La laide & la jolie ,
 L'Homme d'Esprit & le Nigaut ,
 La mirtan plan lantirelarigaut.

Par mes tourelourirettes
 Je mets en train les Fillettes ,
 Et je leur fais faire un saut
 Deux sauts.

Ma puissance est entiere
 Tout le long de la Riviere ?
 Et je mets tous dans mes airs fous
 Sans dessus dessous ,
 Sans devant derriere :
 Mon caprice est mon seul Roi
 Et toute la terre est à moi.

LA CRITIQUE *récite.*

A ce langage, à ces refrains
 Je reconnois le Vaudeville ,
 Qui fait les plaisirs de la Ville ,
 Et l'ame de tous les festins.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR , *tu croyois en aimant Colette.*
 Oui , de Comus que je fais rire
 Je suis le plus cher Favori.

LA CRITIQUE *chante.*

Je ne m'étonne plus, beau Sire ,

38 L'APOLOGIE DU SIECLE;

Si vous êtes si bien nourri,

(Elle récite.)

Mais dans ces lieux quel sujet vous amène ?

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Quel plaisir de voir Claudine.*

C'est mon penchant qui m'entraîne ,

Madame , vers vos attraits ,

Daignez annoblir ma veine ,

Et me prêter tous vos traits.

AIR, *La Bonne aventure o gué des trois Cousines.*

Comme vous du monde entier

Je fais la censure ,

Mon plaisir & mon métier

Sont toujours de publier ,

La bonne aventure ,

O gué ,

La bonne aventure.

AIR, *Quand le péril est agréable.*

Je fais seul l'étude profonde

Des jeunes Robins d'à présent ,

Et tout le sçavoir éminent

Des Abbés du grand monde.

AIR, *Le ciel bénisse la besogne.*

De ces Messieurs le plus souvent

L'esprit est un recueil vivant

De mes Chançons les plus badines.

LA CRITIQUE.

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE.

Tout Couplet de ce genre est d'un sel enchanté ;

Dans un repas aimable.

Il est toujours le plus goûté.

Mais du beau Sexe il n'est point écouté.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR, *On passe la nuit à Table.*

Que chanté d'un air aimable

Il fasse rougir sa fierté;

Voilà la Fable :

Mais qu'il en sourie à table,

Que son goût en soit flaté;

Voilà la Vérité.

LA CRITIQUE.

AIR, *Pour passer doucement la vie.*

Oh ! je vous trouve condamnable

En ce point là précisément :

Vous rendez le vice agréable,

En lui prêtant votre enjoûment.

(*Elle récite.*)

Il faut pour plaire même au grand nombre de Femmes

Qui ne sçauroient vous chanter sans rougir,

Vous corriger & m'obéir.

LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames

Fait mon plus grand plaisir.

(*Il chante.*)

AIR, *L'austere Philosophie.*

Oui, ma gloire véritable,

Et mon triomphe certain

Est quand leur bouche adorable

Me chante, le verre en main :

A mes couplets tous leurs charmes

Semblent s'imprimer soudain ;

L'Amour alors n'a point d'armes

40 L'APOLOGIE DU SIECLE ;

Plus sûres que mon refrain.

LA CRITIQUE *récite.*

La Table fut toujours votre Champ de bataille ;
Et le Fils de Vénus votre Dieu favori.

LE VAUDEVILLE.

Pour l'honneur de ce Dieu , dont je suis fort chéri ,
Il est vrai , toujours je travaille ;

(*Il récite.*)

Selon l'objet , selon l'occasion ,
Je sçais adroitement changer d'air & de ton :
Je prens ce dernier pour mon guide ;
Car soit caprice , soit raison ,
Dans le monde toujours , c'est le ton qui décide.
Si je veux , par exemple , enflammer un tendron ,
Encore novice & timide ,

Ma voix lui glisse , ainsi , doucement son poison.

(*Il chante.*)

AIR , *D'un Zéphir mutin.*

Voyez un Amant

D'amour tout ardent ,

Dont votre air enchanteur

S'est rendu vainqueur ,

Fixez vos beaux yeux

Sur les miens pleins de feux ,

Dans un combat si doux

Engagez-vous :

Que ma flamme

Dans votre ame

Porte mes brûlans soupirs ;

De ma peine ,

Belle Reine ,

De tous mes desirs

Faites des plaisirs,
Voyez un Amant, &c.

(*Il récite.*)

Si je rencontre en mon chemin:
Une Beauté plus aguérie,
Et dans le grand Monde nourrie:
Je prends alors un ton plus vif & plus badin;
Et sans perdre le tems en des discours frivoles;
Voici comment je change d'air soudain
Sans changer de paroles.

Il chante. AIR, Laissons-nous charmer;

Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'est rendu vainqueur;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux;
Dans un combat si doux
Engagez-vous:
Que ma flame
Dans votre ame
Porte mes brûlans soupirs;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes desirs
Faites des plaisirs.
Voyez un Amant, &c.

LA CRITIQUE *récite.*

Vous êtes, je l'avoue, un dangereux Fripon;
Monsieur le Vaudeville:

Moi-même en cet instant, séduite par le ton;
J'ai peine à vous entendre avec un cœur tranquille.

42 LAPOLOGIE DU SIECLE; LE VAUDEVILLE.

Ah ! vous avez raison
D'être sensible à ma Chançon.

(*Il chante.*)

Pour plaire à vos yeux je me tourne , tourne , tourne ;
Je me tourne de toutcôté.

L'Air que je tourne , & je retourne ,
C'est pour vous que je l'ai chanté.

Vers votre Amant

Votre bel œil se tourne ,

Tourne tendrement ;

Qu'un doux baiser ! .. encore que j'y retourne.

LA CRITIQUE.

N'y retournez plus vraiment.

LE VAUDEVILLE:

AIR , *Chantez petit Colin.*

Ce baiser innocent ,

Cette faveur légère ,

Ce baiser innocent

De votre cœur m'est-il garant ?

LA CRITIQUE.

La Critique est sincère ,

Vous avez sçu me plaire ,

Puisque je le dis ;

Vos airs , quoique pris ;

Charment mes esprits.

LE VAUDEVILLE.

AIR , *Premier Menuet.*

Quelle douceur

Dans mon cœur

Vient répandre un aveu si flatteur !

Quelle douceur

Dans mon cœur
 Répand mon bonheur !
 De votre sel piquant
 Naît mon agrément ;
 Pour unir leurs traits
 Nos esprits sont faits ;
 Comblez mes souhaits :
 Je vous adore & je vous plais.

AIR, *Second Menuet.*

Votre amour, quand on lui plaît ;
 Se taît.

LA CRITIQUE.

Qui se taît communément,
 Se rend.

Notre gloire est d'être unis :
 Vous deviendrez plus sage,
 Ecoutant mes avis ;
 Et vos airs réjouissans,
 Vos Chants,

Vont me rendre moins sauvage.

Tous deux nous allons unir

L'Enjoûment aux leçons, la Sagesse aux plaisirs.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Troisième Menuet.*

O Journée

Douce & fortunée !

Que de biens à ces lieux

Promettent ces beaux nœuds !

Que d'Ouvrages

Hardis, piquans, mais sages ;

De Traits heureux,

De Badinages,

74 L'APOLOGIE DU SIECLE!

De Jeux ,
D'airs fameux
Vont naître de nous deux !
O Journée , &c.

D I V E R T I S S E M E N T.

M E N U E T.

Chantons du Citadin ;
Chantons les mœurs faciles ,
Chantons du Citadin
L'esprit agréable & badin ;
Les femmes sont civiles ,
Les maris sont tranquilles ;
Les tendrons sçavans
Trompent à quinze ans
Leurs bonnes Mamans.

A I R.

Dans ce Siècle tout est charmant ;
Tout est poli, tout est galant ,
Tout possède le don de plaire ,
Et le plus sot paroît brillant ;
Avec beaucoup d'esprit on ment.
On se trompe joliment ,
Et la beauté la plus sévère
Ne l'est qu'un petit moment.

V A U D E V I L L E.

R Egardons en beau le monde ,
Trop poli pour qu'on le fronde.
Approuvons également ;
Qu'on pardonne , ou qu'on se venge ,
L'un est juste , & l'autre est grand ;
Tout est digne de louange.

Qu'à sa guise chacun aime ,
Ne blâmons aucun système ,
On doit suivre son penchant.
C'est sagesse quand on change ,
Vertu quand on est constant :
Tout est digne de louange.

F I N.

THE
LONDON
AND
WINDSOR
CANAL
FROM
THE
FUNDATION
OF
THE
COMPANY
TO
THE
PRESENT
STATE
OF
THE
CANAL
AND
THE
LANDS
AND
WATER
WORKS
OF
THE
COMPANY
IN
THE
YEAR
1790

BY





LES

BILLETS DOUX.

COMÉDIE.

A C T E U R S.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene est chez Clarice.



LES
BILLETS DOUX.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN.
DAMON.



UI, je brûle en secret.

VALERE.

Je souûpire de même.

ARLEQUIN.

Et c'est incognito que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a sçu plaire?

DAMON.

Ici

A ij

Et ta Belle ?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge aussi.

DAMON.

Julie est l'objet qui m'enchanté.

VALERE.

Je respire ! Mes vœux s'adressent à sa Tante.

ARLEQUIN.

Oh ! Pour le coup, je suis hors de souci,

Car j'ai donné mon cœur à leur suivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens ?

J'en ressens une joye extrême ,

Et je t'admire en même-tems ;

Car déjà doüairière, elle touche à trente ans ;

A peine es-tu majeur , & maître de toi-même.

VALERE.

J'ai toujours eu du goût pour les mamans.

Mais toi, mon cher Damon, toi, formé par le tems ,

Dis-moi , quel est donc ta folie

D'aller soupirer pour Julie ?

Ce n'est encore qu'un enfant.

D A M O N.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du penchant.

A R L E Q U I N.

Et je les aime entre deux âges.

Voilà pourquoi, Marton a mes tendres hommages.

D A M O N.

Ton choix , Valere , ...

V A L E R E.

Est bon sans contredit.

La solide beauté qu'accompagne l'esprit ,

De l'âge mûr est l'heureux appanage.

D A M O N.

Non , non , son attrait qui séduit

Ne fut jamais un don du tems qui le détruit.

De la primeur il est le vrai partage.

A R L E Q U I N.

Moi , je soutiens que la beauté

Est entre la verdure & la maturité.

Elle ressemble à la pêche qui brille ;

Son aimable faveur , & son charmant éclat

Sont renfermés dans ce point délicat

Qu'il faut saisir dans une fille.

LES BILLETS DOUX ;
VALERE.

L'esprit , Damon , l'esprit a des attraits
Plus brillans & plus forts que ceux de la personne:
Eux seuls à la beauté mettent les derniers traits;
Et ces charmes vainqueurs , c'est l'âge qui les
donne.

Conviens donc qu'en ce point mon goût est des
meilleurs.

Jeune comme je suis , & sans experience ;
J'ai besoin de choisir une beauté qui pense ,
Et qui dirige mes ardeurs.

Mon ame d'un feu pur veut goûter les douceurs ,
Et se polir par la tendresse.

L'amour qui nous instruit, & qui forme nos mœurs
Devient une vertu loin d'être une foiblesse ;
Et l'on doit tous les jours ses plus grandes erreurs
Au mauvais choix d'une maîtresse.

D A M O N.

Moi , qui suis ton aîné , je dis , pour bien choisir ,
Qu'il faut la prendre en sa grande jeunesse :
Nous la formons alors selon notre desir ;
Et nous goûtons la volupté suprême
De voir , au moindre mot, son beau front se cou-
vrir

D'une tendre rougeur qui fert à l'embellir,
Et de voir ses appas croître sous nos yeux même;
Des vrais plaisirs c'est le premier.

Il est plus doux d'être de ce qu'on aime,
Le Précepteur que l'Ecolier.

VALERE.

C'est justement ce que j'ose nier.
Et je suis sûr qu'en un commerce tendre
Le plaisir le plus vif est le plaisir d'apprendre.

ARLEQUIN.

Quand je devrois , Messieurs , passer pour im-
portun ,

Mon sentiment est différent du vôtre.

Il faut , quand on aime quelqu'un ,

Il faut , pour le plaisir commun ,

Être aussi sçavant l'un que l'autre.

DAMON.

Valere , finissons un vain raisonnement ;
Ce n'est que sur l'esprit qu'il a quelque puissance :

Mais le cœur brave l'éloquence ,

Et ne se rend qu'au sentiment.

VALERE.

Là-dessus comme toi je pense.

Ce qui cause à présent mon plus grand embarras

8 L E S B I L L E T S D O U X ;

Est de faire l'aveu de ma secrète flamme
A l'objet que j'adore & qui ne le sçait pas.

D A M O N.

Un pareil soin trouble mon ame ,
Et je suis dans le même cas.

V A L E R E.

Un véritable amour est tremblant & timide ;
Le respect l'accompagne , & la crainte le guide :
Rien ne lui coûte plus que de se déclarer.

D A M O N.

Il est vrai , dans l'ardeur qui m'a sçu pénétrer ,
Je sens que je n'ai pas la force de le dire ;
Et comme je ne puis plus long-tems differer ,
Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.

(à *Arlequin.*)

Adieu , Valere. Et toi , viens prendre mon Billet.

(*Il sort.*)

V A L E R E.

Imitons son exemple , & courons sans remettre ,
Pour expliquer mon feu discret ,
Employer comme lui le secours d'une Lettre.

(*Valere suit Damon.*)

A R L E Q U I N *en s'en allant.*

Je vais aussi tracer un amoureux poulet.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Vous pouvez à présent me parler sans mystère,
Car les voilà tous trois partis.
Vous sçavez que Marton n'est rien moins que
févere.

JULIE.

Je n'ai pas feize ans accomplis,
Et cependant mon ame, Ah ! Marton , j'en
rougis ,
Et je devrois plutôt me taire.

MARTON.

Vous aimez ?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Chose extraordinaire !

JULIE.

Quelle honte à mon âge !

LES BILLETS DOUX; MARTON.

En verité, j'en ris.

Le scrupule nouveau ! La plaisante pensée !
Sçachez , pour rassûrer vos timides esprits ,
Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on est plus avancée
Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oüi, par ma propre experience,
Je sens la verité de ce que tu me dis ;
Car j'ai pensé dès mon enfance.
Je n'étois pas , Marton , plus haute que cela ,
Que mon cœur palpitoit déjà.

MARTON.

Prodige heureux de la nature !

JULIE.

Façonné par le monde , instruit par la lecture ,
Qu'il a fait de progrès depuis cet âge-là !

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite
Sans doute a beaucoup de mérite ?

JULIE.

C'est un Cavalier accompli.

MARTON.

Est-il bien-fait ?

Oh ! rien n'est plus joli.

De toutes les façons , il est formé pour plaire.

Son air est enjoué sans être trop hardi ,

Et son esprit brillant sans paroître étourdi.

MARTON *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.

(*à Julie.*)

Vous parlez-vous ?

JULIE.

Oùi , des yeux seulement.

MARTON.

Mais les vôtres déjà s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'observe ;

Ah ! Les siens m'ont lancé des regards si flatteurs ;

Qu'il faut qu'il m'aime sans reserve ,

Ou que ces mêmes yeux soient de grands imposteurs !

MARTON *à part.*

Son petit cœur se développe ;

Déjà chez lui comme l'amour galoppe !

(*à Julie.*)

De votre Amant je devine le nom.

Mais Arlequin revient.

LES BILLETS DOUX;
JULIE.

Avec lui je te laisse,

Garde bien mon secret.

[*elle s'en va.*]

SCENE III.

ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Tien, donne à ta maîtresse
Ce Billet doux de la part de Damon,
Et celui-ci de la mienne à Marton.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. La chose presse.

Adieu. Je fors pour faire un tour,
Puis je reviens prendre les deux réponses.

MARTON.

Monsieur les trouvera prêtes à son retour.

COMEDIE.
ARLEQUIN.

13

Songe à tenir le bien que tu m'annonces ;
Et que mérite un amant fait au tour.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

MARTON *seule.*

C Est un plaisant faquin pour me faire sa cour !
Damon aime Clarice. Oui, la lettre est pour
elle ,

Et j'ai scû penetrer qu'elle l'aime à son tour ;
C'est vainement que sa fierté le cele.

Tous nos Amans sont assortis au mieux :
Mais elle paroît en ces lieux.



SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

B Elle Clarice , eh quoi , dans l'Eté de votre
âge,
Vous, riche en bien autant qu'en agrément ,
Voulez-vous donc languir dans l'ennui du Veu-
vage ?

De mille cœurs , à tous moment ,
Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Ma richesse plûtôt fait leur empressement.

J'ai juré de fuir sagement
Le ridicule joug d'un second mariage.

Un seul pourroit , s'il m'aimoit tendrement

Me faire rompre mon serment.

Quoiqu'il nous rende ici des visites fréquentes ,
Je n'ose me flatter de son attachement.

Sa figure est des plus charmantes :

Mais je sçai résister à cet attrait flatteur

Que m'offre envain son image importune.
Pour me résoudre à faire sa fortune,
Je voudrois m'assûrer qu'il feroit mon bonheur.

MARTON.

Ah ! puisqu'il est ainsi , grande , grande nouvelle !
Ce Cavalier de figure si belle ,
Qui pourroit seul vous faire dans ce jour ,
Rompre le serment d'être veuve ,
Reffent pour vous le plus parfait amour ,
Et dans mes mains j'en ai la preuve.

CLARICE *à part.*

Marton a démêlé que Valere est l'objet
Du feu qui m'enflame en secret ?
(*à Marton.*)

Quelle est donc cette preuve & que prétends-tu dire ?

MARTON.

Ce billet.

CLARICE.

Un billet !

MARTON.

Oui , l'Amour l'a dicté.

Mais , Madame , je me retire
Pour vous donner tout le tems de le lire ,

Et d'y répondre en liberté.

(à part.)

Je vais faire de mon côté,

La réponse au Poulet que l'on vient de m'écrire.

(elle s'en va.)

S C E N E V I.

CLARICE *seule.*

L Ifons vîte ; en l'ouvrant je sens trembler ma main.

Que cette Lettre est tendre ! Elle n'a point de sein.

Celui qui me l'écrit est jeune, & fait pour plaire.

Ah ! N'en doutons point, c'est Valere :

Et je le reconnois pour en être l'auteur ,

A ce portrait que Marton vient d'en faire ;

Et plus encor au trouble de mon cœur.

Répondons-lui. Je puis me le permettre.

[elle se met en devoir d'écrire]

Pour me faire l'aveu d'un amour si flatteur ;

Ses yeux ont prévenu sa lettre.

Son front, dès qu'il me voit, se couvre de rougeur.

Tout

Tout me dit qu'il m'adore , & sa grande jeunesse
M'est un garant trop sûr de sa sincere ardeur.

Le monde encor n'a pas alteré sa candeur.

(en écrivant toujours.)

Je dois cette réponse au beau feu qui le presse ;

Et n'en déplaîse au rigide censeur

Qui condamnera ma foiblesse ,

Je ne puis faire un choix meilleur.

(après avoir écrit & plié son billet.)

Les ans que j'ai sur lui sont même un avantage.

Quand une femme a le bonheur

D'attacher à son char un amant de son âge ,

Et d'avoir son premier hommage ,

Elle peut à son gré façonner ses esprits ,

Former ses sentimens , épurer sa tendresse ;

Et de ses volontés se rendant la maîtresse ,

Faire de son vainqueur un esclave soumis.



SCENE VII.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

Votre réponse est-elle prête,
Madame?

CLARICE.

Oui. Donne-là.

[*elle rentre.*]

SCENE VIII.

MARTON *seule.*

L'Affaire est en bon train.
Cette Lettre à Damon assure sa conquête.
J'écris de la bonne ancre à monsieur Arlequin;
Il aura lieu ... mais je le vois paroître.

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Nous a-t-on répondu? Je vois certain pa-
pier

Qui flatte mon espoir...

MARTON.

Voilà pour votre maître,
Et voici pour son Ecuier.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton! Je brûle de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge Adieu. Je me retire.

[*elle sort.*]



S C E N E X.

ARLEQUIN *seul.*

DAns ma poche d'abord mettons ce billet-ci.

[*il met le billet de Marton dans sa poche.*]

La lettre de Marton , voyons ce qu'elle chante,
Et saisissons l'instant que je suis seul ici.

[*Après avoir lû la lettre de Clarice.*]

Trop heureux Arlequin ! ta fortune m'enchanté ;
J'expire de plaisir. L'aimable billet doux !

Marton m'aime, Marton m'adore ;

Elle me donne un rendez-vous.

Charmante lettre, approchez-vous,

Que je vous baise, & vous rebaise encore.



S C E N E X I.

DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

S Atisfais au plutôt mes desirs pressés.
A ma lettre, Julie a-t-elle fait réponse?

ARLEQUIN *sans voir Damon.*

Non, je suis hors de moi.

DAMON.

Non ! Qu'est-ce qu'il m'annonce ?

ARLEQUIN *embrassant Damon sans le regarder.*

Doux objet ! Vous me ravissez ;

Et pour vous, Arlequin à Lisette renonce.

DAMON.

Parle, Maraut ! As-tu les sens blessés ?

ARLEQUIN.

C'est vous, Monsieur ? Mon ame en est ravie.

Ah ! Prenez part au bonheur d'Arlequin.

J'ai le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie,

Et vous voyez en moi le plus heureux coquin.

Marton m'aime, Monsieur, jusqu'à l'idolatrie.

Laisse-là ta Marton. Parle-moi de Julie;
M'écrit-elle?

ARLEQUIN.

Voici qui vous en instruira.

DAMON.

Donne-donc vite.

ARLEQUIN.

Eh, Monsieur, la voilà!

Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

*Mon cher petit Monsieur, je vous trouve bien fat
D'oser me déclarer votre amour ridicule.*

ARLEQUIN.

Ahi! L'amour de mon maître est en mauvais état.

DAMON *continuë.*

*Pour que je sois sensible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille est trop gauche, & votre esprit trop plat.
Vous êtes libertin au vingtième quarrat,
Par dessus tout vous aimez le Bourgogne,
Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat,
Pour écouter les soupirs d'un yvrogne.*

[*après avoir lû.*]

Quel stile! Quelle lettre! Est-ce à moi qu'on l'écrit?

Et peut elle partir d'une fille bien née ?
Que la grossiereté que fait voir son esprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont ornée !

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même destinée,
Et je conçois votre dépit :
Mais le beau sexe est sujet au caprice ;
Et j'ai vraiment de la douleur
Qu'il ne vous rende pas justice
Comme il la rend à votre serviteur.

DAMON.

Sans indignation je ne puis la relire.
Me refuser son cœur, je n'aurois rien à dire :
Mais joindre l'insulte au dédain,
Et me traiter d'yvrogne & de bas libertin ;
C'est tout ce qu'on pourroit écrire
A mon valet, à ce faquin.

ARLEQUIN.

Souvent le plaisir vous attire,
Et, comme moi, Monsieur, vous aimez le bon
vin ;

Mais j'excuse ce trait malin,
C'est la rage qui vous l'inspire.

24 LES BILLETS DOUX,
Quand on est comme moi fortuné dans ses feux,
On passe quelque chose aux Amans malheureux.

Je vois entrer celle qui vous captive :
Demandez-lui raison de sa belle missive.

S C E N E X I I.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN,
MARTON.

DAMON *à Julie.*

Q Uelque peu de mérite, & quelque peu d'es-
prit,

Dont m'ait fait present la nature ,
Je n'aurois jamais crû que mon feu vous aigrît
Au point de m'attirer la lettre la plus dure ,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit ;
Ni qu'un amour si pur fût pour vous une injure.

JULIE.

Un pareil discours m'étourdit.
Quelle lettre, Monsieur ?

DAMON.

Une lettre conquë

En termes si choquants, si peu dignes de vous ,
 Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous.
 Ma déclaration pouvoit être reçûë ,
 Avec un peu plus de douceur ;
 Et vous pouviez , puisque j'ai le malheur
 De ne pas plaire à votre yûë,
 Refuser poliment l'hommage de mon cœur ;
 Vous m'auriez plus puni , témoignant moins
 d'aigreur.

A R L E Q U I N.

Pour moi , belle Marton , j'aurois tort de me plain-
 dre.

Je suis content de ce poulet.

MARTON *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la chose , à vous parler sans
 feindre ,

Et vous avez l'esprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là , Marton , un reproche en idée ;
 Et je ne sçai surquoi cette plainte est fondée ,
 Ni qui le porte à me parler ainsi.

MARTON.

Mais je n'y comprends rien aussi.

LES BILLETS DOUX,
D A M O N.

Je vous l'ai dit, Mademoiselle.

C'est un billet de vous, où plutôt un libelle ;
Où je suis honoré du beau titre de fat :

A cette qualité pompeuse,
Vous ajoutez encor l'épithète flatteuse,
De ridicule & d'esprit plat.

J U L I E.

Moi, Damon, avec vous employer ce langage,
Et vous écrire sur ce ton ?

Ah ! J'en suis incapable, & c'est me faire outrage
Que d'en avoir seulement le soupçon.

D A M O N.

Ce discours à mon tour à lieu de me surprendre.

Mais la réponse que voilà ,
De tout ce que je dis, bientôt vous convaincra ;
Arlequin vient de me la rendre,
Tenez, voyez, démentez-là.

J U L I E *après avoir lû.*

Ce n'est pas la mon écriture.

Mon stile encore moins. Monsieur, on s'est mé-
pris.

D A M O N.

D'où vient donc ce billet, & par quelle avantu-
re,

Puisqu'il n'est pas de vous , m'a-t'il été remis ?

MARTON.

Le plaissant *qui pro quo* que causent ces écrits !

Je ne puis m'empêcher d'en rire ;

Il est tems de finir l'embarras de tous deux.

(*à Damon.*)

Remettez-moi , Monsieur , ce poulet doucereux.

(*à Arlequin.*)

Et vous , qu'un pareil coup commence d'interdire ,

Maître étourdi , donnez vite , donnez

L'autre qu'à tort vous retenez.

(*Elle le donne à Damon.*)

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela ? Qu'est ce à dire ?

MARTON *à Arlequin.*

Tien , reçois de ma part celui qui t'appartient.

Chacun à maintenant l'écrit qui lui convient ,

DAMON.

C'est donc l'ouvrage de ce traître ?

MARTON.

A cette balourdise on doit le reconnoître.

ARLEQUIN.

De ma bonne fortune , Ah ! Je suis culbuté.

DAMON.

Pardonnez si d'abord mon esprit transporté. . . .

JULIE.

Vous étiez dans l'erreur vous êtes excusable.

DAMON.

Dans cet écrit mon sort est renfermé.

Pour éclaircir mon amour allarmé,

Permettez-moi de voir s'il m'est plus favorable.

(*Il lit.*)*Vous ressentez pour moi la plus parfaite ardeur ,**Si j'en crois le billet que vous osez m'écrire.**Pour en mieux convaincre mon cœur ,**Je vous permets de venir me le dire.*(*Après avoir lû.*)

Adorable Julie, Ah ! Quel est mon bonheur !

Je sens comme je dois cet excès de faveur ,

Et tout mon espoir se réveille.

JULIE.

Une seconde fois vous tombez dans l'erreur.

C'est une autre que moi, que vous devez, Monsieur,

Remercier d'une grace pareille.

De cette lettre là je ne suis pas l'Auteur.

DAMON.

O Ciel ! ce n'est point vous ?

JULIE.

Non, ce n'est point Julie

Qui n'a jamais écrit à Damon de sa vie ,

Ni reçu de sa part nul billet amoureux.

DAMON à Arlequin.

Ah ! ç'en est trop , approche , malheureux ,

Parle , à qui donc as-tu rendu ma lettre ?

ARLEQUIN.

A cette fille-là , Monsieur , pour la remettre ,

A sa maîtresse.

MARTON d'un air embarrassé.

Où , mais . . .

DAMON.

Mais . . .

MARTON.

Comme j'en fers deux ,

J'ai cru , faisant une bevûe ,

Qu'elle étoit pour Clarice , à qui je l'ai rendue.

DAMON.

Ah ! Qu'as-tu fait ! Par ce coup affommant ,

Je vois ma tendresse trahie !

Et ! De qui donc ?

30 LES BILLETS DOUX;
ARLEQUIN.

Si je suis un balourd , elle est une étourdie.

DAMON à Julie.

Si vous vouliez dans ce moment ,
De ce billet heureusement ,
Vous pourriez réparer la méprise piquante ,
Et la changer en verité constante ,

JULIE.

Comment ? Expliquez-vous , Damon.

DAMON.

En y mettant seulement votre nom.

JULIE.

Mon nom est - il si nécessaire ?
Ne suffiroit-il pas que ma bouche sincere ,
En adoptant le sens de ce tendre billet ,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet ?

DAMON.

Je ne crains plus d'équivoque fâcheuse ,
Mes desirs sont comblés , & ma flâme est heureuse !

MARTON.

D'accord. Mais vous avez à craindre le pouvoir...

DAMON.

Eh ! De qui donc ?

MARTON.

De Clarice amoureuse ;
Qui peut traverser v^{otre} espoir.

DAMON.

Sa Tante à l'ame genereuse.

MARTON.

Oùi, mais elle vous aime, & croit que son amour,
Est payé d'un tendre retour.
L'affaire est vaiment épineuse.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire ? Justes Cieux !

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le dise,
C'est de soutenir la méprise,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi ! feindre pour Clarice une fausse tendresse ;
D'un procédé si bas je me sens revolté ;
Il fait outrage à la sincerité,
Et blesse trop l'amour que je sens pour sa nièce.

MARTON à Julie.

Votre amant est trop scrupuleux.

JULIE.

Il a raison

LES BILLETS DOUX; MARTON.

Sotte délicatesse !

Et vous devez vous-même y résoudre ses feux.

JULIE.

Y songes-tu, Marton ?

MARTON.

Y songez-vous, vous-même ?

Si Clarice apprend qu'il vous aime ,

Il ne vous reste aucun recours ;

Pour se venger dans sa colere ,

Elle mettra d'abord obstacle à vos amours.

Contre Monsieur, prévientra votre pere,

Et vous allez le perdre pour toujours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous consentir.

MARTON.

J'entens ouvrir la porte ,

C'est Clarice.

JULIE à Damon.

Ah ! feignez, & cedez au besoin.

Je l'exige de vous. Mais il faut que je sorte ,

Et

Et je souffrirois trop d'en être le témoin.

(Elle sort.)

MARTON à Damon.

Je vais vous seconder & de la bonne forte.

DAMON.

En contraignant mon ame à ce déguisement ,
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puisse donner un Amant.

SCENE XIII.

DAMON , CLARICE , MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable ,
Faire éclater mes transports amoureux ,
Et vous remercier de la réponse aimable
Que vous venez de faire à mon billet heureux.
L'audace que je prens doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéir ,
Belle Clarice , & me servir
De la permission que vous m'avez donnée.

D'un tel discours je demeure étonnée !
Vous avez tort , Monsieur , de me remercier.

Marton ?

MARTON.

Eh bien , Monsieur , vous aime ,
Madame , & vous l'aimez de même
Vous vous l'êtes écrit , à quoi bon le nier ?

DAMON.

Du plus tendre retour , cette lettre m'assûre.

MARTON.

Vous ne sçauriez aller contre votre écriture.

CLARICE.

On vous a remis ce billet ?

DAMON.

Oùi , Madame , tantôt Marton à mon Valet

L'a donné pour me le remettre ,
En réponse du mien , qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monsieur accuse vrai.

CLARICE *à part.*

L'ai-je bien entendu ?

Fatale erreur ! Et malheureuse lettre !

(*bas à Marton.*)

Marton , tu t'es trompée & m'as trompée aussi.

MARTON.

Autre incident ! Qu'est-ce donc que ceci ?

DAMON.

Ma surprise , Madame , est égale à la vôtre.

Me donnant ce billet , se seroit-on mépris ?

CLARICE *d'un air embarrassé.*

Mais , Monsieur , pardonnez à mes sens étourdis.

Il est vrai , j'avois crû l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains est-il donc parvenu ?

CLARICE.

Monsieur , par un mal entendu ,

Votre lettre

DAMON.

Eh bien ?

CLARICE.

Marton me l'a renduë

Sans vous nommer , disant qu'elle venoit

D'un jeune Cavalier qui pour moi soupiroit.

Sur ce portrait qui m'a décûë ,

Ayant l'esprit frappé d'un autre objet ,

J'ai crû , Monsieur

Vous avez crû, Madame?

CLARICE.

Ah ! Dans la confidence où vous forcez mon
ame,

De grace, épargnez ma douleur !

N'achevez pas de me confondre ;

Vous m'entendez assez , & voyez ma rougeur.

Elle vous dit qu'un autre est maître de mon
cœur ,

Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON *à part.*

Je ne suis pas aimé. Ciel ! Que je suis heureux !

CLARICE.

Après un tel aveu si dur pour tous les deux ,

Etrouffez au plutôt une flâme inutile.

Et faites aux transports d'un amour trop ardent

Succeder les égards d'une estime tranquille ,

Sur vous-même obtenez cet effort difficile :

Et puisque le hazard vous fait mon confident

Gardez sur mon sujet un silence prudent.

Songez qu'à mon secret ma gloire est attachée ;

Que l'objet de mes feux n'en est pas informé ,

Et que de quelque trait que l'amour m'ait tou-
chée ,

Ma foiblesse à jamais demeurera cachée ,
S'il ne m'apprend qu'il m'aime autant qu'il est
aimé.

D A M O N.

Madame , soyez rassurée.

Ne craignez rien de ce côté.

Pour moi la loi la plus sacrée

Est celle de la probité.

A quelque passion qu'il ait l'ame livrée ,

L'honnête homme obéit si-tôt qu'elle a parlé ;

Et tout jusqu'à l'amour lui doit être immolé.

A noircir le beau sexe on a la bouche prompte ,

Vice qu'au fond du cœur j'ai toujours abhorré :

De la foiblesse qui le dompte ,

Quand le secret est ignoré ,

Qui le publie , en mérite la honte ,

Et devant la raison est seul deshonoré.

Pour moi , que cet exemple irrite ,

Pour les Dames je suis d'un tel zèle enflamé ,

Que je veux parvenir du moins par ma conduite ,

Au bonheur d'en être estimé ,

Si je ne puis par mon mérite ,

Avoir celui d'en être aimé.

Et pour vous en donner une forte assurance ,

Ciiij

Je vous rends ce billet , puisqu'il n'est pas pour moi ;

Il vous répond de mon silence ,
Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un si beau procédé m'enchanté.

Ah ! Que ne puis-je en ce jour vous marquer
Combien j'en suis reconnoissante !

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment ? Daignez-vous expliquer.
Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande
Est trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non , il n'est point , pour m'acquitter ,
Une récompense trop grande.

Demandez. Soyez sûr d'obtenir tout de moi ,
Hors ma main , & mon cœur qui n'est plus sous
ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame est enhardie.

Puisque la fortune m'envie
La gloire d'être votre époux ,
Au défaut d'un bonheur si doux ,
Le seul qui peut me flatter dans la vie ,
Je vous en fais ici l'aveu ,
Est de me voir votre neveu.

Pour mériter ce nom , accordez-moi Julie.

CLARICE.

Le choix est trop flatteur. Pour hâter ce lien ,
Courez la demander de ce pas à mon frere ;
Parlez lui de ma part , il vous recevra bien.
Il est d'ailleurs ami de votre pere ;

Et pour vous appuyer , je n'épargnerai rien.

DAMON *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendresse !

MARTON *à part.*

Du succès de cet entretien ,

Courons vite informer la nièce.

(*Elle sort.*)



S C E N E X I V.CLARICE *seul.*

DAns un malheur comme le mien ,
Ce qui me console & me flatte ,
L'objet de mon amour n'est connu que de moi.
Mais quelqu'un vient. Ah ! C'est lui que je
voi,
Empêchons qu'à ses yeux ma foiblesse n'éclate.

S C E N E X V.

V A L E R E , C L A R I C E .

V A L E R E .

MAdame, c'est à vous qu'aujourd'hui j'ai
recours.

De vos sages conseils j'implore le secours,
Sur une affaire délicate ,

Et qui doit décider du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde,

Et dès le premier pas je crains de m'égarer :

Je sçai qu'en écueils il abonde ;

Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumière.

Si vous jugez pourtant qu'il vous soit nécessaire ;

Monsieur, vous n'avez qu'à parler

Je suis prête à vous conseiller.

VALERE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entière ,

Je vous dirai que j'aime.

CLARICE *à part.*

Ah ! Qu'est-ce que j'entens ?

(*à Valere.*)

Celle pour qui votre ame est enflammée ,

Sans doute est digne d'être aimée ,

Et ses attraits sont éclatants ?

VALERE.

Autant que ses vertus, c'est tout ce qu'on peut dire.

Je la respecte , & je l'admire.

42 LES BILLETS DOUX ;

On trouve tout en elle , esprit , beauté , douceur.

A la droiture , à la candeur

Elle joint l'agrément avec la politesse ,

Et l'étude du monde à beaucoup de sagesse.

CLARICE *bas.*

Chaque mot est un trait qui me perce le cœur !

(*haut.*)

Vous ne pouvez en faire un portrait plus flatteur ,

Et ne sçauriez brûler d'une flame plus belle.

Mais répond elle à votre ardeur ?

VALERE.

Je suis bien loin de ce bonheur !

Mon amour n'est pas connu d'elle ;

Mon respect à ses yeux s'est fait seul remarquer.

Quand je parois devant ma Souveraine ,

Je demeure interdit , je n'ose m'expliquer ,

Et je tremble toujours que l'aveu de ma peine ,

N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

Votre conduite est très-loüable ,

Et votre cœur fait éclater ,

Tous les signes , Monsieur , d'un amour véritable ,

Qui ne sçauroit la révolter.

V A L E R E.

Non , j'en'ai pas l'orgueil de m'en flatter ;
Et pour m'exposer moins dans l'ardeur qui me
guide,

Ma main dans un billet ose la déclarer,
Et supplée au défaut de ma bouche timide.
Pour sçavoir s'il est bien , je viens vous le mon-
trer.

Ne me foyez pas trop rigide ;
S'ils sont mal exprimés, mes sentimens sont vrais:
Que votre cœur seul en décide.

S'il les goute aujourd'hui , je suis sûr du succès.

C L A R I C E.

Pour répondre , Monsieur, à votre confiance,
Je vais lire & vous dire après ,
Sans nul détour ce que je pense.

(à part.)

En cette dure extrémité
Oublions que je suis Amante,
Pour m'acquitter avec sincérité
De l'Office de confidente.

(Elle lit.)

Pour vous d'un feu si pur je me sens pénétrer ,
Que ce n'est qu'en tremblant que ma main vous l'exprime.

44 LES BILLETS DOUX,

Comme je ne vis plus que pour vous adorer,

Je meurs , si l'espoir ne m'anime.

Prononcez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours.

En flattant mon ardeur d'un retour legitime,

Ne craignez pas d'en voir finir le cours :

Mon amour doit durer toujours ,

Puisqu'il est fondé sur l'estime.

(après avoir lu.)

On ne peut déclarer son feu plus sagement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre ?

CLARICE.

Assûrément

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce :

CLARICE.

Oui , ce billet merite une tendre réponse.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La chose est déjà faite. En ces instans heureux

Il est entre ses mains.

CLARICE.

C'est donc-là la copie ?

VALERE.

Non , c'est l'original. Repondez , je vous prie.

CLARICE.

C'est à moi , Valere ?

VALERE.

Oui. C'est à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes esprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me sauvez la vie.

CLARICE *à part.*

Je suis aimée ! Ah ! mon ame est ravie ,
Et rien n'est plus galant que le tour qu'il a pris
Pour déclarer l'ardeur dont il se sent épris !

VALERE.

Eh quoi ! de l'amour le plus tendre
Le silence est-il donc le prix ?

CLARICE.

Il naît de ma surprise , & pour me faire entendre,
J'ai besoin . . . Mais on vient , je me retire. Adieu.

Daignez me dire , avant que de quitter ce lieu ,
Quels sont vos sentimens ?

CLARICE.

Si vous voulez attendre,
On viendra de ma part ici vous les apprendre.

[elle rentre.]

S C E N E X V I.

DAMON, VALERE.

M DAMON à Valere.

A joye, ami , ne peut se concevoir !
J'obtiens Julie , & j'ai l'agrément de son pere.

On a fait venir le Notaire,
Le contrat est dressé , je te le fais sçavoir ,
Les violons sont prêts , nous danserons ce soir.
Et toi , mon cher , di moi , sans tarder davantage ,

Comment vont tes amours où je prends intérêt ?

Mais, sur ton front qui répand ce nuage ?
D'un plaideur incertain tu portes le visage ?

VALERE.

Mon destin est pareil , & j'attends mon arrêt.

D A M O N.

Ma presence en ces lieux l'a suspendu peut-être.

V A L E R E.

Oui. Dans le moment qu'elle t'a vû paroître ,
Clarice alloit le prononcer.

D A M O N.

Mais ses yeux en partie ont dû te l'annoncer.

V A L E R E.

Dans ses regards douteux où régnoit la contrain-
te ,

Je n'ai rien vû de décisif.

Et le doute est pour moi le tourment le plus vif.
Enflamé par l'espoir & glacé par la crainte ,

Je ne sçaurois me définir ;

Ma situation ne peut être dépeinte ;

Je crains de perdre un bien que j'espere obtenir.

Dans cette obscurité qui me trouble & me gêne,

Je ne sens rien pour trop sentir ;

Et n'osant former de désir ,

Je suis dans l'attente incertaine

De la douleur & du plaisir.

D A M O N.

L'état est violent , & j'entre dans ta peine.

S C E N E X V I I.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE *à Valere.*

Lisez, Monsieur, ce Papier, s'il vous plaît.
Clarice vous l'envoie.

VALERE.

Ah ! Quel noir personnage !
Je frémis ! Son habit m'est d'un mauvais présage.

DAMON.

Avant de t'affliger regarde ce que c'est.

VALERE *après avoir lu.*

C'est un Contrat de Mariage !

Clarice en cet écrit, quel bonheur est le mien ;
M'accepte pour Epoux !

LE NOTAIRE.

Et vous donne son bien.

DAMON.

Un pareil Billet doux doit avoir ton suffrage.

VALERE.

O ! Procédé charmant, & qui n'a point d'égal !

LE

LE NOTAIRE à *Valere*.

Signez vite, en voyant un si gros avantage.

VALERE.

Monfieur, à ce noble langage
Je reconnois en vous un Notaire Royal.

(Il figne.)

SCENE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE, JULIE,
ARLEQUIN, MARTON, LE NOTAIRE.

CLARICE à *Valere*.

DE la réponse que j'ai faite
Votre ame est-elle satisfaite?

Et trouvez-vous que j'écrive si mal?

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire,
Et me jeter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez. Il suffit, Valere, levez-vous.

Quelques biens dans ce jour que je puisse vous
faire,

D

50 LES BILLETS DOUX,
Votre cœur est d'un prix qui les acquite tous.
DAMON.

Nous voilà tous heureux, que la fête commence.
ARLEQUIN.

Marton, un mot avant qu'on danse?
La Lettre de tantôt, je veux bien l'excuser,
Pourvû que votre main répare l'insolence. . . .

MARTON.
Non, je ne veux que m'amuser.
Je suis faite pour plaire, & non pour épouser.

ARLEQUIN.
Et moi, quand on me fait un compliment semblable

J'ai l'esprit de le mépriser,
Et d'envoyer fort poliment au diable
Toute fille sans goût, qui m'ose refuser.

SCENE XIX. ET DERNIERE. LES ACTEURS PRECEDENS.

Le Chanteur, Danseurs & Danseuses.

LE CHANTEUR.

Venez, jeunes Amans; je suis un Précepteur
Dont la morale est peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.

Ecoutez des leçons où lui-même préside.

A votre doux vainqueur ,

Quand votre main timide

Voudra déclarer votre ardeur.

Ne prenez pas l'esprit pour guide ;

Ne faites parler que le cœur.

De l'amour en lui seul tout le charme réside.

Il est son plus grand Orateur.

Venez , jeunes Amans , je suis un Précepteur ,

Dont la morale est peu rigide.

De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.

Ecoutez des leçons , où lui-même préside.

V A U D E V I L L E.

LE CHANTEUR.

Pour vous , en qualité d'Amant ,

Je prens la plume à tout moment ,

Beautés dont l'œil m'attire.

Mais pour me charger avec vous

Du titre dangereux d'Epoux ;

Je ne sçai pas écrire.

Mlle. THOMASSIN.

Pour copier une chanson ,

Ma main ne fait point de façon ,

On n'a qu'à me la dire.

LES BILLETS DOUX ;
 Mais pour donner des rendez-vous,
 Et répondre à des Billets doux,
 Je ne sçai pas écrire.

UN GASCON.

A des tendrons jeunes & frais ;
 Sandis, jé trace des Billets
 Autant qu'on lé desire ;
 Mais à des Créanciers jamais.
 Pour ces Messieurs qui font des frais ,
 Jé né sçai pas écrire.

Mlle. SILVIA.

Quand il faut signer un Contrat
 Contre lequel l'Amour combat ,
 Notre main se retire.

Mais pour assûrer le bonheur
 D'un Amant choisi par le cœur ,
 Ah ! quel plaisir d'écrire !

ARLEQUIN *au Parterre.*

On peste contre le Papier,
 Quand on a le don d'ennuyer,
 Au lieu de faire rire.

Mais pour l'Auteur qui réüssit,
 Et que votre main applaudit ,
 Ah ! qu'il est doux d'écrire !

F I N.

